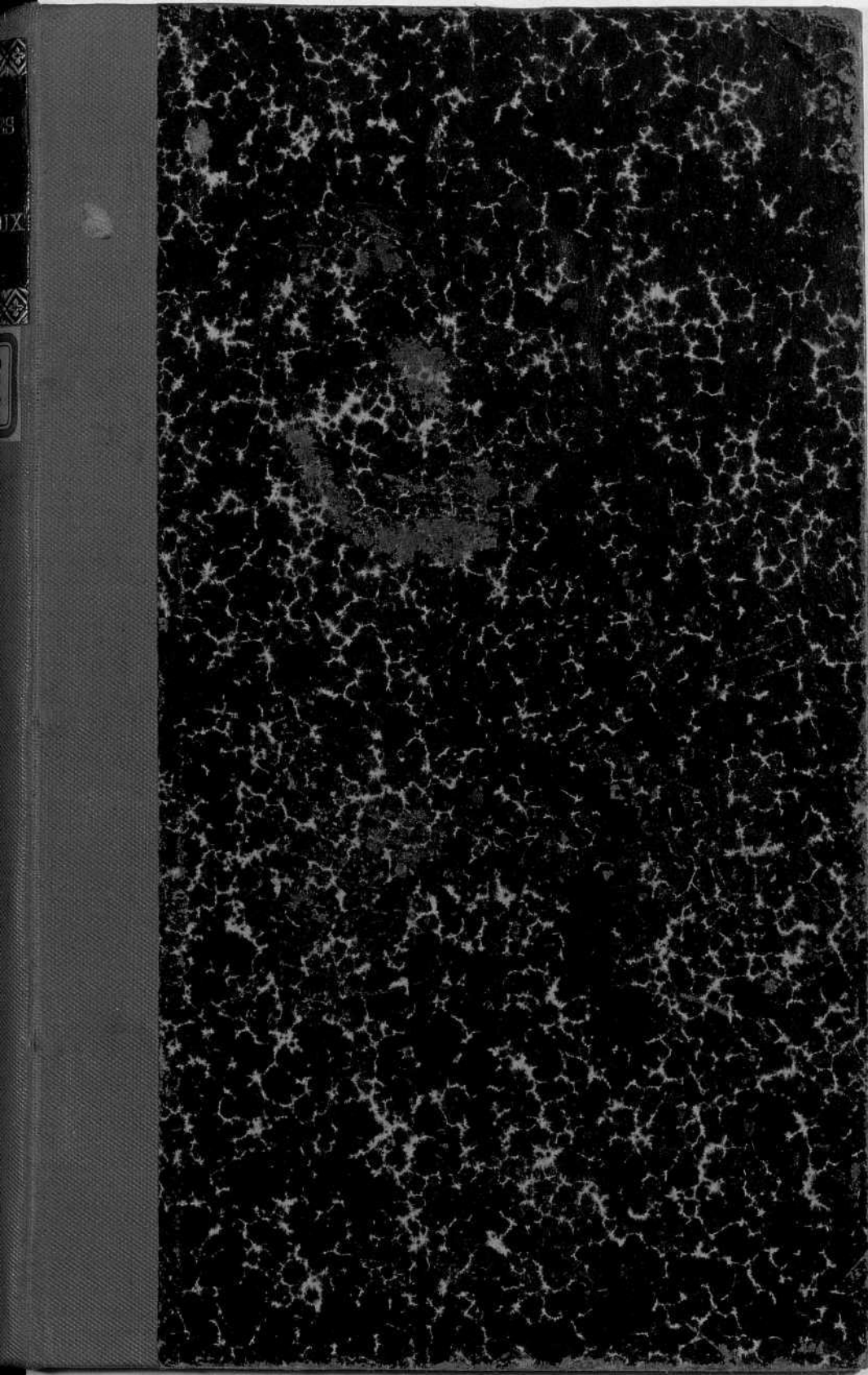
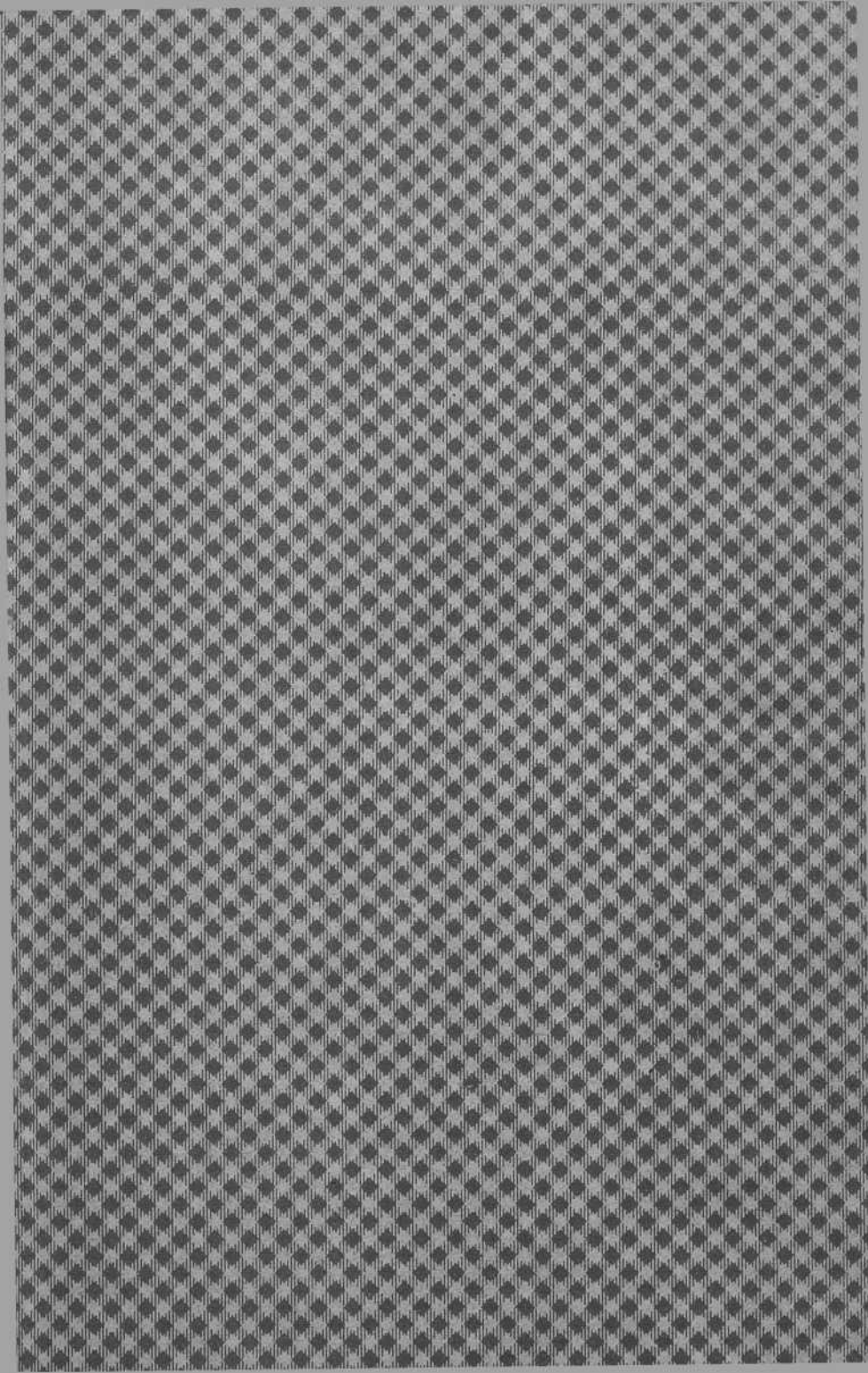








Had to

LES COURSES DE TAUREAUX
EXPLIQUÉES.

*Tout exemplaire non revêtu de ma signature sera
réputé contrefait.*

LES
COURSES DE TAUREAUX
EXPLIQUÉES,
MANUEL TAUROMACHIQUE

A L'USAGE DES AMATEURS DE COURSES,

CONTENANT

Quelques Considérations sur la Tauromachie espagnole, comparée aux autres spectacles, jeux et combats ; — Un Précis historique des Courses de taureaux ; — Une galerie biographique des toreros les plus distingués ; — Un Vocabulaire complet des expressions techniques employées dans les Courses de taureaux ; — Une Notice sur les ganaderías les plus renommées et les principaux cirques de la Péninsule ;

OUVRAGE AUSSI COMPLET QUE POSSIBLE SUR LA MATIÈRE,

Illustré de lithographies représentant les passes les plus importantes du combat,

PAR

M. ODUAGA-ZOLARDE.

— — — — —
1^{re} ÉDITION.
— — — — —

A BAYONNE,

CHEZ M. ANDRÉOSSY, LIBRAIRE, RUE PONT-MAYOU, 42,

ET CHEZ M^{me} V^e LAMAINÈRE, IMPRIMEUR.

—
1854.
— — — — —

Hommage de Respect et de Devouement
à Son Altesse Royale L'Infante d'Espagne
Isabel Fernandine de Bourbon de la
part de l'auteur

Gaspar A. Aguado de Loran &

Madrid 13 mars 1862.



AVANT-PROPOS.

Le goût qui s'est manifesté en France, depuis quelques années, pour les courses de taureaux telles qu'elles se pratiquent en Espagne, s'est tellement développé, qu'à l'époque où elles ont lieu dans la Péninsule, nous voyons chaque année accourir de l'autre côté de la frontière française une affluence considérable de curieux, non-seulement des provinces du Midi, mais des départements du Nord et principalement de Paris.

Cependant, comme ce divertissement est exclusivement et caractéristiquement espagnol, comme il est exceptionnel et que par cela même il diffère essentiellement de tous les autres divertissements publics adoptés en Europe, il est nécessaire, pour être à même d'en apprécier les beautés ou d'en critiquer

les défauts, non-seulement de posséder la langue espagnole, mais d'être initié au langage technique employé dans les courses et tout à fait spécial aux usages et aux connaissances variées de la tauromachie. Ce langage sans doute est formé de mots espagnols, mais ces mots ont, presque tous, dans ce cas, un sens particulier qui s'écarte des acceptions usitées dans la conversation ordinaire, d'où il résulte que bien des spectateurs étrangers, possédant même assez bien cette langue, se rendent compte très-difficilement des règles de la tauromachie, et commettent d'étranges *quiproquos* dans l'appréciation des péripéties les plus intéressantes de ce spectacle.

Un ouvrage spécial sur la matière, donnant l'explication des cérémonies et des différentes passes du combat tauromachique, expliquant les termes les plus usités, les plus essentiels dans ces luttes, doit être le *Vade-Mecum* de tout *aficionado* français qui veut bien comprendre ce qu'il voit, ce qu'il entend, et juger par lui-même de la valeur des passes, des qualités de l'animal combattu et du mérite des *toreros*.

Tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre en publiant ce *Manuel Tauromachique*. L'œuvre a été plus difficile que nous ne l'avions présumé. Pour réunir tous les documents historiques que nous offrons, pour présenter dans un ordre facile, et sous une forme simple, les notions les plus essentielles de l'art tauromachique, pour composer un Vocabulaire assez complet des termes employés dans les courses, nous nous sommes assujéti à des recherches laborieuses, à de bien minutieuses investigations.

Ce n'était pas tout que de réunir les éléments épars de ce travail, il a fallu faire passer du génie de la langue espagnole dans celui de la langue française bien des définitions ardues ; il a fallu dépeindre des actions, des mouvements, des manœuvres appartenant exclusivement à un art étranger, à une institution unique en son genre, et les dépeindre dans le langage d'un peuple complètement étranger jusqu'à ce jour à cet art, à cette institution.

Ces quelques mots doivent suffire pour faire comprendre à nos lecteurs les rudes difficultés que nous avons eues à surmonter, et pour les engager

à excuser avec indulgence les défauts qui peuvent se trouver dans un ouvrage, d'ailleurs publié avec un peu de précipitation, pour être mis à la disposition du public à l'occasion des nouvelles courses données à Saint-Esprit.

Ces défauts consistent en certaines répétitions difficiles à éviter dans un cadre complet, où un même détail doit être plusieurs fois mentionné à divers points de vue, et en quelques incorrections ou négligences de style dues à notre désir d'être avant tout exact et consciencieux, dussions-nous sacrifier l'élégance et la pureté du langage à la stricte et minutieuse vérité des détails.

Sous ce rapport, les imperfections de notre livre constitueront, peut-être même aux yeux des véritables amateurs de tauromachie, un mérite réel que nous osons même revendiquer : c'est le mérite de la bonne foi et de la fidélité dans notre mission d'interprète et de traducteur.

Nous devons d'ailleurs déclarer ici que nous n'avons emprunté nos documents qu'aux sources les plus authentiques des traditions et de l'histoire

écrite. Nous avons trouvé de précieux renseignements dans

La *Tauromáquia de Montes*,

L'*Histoire du Toreo*, de M. G. de Bedoya,

Le *Juguete literario*, de M. Tejero, sur *Montes* et *Pepehilló*,

Les *Fastos tauromáquicos*; et dans tous les ouvrages notables publiés en Espagne sur la matière : nous nous sommes servi aussi de renseignements particulièrement acquis par nous-même.

On nous saura gré, nous l'espérons, de la division que nous avons adoptée pour cet ouvrage en deux parties. Il suffit, en effet, pour en faire comprendre l'utilité, de citer les chapitres dans l'ordre que nous leur avons assigné.

Dans la première partie, après avoir présenté à nos lecteurs quelques considérations sur la tauromachie espagnole, comparée aux autres spectacles, jeux et combats, nous leur faisons connaître, dans un *Précis historique*, l'origine et le développement des courses en Espagne. Nous leur rendons compte ensuite de l'introduction de ce spectacle en France, et nous terminons cette partie par des *Esquisses*

biographiques des toreros les plus renommés comme *espadas*, que nous complétons par un tableau chronologique de tous les autres *toreros* qui se sont le plus fait connaître dans les différentes branches de la tauromachie.

Nous commençons la deuxième partie par une *Idee générale d'une course de taureaux*, suivie d'un *Vocabulaire complet des mots techniques de l'art tauromachique*, expliquant non-seulement la signification de ces mots, mais les cérémonies du spectacle et les passes du combat; et nous terminons notre ouvrage par une notice sur les *Ganaderias* les plus renommées et les principaux cirques de la Péninsule. Et pour rendre plus claires nos explications, nous avons ajouté quelques lithographies représentant les passes les plus importantes de la lutte.

Grâce à cette division, le lecteur le plus étranger aux usages des courses de taureaux pourra trouver promptement et sans la moindre difficulté, tous les renseignements qu'il pourra désirer aux divers points de vue de l'art, de l'histoire et du langage technique de la tauromachie.

Nous n'avons pas la prétention d'offrir au public

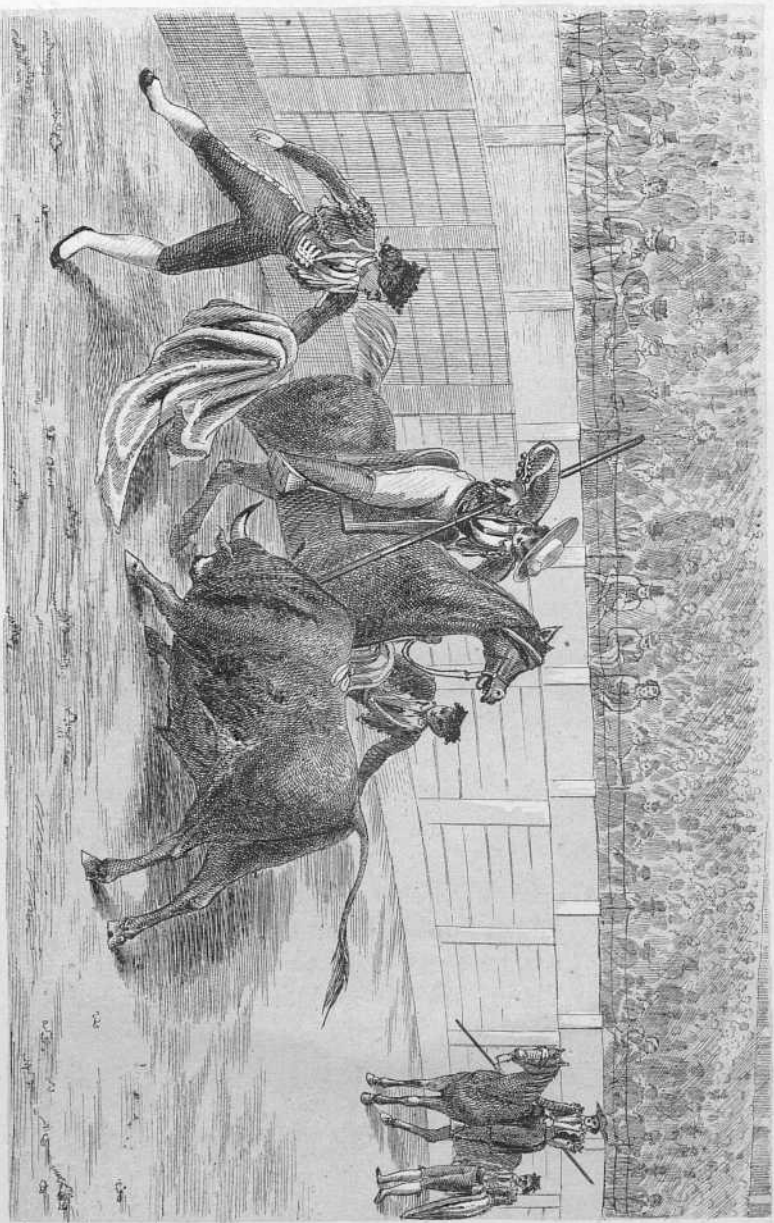
un ouvrage complet sur cette matière ; mais nous aurons du moins posé une pierre d'attente sur laquelle d'autres pourront élever un édifice plus considérable.

Nous croyons aussi avoir rendu un service aux Espagnols et aux Français : aux premiers, parce que par notre ouvrage nous faisons connaître plus à fond leur spectacle national et favori ; aux Français et aux autres étrangers connaissant cette langue, parce que nous leur fournissons un moyen sûr de mieux apprécier ce spectacle exceptionnel, connaissance qui augmentera leur plaisir en redoublant le charme et multipliant leurs émotions.

Ce premier livre français sur la tauromachie sera d'ailleurs le complément naturel de l'œuvre récente de l'introduction des courses de taureaux espagnols en France, et son auteur pourra dire, avec le fondateur des courses de Saint-Esprit :

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Nota. — Le lecteur trouvera dans le *Vocabulaire tauromachique* l'explication de tous les mots imprimés dans le texte en lettres italiques.



ENTRADA DEL TORO A LA VARA



PASSE DE PIQUE.

Lith. Lemaitre à Bayonne.



QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

LA TAUROMACHIE ESPAGNOLE

COMPARÉE

AUX AUTRES SPECTACLES, JEUX ET COMBATS.



Il y a dans le cœur de l'homme un certain goût secret pour les chances et les périls. Pour qu'une aventure soit intéressante, il faut que le héros se voie environné de dangers graves et multipliés.

BALMES.

§. I.

L'adresse, la grâce et la bravoure ont fait les héros et les artistes de l'antiquité. Ces qualités qui caractérisent le plus la royauté de l'homme dans la création, brillent surtout en face des dangers et en présence des multitudes ; c'est ce qui fit instituer les jeux et les combats dans les premières agglomérations sociales. Les traces de toute civilisation offrent

des indications de lutttes et de spectacles où l'homme faisait admirer son adresse, sa grâce et sa bravoure.

Depuis les exploits primitifs des chasseurs disputant l'empire de la terre aux animaux féroces, jusqu'aux nobles combats de la chevalerie, les mêmes goûts hasardeux, les mêmes penchants héroïques se sont manifestés chez tous les peuples; et les spectacles modernes qui ont le plus d'attraits dans nos délicates civilisations, sont encore ceux qui renferment le plus de périls pour l'homme; périls dissimulés il est vrai, masqués par le luxe et les prodigieux effets de l'art, mais qui n'en renferment pas moins, ainsi que nous le démontrerons tout à l'heure, les mêmes instincts aventureux, les mêmes audaces homicides.

Il n'y a qu'une différence de formes et d'allures entre les anciens combattants des monstres et les modernes *matadores* de l'Espagne; entre les premiers cavaliers qui se firent passer pour des centaures, volant rapides au péril de leurs jours à travers les rochers et les forêts, et ces vaniteux *gentlemen* qui vont se briser le crâne ou les reins dans leurs extravagants steeple-chasse.

Rien n'est assurément moins fondé que cette banale accusation de barbarie jetée depuis quelque temps en France à l'antique tauromachie espagnole. L'art de combattre les taureaux est soumis à des règles si prudentes, si admirablement combinées, qu'il a permis à l'un de ses plus illustres praticiens, à Pedro Romero, de mourir tranquillement dans son lit, à l'âge de 84 ans, comblé de fortune et d'honneurs, après avoir abattu à ses pieds, dans presque toutes

les arènes espagnoles, près de six mille taureaux furieux.

Cependant point de jeux attrayants, point de combats glorieux sans dangers. On le répète assez souvent :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Or, où il y a danger, il doit y avoir aussi parfois des défaites et des victimes. Là où le triomphe serait constant et assuré, il n'y aurait ni mérite pour le héros, ni attrait pour le spectateur. Si les fictions même ont tant de charme pour l'esprit humain, ce n'est que par des images de victoires difficilement obtenues à travers des malheurs et des souffrances. Si le drame moderne, comme la tragédie antique, passionne tant les masses, ce n'est qu'à la condition de présenter des existences menacées, et souvent des victimes.

Il y a donc aussi des victimes dans les combats tauromachiques ; et c'est précisément parce que l'homme lui-même y peut succomber, qu'un intérêt si puissant s'attache à ce jeu héroïque.

La tauromachie existe en Espagne depuis un temps immémorial. Elle a subi, comme toutes les anciennes institutions, des modifications, des améliorations notables ; elle a passé à plusieurs reprises de l'aristocratie dans les rangs populaires, et remonté du peuple à la noblesse ; mais il est à remarquer qu'elle s'est toujours maintenue vivace, marchant de progrès en progrès, se perfectionnant sans relâche. Elle a survécu à mille autres genres de spectacles ou de com-

bats adoptés par d'autres peuples. Elle s'est élevée par son organisation à la hauteur d'une science.

Après avoir eû ses époques de privilège et d'abus, elle est parvenue à s'établir sur les bases d'une popularité sans exemple ; et , embrassant aujourd'hui dans le même entraînement, dans la même passion, toutes les classes de la société, elle est éminemment nationale.

L'ancienne noblesse d'Espagne s'était longtemps réservé le droit exclusif de combattre des taureaux sans permettre au peuple d'y prendre part. Une époque vint cependant où de graves événements détournèrent les grands de ces exercices chevaleresques. Les hommes des classes inférieures, qui jusque-là avaient gardé le rôle de témoins inactifs, ne pouvant plus se passer du spectacle auquel on les avait accoutumés, se lancèrent à leur tour dans les cirques. L'attrait de la lutte, le plaisir, l'orgueil de se distinguer sur la trace des seigneurs produisirent bientôt d'habiles écarteurs. Les nobles, offensés de ces succès, indignés de voir des gens d'une naissance commune obtenir des triomphes dont ils s'étaient seuls glorifiés jusqu'alors, s'en plaignirent comme d'une profanation, et en réclamèrent hautement l'abolition. Les pouvoirs politiques n'ayant pas assez d'autorité pour s'opposer à l'entraînement populaire, on eut recours aux influences religieuses. L'œuvre était difficile, même pour le clergé si puissant en Espagne à cette époque. L'Église lança ses anathèmes, et la terreur commença enfin à faire désertier les cirques, lorsqu'on vit les combattants qui avaient le malheur d'y succomber rester privés de sépulture et des derniers sacrements.

Cependant, après avoir obtenu ce résultat, les seigneurs songèrent à reprendre leurs exercices favoris. Les foudres de l'Église s'éteignirent; les anathèmes lancés contre ces jeux sanglants furent complaisamment levés ou oubliés, et les nobles chevaliers de la tauromachie recommencèrent avec plus d'ardeur que jamais leurs exploits contre les hôtes furieux des pâturages de la Castille et de l'Andalousie.

Voilà donc un jeu, un spectacle, qui a été pendant des siècles le divertissement favori de toute l'aristocratie d'une grande nation et qui a été même le principal élément de son éducation militaire. Telle est cependant l'institution dans laquelle on ne veut voir que de la barbarie. C'est surtout depuis que certaines imitations de ces spectacles ont pénétré en France que cette accusation a trouvé quelques échos. Mais il est à remarquer que les publicistes français détracteurs des spectacles tauromachiques sont en général des touristes de coin du feu, qui se sont bornés à étudier la question dans un petit voyage autour de leur bibliothèque. Ceux qui ont bien voulu ou qui ont pu se rendre compte des faits en allant eux-mêmes sur les amphithéâtres de Séville, de Cadix ou de Madrid, portent un jugement plus favorable sur cet exercice chevaleresque soumis à des règles si prudentes, si admirablement combinées; et il est bien naturel de prendre ces observateurs-là pour les juges les plus compétents, pour les critiques les plus éclairés sur la matière.

Il serait trop long de citer ici tous leurs témoignages. Rappelons seulement à ce sujet cette réflexion frappante de Théophile Gautier et dont on ne saurait contester la vérité :

« Il est plus sain, pour l'esprit et le cœur, de voir un
« homme de courage tuer une bête féroce en face du
« ciel, que d'entendre un histrion sans talent chanter
« un vaudeville obscène ou débiter de la littérature
« frelatée devant une rampe fumeuse. » (1)

Disons aussi quelle fut la première impression produite par ce spectacle sur Alexandre Dumas. C'est lui-même qui s'exprime ainsi, dans son compte-rendu d'une course de taureaux à Madrid :

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que si j'étais
« fort ému, je n'éprouvais absolument rien du dé-
« goût qui m'avait été promis, et que moi, qui me
« sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une
« poule, je ne pouvais détacher mes yeux de ce tau-
« reau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux
« et blessé un homme. »

Le sentiment de répulsion que l'on peut éprouver au premier abord contre ces jeux sanglants, n'est évidemment fondé que sur l'inhabitude et le préjugé.

Il est certain que le Français ou l'Anglais le plus prévenu, le plus irrité contre la tauromachie, assiste tous les jours dans son pays à des spectacles dont les résultats renferment des cruautés plus réelles que la mise à mort de quelques animaux dans un cirque.

Quels sont les spectacles qui de nos jours passionnent le plus les deux nations les plus avancées dans la voie de la civilisation ? Des hippodromes, où après quelques exercices d'équitation, des clowns et des acrobates viennent mettre leur vie en danger et sou-

(1) *Tra los Montes*, Chap. 12.

vent succombent à des efforts surhumains ; des arènes entourées de vingt mille spectateurs du milieu desquels s'élancent dans les airs, liés à un cheval ou à un bœuf, et quelquefois même suspendus par les pieds, des aéronautes qui presque tous et à de bien faibles exceptions près, finissent leur carrière en retombant un jour de la hauteur des nues sur des maisons ou sur le sol, où ils se brisent le crâne et sont ramassés en lambeaux. Quels sont encore les délassements les plus recherchés par les hommes de la plus haute distinction financière et nobiliaire de ces deux pays ? Ces courses aux clochers, ces sauts de barrière et de haie qui fournissent si souvent aux journaux de Londres et de Paris des mentions d'accidents horribles semant le deuil et la consternation dans les plus illustres familles. Il est pénible de citer dans ce sens la mort de ce malheureux M. de Mac-Mahon qui, il y a quelques années, faisant courir lui-même un de ses chevaux, tomba sur le turf et y resta cadavre devant plusieurs milliers de spectateurs.

Mais lorsque les victimes de ces aventureux passe-temps de la fashion ne portent pas un nom célèbre, l'indifférence avec laquelle on en parle est chose assez remarquable en France, et il nous semble à propos de donner ici un exemple du peu de cas que l'on fait des accidents arrivés dans les courses de chevaux, pour ce qui concerne les écuyers, à côté du vif intérêt qu'on porte aux bêtes lancées dans la lice.

Dans le compte-rendu d'une course de chevaux, on lisait le 3 septembre 1853, sur un journal de Dax :

« Trois chevaux ont couru pour le prix du Minis-

« tère (1,000 fr.) : *Célina* et *Qui-Vive*, à M. Smith ;
« *Florine*, à M. Deffis. Il a été gagné par *Célina*, qui a
« fourni sa course en 3 m. 30 s., suivie par *Qui-Vive*,
« arrivant 5 secondes après. Au commencement de
« la course, *Florine* s'est dérobée, jetant son jockey
« contre un piquet. »

Qu'est devenu ce jockey ? quels soins lui a-t-on donnés ? dans quel hôpital a-t-il succombé ou recouvré péniblement la santé ? Le même journal n'a pas cru devoir s'en occuper. Qu'est-ce que c'est que cela ? un petit jockey mutilé dans sa chute ; c'est un accident sans importance, cela se voit dans toutes les courses, on n'y fait aucune attention ; mais *Florine* ? Oh ! *Florine* est l'objet d'une vive sollicitude ; elle a montré des dispositions merveilleuses malgré ce caprice compromettant pour les parieurs. Elle a été acquise par M. *** , et figurera avec succès dans les plus belles courses de l'année suivante.

C'est ainsi que les choses se passent en France et en Angleterre. On ne parle que des beaux résultats artistiques de l'aérostation, des brillants effets d'amélioration de la race chevaline, on jette un large manteau sur les victimes humaines de l'équitation et de la navigation aérienne, et puis on montre une grande sensibilité pour le sort des taureaux et des pauvres chevaux tués dans les arènes espagnoles.

Mais quels sont donc les grands spectacles nationaux exempts d'accidents et de victimes ? Il n'y en a point, il ne saurait en exister. L'attrait qui s'attache à un jeu, à un combat, à une tentative hardie, n'est produit que par la condition même d'un danger, d'une chance de défaite et de mort.

Et maintenant, n'est-il pas plus moral, plus hu-

main, de préférer les spectacles et les luttes où cette chance est plus pour la brute que pour l'homme ? Poser cette question c'est la résoudre.

Mais les personnes qui affichent tant de tendresse et de pitié pour les taureaux et les chevaux espagnols, sans s'apercevoir de leur insensibilité pour les victimes humaines qui tombent dans les jeux français et anglais, dans les plaisirs de la chasse et de l'équitation, devraient bien nous dire d'où vient cet empressement des multitudes à se porter aux spectacles les plus sanglants, même à celui de l'agonie des criminels sur l'échafaud ? D'où vient que tant de gens assisteraient avec plaisir au spectacle de la plus sanglante bataille, s'ils le pouvaient, surtout sans en partager les dangers ? La guerre est cependant un jeu où les hommes tombent par milliers, où les dernières convulsions de la vie s'éteignent dans les plus horribles tortures, sous les pieds de la cavalerie ou des fantassins vainqueurs, dans la poussière et le sang !

C'est donc une bien grande vérité que celle qui est exprimée par l'illustre Balmes, enlevé si jeune aux lettres et à la science :

« Il y a dans le cœur de l'homme un certain goût secret pour les chances et les périls. »

Aucun spectacle, d'ailleurs, ne peut offrir ce même attrait dans des conditions plus humaines que celles qui existent aujourd'hui pour les combats de taureaux et qui ont été tracées, après des siècles d'expériences, par le génie de la lutte uni à l'esprit de la plus grande prudence.

Mille gages de sécurité sont donnés aujourd'hui à l'homme en face du taureau le plus furieux dans un cirque. Les principes enseignés pour cette lutte sont

si complets, si admirablement empreints de la connaissance des instincts du taureau et de la prévoyance calculée que doit conserver le *torero*, que, s'ils sont bien observés, ils doivent toujours préserver l'homme des atteintes de son féroce adversaire dans toutes les phases possibles du combat. Cela est tellement vrai, que si des accidents arrivent encore aux *toreros*, c'est presque toujours dans un acte de témérité ou de distraction, en dehors des règles établies.

Les personnes qui n'ont jamais assisté à des courses de taureaux telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui en Espagne, se font, en général, une idée très-inexacte de ce spectacle. Elles se le représentent volontiers comme une lutte inégale et sauvage entre des hommes frénétiques et des animaux féroces ; puis, l'imagination et le préjugé national aidant, elles sèment de cadavres, de membres déchirés et palpitants, l'arène rougie de sang ; elles croient voir dans l'amphithéâtre une foule farouche aux instincts sanguinaires, qui rugit et s'encourage aux scènes de meurtre et de carnage ; elles se transportent, pour ainsi dire, par la pensée, au milieu du cirque romain où l'antiquité païenne, dans la décadence de ses mœurs, jetait en pâture, aux monstres de l'Afrique et de l'Asie, la chair vivante des esclaves et des martyrs. Elles comparent sans doute cet amusement, qui peut-être ne coûtera pas la vie d'un seul homme pendant plusieurs années, à ces jeux terribles dans lesquels la mort était la première condition du plaisir des spectateurs. (1)

(1) Quand Trajan obtint le triomphe sur les Daces, des jeux

Mais que ces personnes si étrangement prévenues s'approchent d'un cirque où va se donner un de ces combats ; que voient-elles au premier abord ? Un peuple en habits de fête, ivre de joie et d'enthousiasme, se pressant sur les gradins d'un vaste amphithéâtre. Puis dans l'arène, des artistes calmes et résolus, des hommes qui déjà ont bravé vingt fois, cent fois, les dangers presque imaginaires qu'ils vont braver encore avec plus de sang-froid que jamais ; des *toreros* intrépides, mais circonspects et expérimentés, sauf quelques élèves peut-être, tenus à distance et puissamment protégés ; des hommes enfin richement et élégamment costumés qui marchent à la rencontre de leur ennemi comme ils iraient à un bal.

Les voilà tous, hardiment campés devant un taureau sauvage, furieux, oui, mais dont la féroce aveugle et la force brutale vont être bientôt maîtrisées par l'intelligence, par la ruse, par la simple volonté du *torero*.

Ce n'est pas avec le cri suprême de *Morituri te salutant* que ces nouveaux combattants viennent saluer les magistrats où les princes qui président la fête.

L'heureux héros qui se présente l'épée nue à la main n'est plus ce gladiateur enfermé, tête à tête avec un adversaire redoutable, dans un cercle fatal, sans défense et sans espérance de salut. Ce n'est pas une pensée de mort qui agite son esprit, qui fait battre son cœur ; c'est l'unique préoccupation de se poser avec grâce et d'éviter habilement tout danger devant

publics furent célébrés pendant 23 jours. Dans ces jeux, on fit périr sur le cirque l'effroyable nombre de dix mille gladiateurs !

les milliers de spectateurs qui l'environnent, et qui ont leurs regards fixés sur lui avec avidité; c'est le désir ardent d'obtenir des applaudissements et des couronnes. Ses traits, ses mouvements ne peuvent trahir la moindre crainte; fort de ses études et de son expérience, il sait quel immense avantage lui donne sur son adversaire une tactique cent fois éprouvée, et c'est le sourire sur les lèvres et un calme orgueil dans le regard, qu'il étend à ses pieds, d'un coup d'épée, le monstre fougueux et mugissant.

Lorsqu'on a acquis la moindre notion des principes de la tauromachie; quand on a pu se rendre compte de la perfection des règles rigoureuses de ce combat, on conçoit moins de crainte pour le sort de l'*espada* ou du *banderillero* dans un cirque, qu'on n'en doit éprouver pour un *sportman* ou un jockey dans un hippodrome.

Mais de pauvres chevaux, dira-t-on peut-être, sont mutilés, éventrés, tués froidement dans ces luttes! Oui, quelques chevaux, en effet, au lieu de succomber à la tâche, en tournant une meule dans une usine, au lieu de crever sous le rude éperon d'un cavalier ou sous l'ignoble fouet du charretier, viennent mourir là héroïquement, comme il en meurt des milliers au moment où nous écrivons ces lignes, sur les champs de bataille de l'Orient! Qu'y a-t-il donc là de si étrange, de si immoral, de si inhumain? De tous les genres de mort qu'on fait subir à ce docile quadrupède, cette mort guerrière dans un cirque n'est-elle pas encore la moins cruelle pour lui, celle qui convient le mieux à ses nobles instincts?

Nous avons assez victorieusement repoussé, ce nous

semble, l'injuste reproche de barbarie adressé aux luttes chevaleresques de la tauromachie, il nous reste à démontrer en quelques mots l'utilité de ces combats.

§. II.

Il ne suffit pas qu'une chose soit attrayante par son principe ou sa forme, pour résister à la marche du temps et maintenir son empire sur les goûts mobiles de l'homme ; si cette chose traverse les siècles tandis que mille autres naissent, grandissent et s'effacent dans le torrent des caprices de la vogue, c'est qu'elle renferme en elle-même plus qu'un attrait, un effet instructif, un but utile.

Si la tauromachie, née dans des temps d'ignorance et de barbarie, a survécu à tant d'autres institutions primitives, et grandi avec la civilisation, c'est en effet parce qu'elle joignait à l'avantage de flatter les penchants et les passions de l'homme, l'avantage plus grand de lui donner une expérience nécessaire, de développer ses forces physiques et son intelligence, son agilité et ses qualités de chasseur ou de guerrier, et de lui faire acquérir enfin le moyen de vaincre ou d'asservir les plus robustes animaux de la création dont Dieu l'a fait roi.

L'observation la plus vulgaire démontre que la Providence, dès le principe, a donné à l'homme le désir et le besoin de dompter les bêtes sauvages du pays où il est né lui-même.

Pour sa nourriture, ses vêtements, ses abris, il lui

faut la chair et la dépouille des quadrupèdes ruminants surtout. Pour son travail agricole, il lui faut l'aide et la soumission du taureau. On ne doit donc pas s'étonner si l'art de subjuguier le taureau a été longtemps l'objet d'études approfondies chez un des peuples les plus anciens et les plus riches de la terre, et si la sollicitude légitimement due à cet art y a fait créer des écoles publiques établies sous le patronage même des gouvernements.

Malgré les préjugés si répandus en France contre cette sanglante gymnastique, on est essentiellement pénétré du sentiment de la valeur réelle de son institution, et par une contradiction bien naturelle au caractère français, les esprits qui se montrent les plus irrités contre le goût tauromachique sont ceux qui se lancent avec le plus d'ardeur vers des exercices tout à fait analogues, vers des luttes qui ont au fond le même principe, mais qui se produisent sous d'autres formes.

Avec quel enthousiasme et quelle admiration n'a-t-on pas, en effet, accueilli en France les récits si intéressants des exploits de Gérard le tueur de lions ?

S'il était possible d'annoncer au public de Londres et de Paris que sur les bords de la Tamise ou dans la plaine Saint-Denis, aux portes d'une capitale, à telle heure, tel jour, on pourra voir de ses propres yeux une de ces terribles rencontres, un de ces singuliers et sublimes duels, un combat entre l'homme et le lion, est-il à douter qu'un amphithéâtre construit alors en ce lieu, et pouvant contenir plus de cent mille spectateurs, restât avec une seule place vide ?

Non, de toutes les provinces de France, d'Angle-

terre, de toutes les capitales de l'Europe, on accourait à ce spectacle, et au risque de voir Gérard atteint et mis en lambeaux, on voudrait assister à une de ces magnifiques scènes où l'homme, en face du plus terrible des animaux, met froidement sa vie en jeu dans la conviction qu'il doit sortir triomphant de la lutte engagée entre le génie et la force.

Croit-on que ce spectacle aurait sur le peuple une influence plus funeste que certaines œuvres dramatiques où se déroulent de longues scènes d'intrigues criminelles, de basses convoitises, et toutes ces romanesques orgies des séductions, des vengeances, de l'adultère et de l'assassinat?

Si le théâtre est utile, n'est-ce pas surtout lorsqu'il offre au peuple des leçons de courage et d'héroïsme? lorsqu'au lieu d'amollir et de corrompre son esprit et son cœur, il exalte en lui le sentiment des hautes qualités qui distinguent l'homme de la brute?

Le combat du lion, du tigre ou du taureau a été de toute antiquité et sera, jusqu'à la fin des temps, un utile et noble exercice pour l'homme. La tauromachie, par sa savante et artistique organisation, restera aux yeux du législateur et de l'homme d'Etat un des spectacles les plus féconds en heureux résultats moraux et matériels pour un peuple.

Voyez quel air de fête de famille règne sur tous les gradins de ce cirque où une course de taureaux va avoir lieu! Là, point de loges grillées, point d'obscures retraites réservées à une honteuse hypocrisie. Là, personne ne rougit de se montrer; tout se passe en plein soleil, et le même enthousiasme réunit dans cet immense amphithéâtre l'homme de lettres, le né-

gociant, le laboureur, le soldat, le fonctionnaire public, l'artiste, le savant, l'ouvrier, le financier, la simple paysanne, la sémillante grisette et l'élégante femme du monde.

Chacun y va recueillir des impressions profondes et variées. Le vieillard y retrouvera des souvenirs de sa vigueur et de son agilité d'autrefois. L'adolescent y sentira son cœur battre à des impressions nouvelles, à des élans valeureux, à des exemples de mépris du danger et de confiance en soi-même. Le philosophe y étudiera le caractère de l'artiste, du héros, de la foule, de l'homme dans les circonstances les plus agitées de la vie sociale. L'économiste y admirera le luxe des toilettes, les richesses acquises et échangées, ce fécond remuement des produits de l'industrie et des arts, cet immense bienfait des réjouissances publiques.

Pour tous les esprits, pour tous les cœurs, il y a là une source abondante d'enseignement et de plaisir.

L'étranger à qui un pareil spectacle est encore inconnu et qui y vient même tout cuirassé de préventions, décidé à envelopper tout ce qu'il va voir dans un impitoyable anathème, se sent tout à coup saisi d'un sentiment inattendu en présence de cette innombrable réunion qui ne respire que joie et enthousiasme. Une transformation étrange s'opère en lui ; toutes ses opinions préconçues s'évanouissent devant ce magnifique spectacle, et il commence à partager les désirs, l'impatience de cette foule qu'il voulait maudire et condamner.

Une impression involontaire d'admiration le saisit, lorsqu'il voit entrer dans l'arène ce groupe d'artistes

dont les costumes d'un goût exquis, étincelants d'or, d'argent, de soie et de pierreries, unissent la richesse à l'élégance et, grâce à leur coupe particulière, font ressortir les formes souples et la mâle beauté du type espagnol.

Il cherche en vain dans leur attitude, dans leurs mouvements ou leur physionomie, le moindre indice de trouble ou de crainte. Il les voit marcher en bon ordre, le regard calme et fier, et ne tarde pas à partager lui-même leur étonnante sécurité.

Mais bientôt c'est une sorte de fascination qu'il éprouve, et il ne résiste plus à l'enthousiasme qui le gagne, lorsqu'au son du clairon qui retentit, les portes du *toril* s'ouvrent et laissent entrer dans le cirque l'animal au port majestueux, aux naseaux fumants, à l'œil enflammé et frappant de son pied avec impatience le sol qu'il va rougir de son sang; lorsqu'il voit ces écarteurs intrépides provoquer le taureau, l'agacer par les mouvements rapides de leurs manteaux, et cribler ses épaules de *banderillas* éclatantes; lorsqu'il voit enfin l'*espada* s'avancer à son tour au devant de ce terrible ennemi, l'irriter, le pousser au paroxysme de la fureur, et d'un coup d'épée l'étendre sans vie à ses pieds.

Alors la conversion est complète : l'étranger a tout à fait oublié les préjugés qui le dominaient à son entrée dans le cirque, son imagination s'est exaltée, son cœur bat avec force; et, entraîné par l'enthousiasme qui se manifeste de toutes parts, devenu complice de la barbarie dont il accusait tout à l'heure les Espagnols, il éclate en applaudissements frénétiques, et de détracteur qu'il était, devient partisan passionné de ce spectacle héroïque.

Ce voyageur, à coup sûr, ne quittera pas l'Espagne sans emporter dans son pays quelque trophée de ces combats. A l'appui des récits qu'il fera de ces scènes émouvantes, il sera fier de montrer une paire de *banderillas* teintes encore du sang du taureau, une riche *divisa*, arrachée à l'animal pendant la lutte par la main d'un intrépide écarteur, une épée même de *matador*, car les chefs de *cuadrillas* ne manquent pas de faire de ces sortes d'hommages aux étrangers de distinction qui viennent assister à leurs exploits.

Mais si, portant nos regards en dehors du cirque, et étendant notre vue sur la cité où se pratiquent ces courses, nous cherchons des résultats plus généraux, quel aspect animé nous est offert par toute une population en délire, recueillant avec les plaisirs des réjouissances publiques tous les fruits utiles qui en rejaillissent ! Comment ne pas devenir partisan des fêtes de la tauromachie !

On voit les habitants préoccupés à la fois du succès de leurs courses et du soin de plaire aux étrangers accourus de toutes parts. On entend discuter avec feu, dans des groupes animés, du mérite et du résultat probable des courses, d'après la réputation des *ganaderias* d'où proviennent les taureaux, et d'après la valeur des *toreros* qui doivent les combattre. On parle des hauts personnages ou des dames qui ont fourni des devises ; on cite les derniers hauts faits de la *cuadrilla* : une sorte de délire s'empare de tous les esprits à ce sujet. Mais que dire surtout des bienfaits procurés par cette nouvelle circulation de vie et de richesse qui répand à la fois dans toutes les classes de la société le travail et le plaisir ?

Sous ce rapport les effets de cette institution sont immenses, parce que ce sont des spectacles qui se donnent sur des arènes bien autrement considérables que les loges et galeries qui entourent les quinquets d'un théâtre, et qu'ils réunissent des foules innombrables semant à chaque pas, durant de longues journées, toutes les prodigalités du luxe et de l'ostentation.

Pour donner une idée plus complète du véritable caractère de la tauromachie espagnole, faut-il pousser plus loin le parallèle que nous venons d'établir et qui est tout en faveur de cette antique et populaire institution? Faut-il chercher de nouveaux points de comparaison dans les dernières séries des délasséments publics des autres nations? Faut-il descendre jusqu'à l'examen de ces jeux, trop longtemps populaires en France, mais qui disparaissent cependant, et dans lesquels des oies, des poules, les animaux domestiques les plus dociles, étaient soumis à de longues tortures, à de stupides et impitoyables supplices? Plus l'agonie était longue, plus le jeu intéressait les spectateurs. De pareilles scènes ne brillaient assurément ni par le génie inventif, ni par le bon goût, ni par la loyauté proverbiale du peuple qui s'y adonnait. Faut-il parler enfin de ces vils spectacles de carrefours, où l'on expose à la vue des passants des enfants volés ou achetés, cruellement dressés à des gymnastiques ignobles et barbares qui dégradent la nature humaine? Peut-on s'arrêter sans un sentiment d'horreur devant ces adolescents condamnés dès le berceau à une dislocation de leurs membres, à l'annihilation de leur intelligence, au vice, à leur dégra-

dation physique et morale ? Peut-on voir sans indignation, sans pitié, des jeunes filles vouées à cet infâme métier ?

Des spéculateurs plus humains offrent des animaux savants, des singes, des chiens dressés avec tant d'art, qu'ils semblent s'élever presque jusqu'au niveau de l'intelligence de leur maître ; le professeur d'équitation développe avec succès tous les nobles instincts du cheval ; mais le saltimbanque, le bohème coureur de rues exerce en sens inverse sa dégoûtante industrie : au lieu d'améliorer le sort de l'animal, il abrutit la créature humaine. Il prend des enfants au berceau pour en faire des crétins et des monstres ; et cela se tolère, cela se produit en public, avec permission de l'autorité.

En nous résumant, il nous est donc permis de dire que la tauromachie est un spectacle noble et utile à un pays, et qu'il ne mérite pas plus le reproche de cruauté que tous les autres jeux ou exercices de l'homme dans les temps anciens ou modernes.

Sans nous arrêter à tout ce que nous pourrions trouver d'impitoyable et de barbare dans ce qu'on est convenu d'appeler les plaisirs de la chasse, délassements communs à tous les peuples et dont l'usage remonte sans doute aux premiers jours du monde ; sans aller chercher des comparaisons plus concluantes dans les grands spectacles de l'antiquité, dans les sanglants holocaustes des fêtes druidiques, dans les jeux isthmiques ou Néméens, dans les terribles luttes athlétiques d'Olympie auxquelles toute la Grèce accourait en délire pour voir agoniser un pentathlon meurtri, couvert de poussière et de sang, sous le ge-

nou de son vainqueur presque expirant lui-même dans son triomphe homicide ; sans nous arrêter aux représentations, plus féroces encore, de l'immolation des gladiateurs dans les cirques romains, les jeux si célèbres de la chevalerie n'ensanglantaient-ils pas aussi les champs de rencontre et les tournois du sang le plus précieux de la fleur des nations ?

Le principe de la tauromachie repose d'ailleurs sur une loi naturelle, sur un fait constant et impérissable : la supériorité, la domination de l'homme sur les plus dangereuses créatures de l'univers, sur les plus féroces animaux des brûlants rivages africains comme des montagnes glacées du Nord, des steppes arides de l'Asie, comme des riches plaines de l'Europe.

C'est ce qui explique la vogue attachée dans ces derniers temps aux audacieuses représentations des Vander-Bruck, des Martin, des Carter ! Quel entraînement, quelle passion poussaient les plus délicates Parisiennes à ces spectacles formidables !

Pourquoi se le dissimuler ? Non-seulement il est beau de voir dans toutes ces luttes l'homme opposer la grâce et le courage aux instincts les plus violents de la férocité ; d'un seul accent de sa voix faire taire les plus affreux rugissements, et par la puissance du geste et du regard, foudroyer, paralyser les gueules ouvertes et écumeuses, les griffes menaçantes et ensanglantées ; non-seulement il est beau de voir l'intelligence maîtriser la force et la fureur ; mais un autre intérêt que l'intérêt moral s'attache aussi à l'idée de la puissance de l'homme sur les hôtes les plus sauvages des déserts et des forêts. La dent de

l'éléphant, la robe du tigre figurent dans le luxe des peuples les plus civilisés. L'industrie, les arts s'alimentent partout des dépouilles des monstres de la terre et des mers, et la lutte entre l'homme et la brute est de principe divin et immortel.

Tous les spectacles fondés sur l'idée de cette lutte sont donc essentiellement populaires et portent avec eux un caractère incontestable d'utilité sociale. C'est ce qui a fait le succès de la tauromachie.

La tauromachie est la plus ingénieuse expression, la plus savante mise en scène de cet antagonisme éternel. C'est ce qui explique son règne depuis des siècles, à travers tant de révolutions et de ruines; c'est ce qui résout ce problème étrange et peut-être unique au monde d'une institution qui date évidemment des temps barbares, et qui demeure debout et plus que jamais florissante au milieu des modernes civilisations.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE

ET LE DÉVELOPPEMENT

DES COURSES DE TAUREAUX EN ESPAGNE.



Les courses de taureaux en Espagne sont si anciennes que leur origine se perd dans la nuit des siècles. Le silence de l'histoire sur l'époque où ces spectacles commencèrent, soit avec le caractère exclusif de divertissement réservé à la noblesse espagnole, soit avec celui d'amusement public, laisse le champ libre à toutes sortes de suppositions et de conjectures. Les uns les font remonter au temps des Romains, les autres leur assignent une origine plus moderne, qui ne descend pourtant pas en deçà des derniers siècles de la domination arabe. L'opinion des premiers se fonde sur la passion des Romains pour les combats de gladiateurs et ceux de bêtes féroces, et sur les vestiges de leurs immenses amphithéâtres ou cirques qui subsistent encore, principalement en Espagne, dans les villes les plus anciennes, telles que Tarragone, Tolède, Murviedro (l'ancienne *Sagonte*), Mérida, et en France, dans celles de Nîmes, Arles et

quelques autres. Les derniers appuient leur sentiment sur le silence même de l'histoire touchant cette origine, et sur l'usage établi chez les Maures de combattre les taureaux à cheval ; il est en effet certain que ces combats étaient fréquents parmi eux et qu'ils les transmirent plus tard aux chevaliers chrétiens ; mais nous ne pouvons dire s'ils apportèrent cette coutume d'Afrique, ou s'ils la trouvèrent établie en Espagne, à l'époque de leur invasion.

Ces exercices cependant, s'ils existaient au temps des Romains, différaient essentiellement de ceux des Maures, et surtout de ceux qui se pratiquent de nos jours. Le courage, la force et l'intrépidité étaient alors les seules ressources des anciens combattants ; tandis qu'aujourd'hui des principes raisonnés, des théories, des études pratiques ont fait de cette lutte une profession, un art. Cependant, avant d'avoir atteint sa perfection actuelle, la tauromachie a dû subir de nombreuses transformations. Nous allons en donner à nos lecteurs un léger aperçu.

Dans l'hypothèse de leur existence au temps des Romains, ces luttes ne devaient avoir d'autre objet que l'exécution et le supplice des criminels, ou bien elles ne consistaient qu'en un simple combat de bêtes féroces, amusement favori du peuple-roi. Plus tard, et pendant la domination des Sarrasins en Espagne, les combats de taureaux devinrent un divertissement exclusivement réservé à la noblesse et auquel ne prenaient part que les paladins et les chevaliers armés ; et en dernier lieu, à partir de l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, la noblesse cessant de prendre une part publique et active à ces

amusements, ils changèrent complètement de caractère.

Nous nous occuperons d'abord de ce que nous appellerons la *première période*; ce sera celle où ces fêtes commencèrent à se célébrer avec quelque régularité. Quant à la période primitive, qu'on pourrait attribuer à l'Empire Romain, nous la laisserons dans l'inconnu, car, en dehors de quelques indices fournis par les ruines des monuments dont nous avons parlé, il n'existe ni traditions, ni écrits qui puissent nous éclairer sur des faits de ce genre dans ces temps reculés. Pour l'époque même à laquelle nous voulons remonter, il est assez difficile de préciser une date d'organisation régulière de ces combats.

Jusqu'au temps de Dom Alphonse VI, on ne voit que la noblesse figurer dans les arènes. Il dut cependant y avoir un temps où ces luttes n'étaient pas l'amusement exclusif des grands, puisque les lois de *partida*, œuvre de Dom Alphonse XI de Castille, appelé le Sage, les comptent parmi les spectacles ou amusements publics; la loi 57^{me}, titre 15^{me}, *primera partida*, range ce divertissement parmi ceux *auxquels les prélats doivent s'abstenir d'assister*, défense qui plus tard s'étendit aux autres ecclésiastiques et qui subsiste encore de nos jours, quoiqu'à vrai dire elle ne soit pas toujours religieusement observée. La loi 4 de la 7^e *partida* semble faire entendre qu'à cette époque la lutte contre les taureaux était une profession exercée par des mercenaires, car elle voue à l'infamie quiconque lutterait contre des bêtes féroces pour de l'argent, et d'après une ordonnance du *Fuero de Zamora*, on pourrait croire qu'au XIII^e siè-

cle il y avait dans cette ville un cirque affecté aux combats de taureaux. Si un tel cirque exista jamais, nous pouvons assurer qu'on n'en retrouve aucun vestige aujourd'hui, ni dans la ville, ni dans ses alentours, bien qu'on y remarque des restes d'autres constructions plus anciennes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les combats de taureaux furent un des exercices d'adresse et de courage auxquels se livraient avec une prédilection marquée les chevaliers du moyen-âge, et surtout les paladins espagnols, maures et chrétiens. D'après les diverses chroniques de cette époque, il paraît hors de doute que le premier chevalier espagnol qui se présenta dans l'arène pour combattre des taureaux, à cheval, fut le célèbre Dom Ruy ou *Rodrigo Diaz del Vibar*, plus connu sous le nom du *Cid campeador* (le Cid Champion), conquérant de Valence. La juste réputation de valeur acquise par ce jeune chevalier, ses exploits ainsi que la haute noblesse de sa maison, firent que cet acte d'intrépidité fut accueilli avec faveur et trouva de nombreux imitateurs. Cet exemple éveillant parmi les gentilshommes de l'époque une noble émulation, l'on vit bientôt Maures et chrétiens, à cheval et la lance au poing, descendre dans l'arène et rivaliser d'adresse, de force et d'intrépidité. Il est à remarquer que, depuis cette époque, tout événement important est célébré par des courses de taureaux dans lesquelles figurent, comme dans les tournois et les joutes, les plus nobles chevaliers. Ce divertissement devint bientôt si général et trouva tant de faveur dans toutes les classes du peuple espagnol, qu'il fit tomber et bannir presque tous ceux

qui étaient alors en vogue, entr'autres celui qui consistait à faire paraître dans l'arène un porc poursuivi par deux hommes armés de bâtons et les yeux bandés; il arrivait que ces deux hommes, trompés par le bruit de leurs pas, se prenaient souvent l'un l'autre pour l'animal qu'ils poursuivaient, s'assénaient mutuellement de nombreux coups de bâton, au grand divertissement des spectateurs que cette scène tragi-comique égayait extrêmement. Mais, quelque goûtées que fussent les courses de taureaux par toutes les classes de la société, la noblesse seule y prit part et s'en empara exclusivement.

On ne doit pas s'étonner de cette prédilection des hautes classes pour ce belliqueux divertissement. L'éducation guerrière indispensable à la noblesse chargée alors de la défense du pays, ne permettait point à des hommes endurcis à la fatigue et habitués à une vie active, un moment d'oisiveté; aussi, lorsqu'ils n'avaient pas d'ennemis contre lesquels ils pussent exercer leur valeur et leurs forces, les chevaliers charmaient les loisirs de la paix par le simulacre de la guerre; et reproduisant dans des spectacles publics les coutumes de l'époque et les occupations habituelles de leur vie, ils luttaient dans les joutes et tournois et faisaient leur apprentissage pour se mesurer plus tard, corps à corps, avec les adversaires que le hasard leur opposerait sur les champs de bataille. L'arène était, pour ainsi dire, l'école pratique où le chevalier se formait, développait ses forces, faisait preuve d'adresse et de valeur, qualités indispensables aux preux de ces temps où l'on ne gagnait les batailles qu'à force de bras, et dans lesquel-

les les princes et les rois eux-mêmes étaient tenus de combattre à la tête de leurs bataillons comme de simples soldats, toute autorité venant de la supériorité physique de l'homme.

Bien qu'à cette époque les occupations des chevaliers, leur éducation, leurs divertissements fussent à peu près les mêmes dans tous les pays, les combats à la lance contre des taureaux ne passèrent cependant pas de l'Espagne dans les pays voisins, et restèrent le jeu favori des compatriotes du Cid.

Quelques chevaliers étrangers, piqués d'honneur au bruit de leurs prouesses, et ne voulant paraître sous aucun rapport inférieurs aux gentilshommes espagnols, tentèrent d'importer chez eux ce genre de combat; mais, pour lutter sans péril contre des taureaux, il ne suffit pas de posséder, même à un degré convenable, le courage, la présence d'esprit et la vigueur, il faut qu'à ces qualités indispensables se joignent la souplesse, l'adresse et l'agilité qui, il faut l'avouer, sont le partage des Espagnols et forment le caractère distinctif de leur race; aussi arriva-t-il que de pareils passe-temps ne purent s'acclimater hors de l'Espagne, soit que les taureaux des autres pays ne fussent pas au même degré faits pour la lutte et ne se prêtassent pas au combat comme les taureaux espagnols, soit que les lutteurs manquassent des connaissances nécessaires, soit pour d'autres raisons que nous n'avons pas l'intention de rechercher, nous contentant de constater les faits.

Tandis que les courses florissaient en Espagne au XII^e et au XIII^e siècle, sous le règne d'Alphonse VI,

d'Alphonse VII, d'Alphonse VIII, de Jean II et d'autres souverains, elles étaient rigoureusement prosrites de plusieurs contrées, et notamment de l'Italie.

On ne s'étonnera pas que de semblables fêtes fussent interdites dans ce dernier pays surtout, lorsqu'on saura que dans les essais qui eurent lieu à Rome, en 1332, il périt par les cornes des taureaux dix-neuf chevaliers romains et une multitude de gens du peuple, et qu'il y eut en outre un nombre infini de blessés. De pareils malheurs n'arrivèrent jamais en Espagne, quoique la férocité des taureaux y fût plus grande, et que pour les combattre à mort on n'y prit pas la précaution de retenir les taureaux avec des cordes comme on l'avait fait à Rome.

Aux temps dont nous parlons, la galanterie était la compagne inséparable du courage : celle que les chevaliers déployaient à l'égard des dames en Espagne, ne contribua pas peu à soutenir et à augmenter la vogue des courses de taureaux : parées de riches atours et de bijoux précieux qui rehaussaient leur beauté naturelle, c'étaient elles qui présidaient ces fêtes ; du haut de leurs balcons dorés, elles appréciaient le mérite du chevalier qui portait leurs couleurs et qui leur adressait ses hommages ; selon la valeur et l'adresse qu'il avait déployées dans ce tournoi périlleux, elles lui accordaient ou lui refusaient leurs faveurs, et bien souvent le doux espoir d'un sourire enfant des prodiges. Ajoutez à cela que les dangers des luttes flattaient l'amour-propre des chevaliers et entretenaient l'esprit guerrier du peuple ; que la noblesse montrait pour elles une prédilection marquée, que les souverains non-seulement

les protégeaient et les autorisaient par leur présence, mais daignaient aussi y prendre part; qu'ils se présentaient eux-mêmes au combat et disputaient à leurs nobles sujets le prix que la beauté, reine de toutes les fêtes, décernait aux plus vaillants : telles furent les causes qui donnèrent à ces spectacles un développement extraordinaire, et les élevèrent à un haut degré de splendeur. L'émulation entre les chevaliers maures et les chevaliers chrétiens, autant en matière de hauts faits d'armes que de galanterie, les maintenait dans toute leur faveur et leur faisait faire sans cesse de nouveaux progrès. Ce fut cette même émulation qui leur fit atteindre leur apogée sous le règne des derniers rois maures de Grenade, et particulièrement sous celui du roi Chico, appelé Abou-Abdallah, ou Boabdil. Sous ce règne se distinguèrent les nobles chevaliers maures Malek-Alavez, Muza, Almanzor, Gazul, et d'autres nobles Abencerrages, qui combattirent avec succès une multitude de taureaux, dans la place de la Bib-Ab-Rambla, destinée aux joutes et aux tournois. C'était la coutume alors d'accueillir dans la ville où se célébraient les fêtes, les chevaliers ennemis, chrétiens ou maures; il leur était permis de prendre part aux combats, et on les traitait comme des hôtes de distinction.

La prise de Grenade et la dispersion des nobles tribus maures qu'elle renfermait, ne fit pas tomber la tauromachie; elle avait jeté de si profondes racines au cœur des Espagnols; elle s'était fait parmi eux de si nombreux partisans, que malgré l'aversion que témoigna pour elles la reine Isabelle la Catholique, si aimée et si vénérée par son peuple, on continua à

les célébrer avec la même ardeur ; la seule chose que leurs ennemis purent obtenir, ce fut que les taureaux destinés au combat parussent dans l'arène les cornes enveloppées d'autres cornes de cuir beaucoup plus larges et recourbées en arrière ; ils ne pouvaient ainsi faire de grandes blessures, et les combattants n'étaient exposés qu'à rouler dans la poussière et à recevoir quelques coups de tête ou de pied. Mais diminuer le péril du combat, c'était en détruire l'attrait et le mérite essentiel ; aussi cette précaution fut-elle bientôt abandonnée, et telle était à cette époque l'affection du peuple pour les courses, qu'une reine, entourée de tout l'éclat de la puissance et sûre de l'amour de ses sujets, n'osa pas les proscrire. Plus tard elles obtinrent même une protection royale si pleine et si entière, que le petit-fils d'Isabelle, Charles, cinquième empereur d'Allemagne et premier roi d'Espagne de ce nom, donna des courses à Valladolid, alors résidence de la cour, pour célébrer la naissance de son fils aîné, depuis Philippe II, et non content de présider le spectacle, il descendit dans l'arène, quoiqu'il eût été élevé hors d'Espagne, et par conséquent peu habitué à de pareils exercices, et tua un taureau d'un coup de lance, au milieu de l'enthousiasme et des applaudissements des spectateurs.

Beaucoup de nobles chevaliers se distinguèrent à cette époque par leur adresse dans l'art de *rejonear* les taureaux, c'est-à-dire de les tuer d'un coup d'une petite lance ou javelot appelé *rejon*. Dans cet exercice excellaient le conquérant du Pérou, Dom Fernando Pizarro, le chevalier Dom Diego Ramirez de Haro et

le roi de Portugal Dom Sebastian , avec une infinité d'autres chevaliers , parmi lesquels se faisait remarquer le comte de Buelna.

La répétition continuelle de semblables amusements et l'expérience que les chevaliers acquéraient dans la lutte, perfectionnèrent cet exercice, et il parut au XVII^e siècle des règles écrites par D. Gregorio Tapia y Salcedo, plus tard par D. Gaspard Bonifaz , chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et écuyer du roi, et par plusieurs autres , sur la manière de combattre les taureaux à cheval : c'était la seule manière de combattre que l'on connût alors. Les chevaliers chrétiens, à l'imitation des chevaliers maures de qui ils prirent cette coutume, ne pouvaient descendre de cheval que dans un seul cas, ce que l'on appelait *empeño de á pié* (engagement à pied). C'était celui où le chevalier avait perdu son chapeau, son gant ou quelqu'un de ses ornements, ou bien quand quelqu'un des pions ou valets de pied qui l'accompagnaient pour le servir et le défendre avaient succombé, ou encore quand son coursier était tué ou blessé ; alors seulement il lui était permis de descendre de cheval, et il ne pouvait remonter ni reprendre l'objet perdu, avant d'avoir tué le taureau. C'est ce qui arriva un jour aux chevaliers Dom Manrique de Lara et Dom Juan Chacon qui, dans cette position critique, tranchèrent , dit-on , d'un seul coup d'épée la tête du taureau.

Pendant les règnes de Philippe II , Philippe III et Philippe IV, ces fêtes continuèrent à briller du même éclat et restèrent le partage exclusif de l'aristocratie, sans qu'il fût permis à aucun plébéien d'y figu-

rer comme acteur. Philippe III reconstruisit, en l'embellissant, le cirque de Madrid, en 1619, et Philippe IV, non content de les favoriser, voulut y prendre part lui-même et combattit plusieurs taureaux. Sous ces différents règnes se distinguèrent une multitude de chevaliers, parmi lesquels nous citerons seulement le duc de Maqueda, le comte de Villamediana, le chevalier de Sástago, aujourd'hui marquis du même nom, Cea, Villamor et Dom Gregorio Gallo, écuyer du roi ; ce dernier est l'inventeur de la *espinillera*, espèce de haute guêtre ou de coussin ouaté, monté en fer, et servant à protéger les jambes des cavaliers. On l'appela d'abord *Grégoriana*, du nom de l'inventeur ; c'est la jambière dont se servent aujourd'hui les *picadores*, et qu'ils désignent sous le nom de *mona*.

A la fin du XVII^e siècle brillaient parmi les plus adroits lutteurs à cheval, les nobles et puissants seigneurs, marquis de Mondejar, comte de Tendilla, et le duc de Medina-Sidonia, qui était si habile à la lutte, qu'il tua deux taureaux de deux coups de *rejon*, aux fêtes du mariage de Charles II avec Marie de Bourbon ; ces fêtes eurent lieu en 1673 ; on y vit encore figurer, avec une foule d'autres seigneurs, les marquis de Camarasa et de Rivadavia.

Ce fut pendant le règne de Charles II que les courses atteignirent leur plus haut degré de splendeur ; mais la lignée mâle des rois hispano-autrichiens s'étant éteinte en lui, la couronne passa dans une maison étrangère, et les Bourbons montèrent sur le trône d'Espagne dans la personne du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; le nouveau roi prit le nom de Philippe V.

Si les changements de dynastie dans un royaume amènent généralement de grands troubles politiques, il n'est pas moins vrai de dire aussi que l'influence bonne ou mauvaise de ces changements se fait sentir jusques dans les coutumes du pays. Dans une nation aussi éminemment monarchique que l'Espagne, chez des hommes aussi attachés à leurs rois, le trône devait nécessairement exercer une grande influence même sur les goûts et les passions traditionnelles du peuple. Les habitudes, les opinions de Philippe V produisirent donc une révolution générale dans les mœurs, dans les coutumes espagnoles, et son influence s'étendit particulièrement sur les spectacles et les divertissements publics.

A partir de cette époque, les courses de taureaux cessèrent d'être ce qu'elles avaient été jusqu'alors, et éprouvèrent une transformation complète. Nous croyons devoir en parler dans un chapitre spécial. Nous tâcherons de donner une idée succincte de leurs modifications, de leurs progrès au point de vue de l'art, et nous ferons connaître en même temps les hommes qui s'y distinguèrent et qui contribuèrent le plus à donner une haute valeur artistique et même scientifique à la tauromachie.

§. II.

Les changements amenés dans la monarchie espagnole par l'avènement de Philippe V furent grands et nombreux ; il n'entre pas dans notre plan de les énumérer, et nous nous bornerons à passer rapidement en revue les transformations que les courses de taureaux éprouvèrent depuis cette époque.

Élevé chez une nation dont les mœurs et les coutumes différaient entièrement de celles du peuple sur lequel la Providence l'appelait à régner, il n'est pas étonnant que ce prince regardât avec amertume et dégoût un spectacle exclusivement espagnol, auquel il n'était pas accoutumé. La noblesse d'Espagne a toujours été fort dévouée à ses rois ; aussi, quand les grands et les nobles remarquèrent l'aversion du souverain pour les courses, quand ils s'aperçurent qu'il voyait avec peine les classes élevées y prendre une part active ; pour lui donner une preuve de leur amour, ils sacrifièrent leurs goûts particuliers aux goûts du monarque et se retirèrent de l'arène. Peut-être l'aversion que Philippe V montra pour ce divertissement était-elle aussi un calcul de sa politique ; peut-être avait-il en vue d'énervier l'esprit guerrier et entreprenant de la noblesse espagnole, en l'éloignant de fêtes qui le ravivaient constamment ; peut-être voulait-il lui faire perdre le goût des exercices belliqueux et lui faire contracter celui d'autres occupations plus pacifiques et plus sédentaires, pour la dominer plus facilement.

Quel que fût le motif de l'aversion réelle ou feinte manifestée par Philippe V, il est certain que la retraite des nobles porta un terrible coup aux luttes du cirque, et qu'à dater de cette époque, les courses de taureaux perdirent de leur éclat. Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'alors aussi commença la décadence et la dégénération de la noblesse espagnole qui, abandonnant ses mâles occupations, n'eut plus d'autre souci que celui de mériter les faveurs du monarque et de jouir dans la mollesse des plaisirs de la cour.

Mais si Philippe V, en suivant, dès son avènement à la couronne d'Espagne, le plan et les conseils de la politique *absorbante* de son aïeul Louis XIV, parvint à obtenir que la noblesse, par adulation pour sa personne, abandonnât les habitudes guerrières que les courses nourrissaient dans son sein, il n'est pas moins vrai que le goût de ces fêtes était si profondément enraciné dans les autres classes du peuple espagnol, qu'il aurait fallu, pour obtenir le même résultat parmi elles, changer entièrement leurs inclinations et leur caractère. Aussi fallut-il laisser subsister, quoique dans des conditions défavorables, ce divertissement qui avait pris des proportions tellement gigantesques qu'il se présentait avec le caractère d'un spectacle national. Malgré toute son autorité, il fut impossible au roi d'Espagne de l'interdire dans son royaume; tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'après la retraite des nobles, ces fêtes perdissent leur caractère exclusivement aristocratique. Le peuple, jusqu'alors exclu de l'arène, fit son profit de ces dispositions; il s'attacha d'autant plus à la tauromachie qu'on l'avait menacé de l'en priver. Le goût des courses reprit bientôt un grand empire et se développa en des proportions telles que, malgré toute son antipathie, le gouvernement, entraîné par les désirs universels, se vit contraint à construire lui-même ou à laisser construire quelques cirques sur divers points du royaume, en se bornant à exiger que les produits des spectacles fussent destinés aux établissements de bienfaisance, coutume qui s'est conservée jusqu'à ce jour.

Cependant, durant les premières années du règne

de Philippe V, il y eut encore quelques chevaliers qui osèrent se présenter dans l'arène et se distinguèrent dans les luttes tauromachiques, entr'autres Dom Gerónimo de Olazo, Dom Luis de la Peña, de l'ordre de Calatrava, et Dom Bernardin Canal; l'un d'eux, Dom Nicolas Norelli, écrivit en 1726 sa *Cartilla*, ou l'*Art de combattre les taureaux*: c'est le premier ouvrage qui traite de la manière de les combattre à pied. Plus tard, en 1730, Dom Eugenio Garcia Baragña écrivit sur le même sujet.

Le changement déterminé par l'avènement de Philippe V amena dans l'arène des hommes hardis qui, poussés par leur goût particulier et stimulés par l'appât d'un bénéfice, se présentaient pour combattre les taureaux, non pas comme les chevaliers les avaient combattus jusqu'alors, mais à pied et *corps à corps*. C'était une chose qui, jusqu'à cette époque, ne se faisait que dans certains cas exceptionnels, tels que celui *del empeño de á pié*, dont nous avons parlé plus haut; il faut dire cependant que les Maures se hasardaient quelquefois à exécuter cette passe à l'aide du *capellar*, petit manteau mauresque ou pèlerine, et de l'*alquicel*, vêtement maure en forme de grand manteau.

Dans les premiers temps qui suivirent la désertion du cirque par la noblesse, on voyait souvent, d'après le témoignage des auteurs contemporains Salas Barbadillo, Juan de Yagüe et d'autres, des spectateurs tuer eux-mêmes le taureau, du haut des amphithéâtres, au moyen de longues lances, de piques et d'autres instruments. D'autres fois, on lui coupait les jarrets; mais cette dernière opération passait pour vile,

et comme telle, elle était réservée aux esclaves maures.

Mais ces circonstances exceptionnelles donnaient lieu à des scènes de confusion et de désordre tellement désagréables, qu'aujourd'hui on ne pourrait pas les voir sans dégoût. Du reste, on vit pourtant que dans ces mêmes courses, ou d'autres qui eurent lieu à Madrid vers le même temps, deux personnages assez bien vêtus restèrent constamment dans l'arène au-dessous du balcon royal, ayant l'air d'être tout entiers à une conversation familière, et quand le taureau s'approchait d'eux et les attaquait, ils évitaient ses coups par une simple inflexion de corps et presque sans bouger de place, manœuvre qui soulevait chaque fois dans l'amphithéâtre des applaudissements frénétiques.

C'est ainsi que les nombreux amateurs qui se présentaient chaque jour dans l'arène perfectionnaient peu à peu les différentes passes : on commença vers cette époque à poser des *parches* et à exécuter la passe du harpon, qui consistait à poser une *banderilla*. Mais cette passe était bien loin de se faire avec la perfection et l'habileté avec laquelle on l'exécute aujourd'hui. Le *banderillero* se plaçait dans une position oblique à la direction du taureau, et s'élançant en même temps que l'animal, il passait devant lui et, de la main droite, lui clouait en courant une seule *banderilla* ou *rehilete*, comme on disait alors ; à son bras gauche pendait un manteau qui lui servait à protéger son corps. Bien rares étaient ceux qui clouaient à la fois deux *banderillas*, et encore ceux-là même ne se hasardaient-ils à les clouer que du

même côté, tandis que les *banderilleros* d'aujourd'hui exécutent la même passe de mille manières différentes, avec la plus grande aisance et une grâce parfaite, soit qu'ils attendent le taureau de pied ferme, soit qu'ils l'attaquent de front, pour lui planter les deux *banderillas* en même temps et une de chaque côté.

Telle est la façon dont les courses se firent jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Alors se présenta dans l'arène le célèbre Francisco Romero, né à Ronda, en Andalousie, et qu'on peut regarder comme le père des *toreros* et le créateur de la tauromachie, titre qu'il mérita pour avoir modifié la manière de tuer le taureau, pour avoir osé le premier l'attaquer en face et le tuer de pied ferme, n'ayant pour arme offensive qu'une épée, et pour arme défensive qu'un morceau de toile de laine rouge roulée autour d'un bâton; c'est ce qu'on appela *muleta*. Grand fut l'enthousiasme qu'excita parmi les spectateurs le jeune *matador*, quand il parut dans l'arène, revêtu d'une culotte et d'un justaucorps de peau de daim, la taille serrée par une large ceinture de cuir et les bras couverts de manches ouatées en velours noir; mais plus grande encore fut la joie publique, quand on le vit répondre aux espérances qu'il avait fait concevoir, et tenir tout ce qu'il avait promis.

Comme nous nous proposons de revenir sur ce sujet dans la série des biographies des plus fameux *toreros*, que nous écrirons à la suite de ce précis, nous allons continuer à esquisser la marche et les développements des courses depuis le temps de Romero.

Le premier pas fait dans la voie de régularisation

des courses et dans la nouvelle manière de combattre les taureaux, on pouvait espérer que le progrès ne s'arrêterait plus. En effet, on ne tarda pas à voir paraître des hommes doués de qualités extraordinaires, qui imitèrent l'exemple audacieux de Romero et perfectionnèrent son invention. Son fils Juan, qui lui succéda, organisa et introduisit dans le cirque des *cuadrillas* de *pegadores* de *parches*, de *banderilleros* et de *picadores* de *vara larga*, nom qu'on leur donna pour les distinguer des *rejoneadores*, cavaliers qui tuaient les taureaux à coups de lance.

Le *rejon* et le *rejoncillo* furent remplacés par une longue pique dont les *picadores* ne se servent plus que pour soutenir le choc du taureau et arrêter son effort. Dans cet exercice se distinguèrent en première ligne Fernando Toro, D. José Daza et Juan Misas, et dans celui de poser les *parches* et de clouer les *banderillas*, Antonio Palacios et Juan Bueno, en Andalousie.

Le fameux Costillares, Joaquín Rodríguez, après avoir été second épée de Juan Romero et de Michel Galvez, son contemporain, ne tarda pas à se distinguer, à tel point qu'il mérita le titre de *Regenerador del toreo*. Sous son habile direction les *chulos* ou *capoteadores* améliorèrent leur jeu, les *banderilleros* se hasardèrent à planter deux lances à la fois, et lui-même, tirant meilleur parti de la *muleta*, perfectionna la manière de s'en servir et celle de tuer le taureau appelée *de recibir*, seule connue jusqu'alors. Il inventa le coup d'épée à la course pour les taureaux qui ne voulaient pas attaquer, passe pratiquée aujourd'hui sous le nom de *vuelapies*.

Alors aussi on commença à regarder les *matadores* comme les chefs des courses, et à les désigner par les qualifications de 1^{re} épée, 2^{me} épée : de leur côté, ils s'entourèrent d'hommes passionnés pour ces luttes et organisèrent de nombreuses *cuadrillas de toreros* qui leur étaient entièrement subordonnés, les suivaient partout et étaient divisés entr'eux, selon leur rang d'ancienneté, en diverses catégories, telles que *chulos*, *banderilleros y picadores* ; ils montaient ces divers degrés plus ou moins rapidement, en raison de leur capacité, de leur pratique et de leurs connaissances respectives. Arocha, Garcés, Asensio et quelques autres furent les meilleurs *banderilleros*, et Varon, Ortega, Randon, Gil Garcia, Felipe Lenna, les plus renommés *picadores* de la *cuadrilla* de Costillares.

D'autres *matadores* de mérite disputèrent à Costillares la prééminence ; mais ils furent bientôt réduits à se désister de leurs prétentions ; le seul rival digne de lui était Juan Romero, homme du plus grand mérite. La rivalité de ces deux *matadores*, fondée uniquement sur leur mérite personnel, donna naissance à deux grands partis et à deux grandes écoles, qui partagent encore aujourd'hui les *toreros* et les amateurs ; elles sont fondées toutes deux sur les principes de l'art tauromachique et sont appelées, l'une *Ecole de los Puertos* ou de *Ronda*, patrie des Romero, premiers *matadores* qui tuèrent le taureau à pied, et l'autre *Ecole de Sevilla*, patrie de Costillares, régénérateur des courses, comme nous l'avons dit.

Ces *toreros* ne tardèrent pas à être remplacés par d'autres ; mais parmi tous ceux qui brillèrent à cette

époque, il en est deux dont la renommée et les exploits fabuleux ont traversé les temps et sont venus jusqu'à nous ; élèves des deux écoles qui venaient de naître, ils ne furent ni moins parfaits que leurs maîtres, ni moins rivaux entr'eux : c'étaient José Delgado (*Pepe Hillo*), élève de Costillares, et l'herculéen Pedro Romero ; les formes athlétiques de ce dernier et ses profondes connaissances le portèrent bientôt à la première place des *toreros* de l'époque ; *Pepe Hillo* seul, qui avait des connaissances théoriques plus profondes et qui était plus audacieux et plus entreprenant, put balancer sa réputation.

Ce dernier *torero*, dont nous raconterons plus tard la mort tragique, non content d'avoir acquis une parfaite connaissance pratique des diverses passes exécutées jusqu'alors, et d'en avoir inventé d'autres d'une audace singulière, se proposa encore d'en écrire les règles. Il rédigea en effet un ouvrage, sous le titre de *Tauromaquia, ó arte de torear á caballo y á pié*, qui fut publié en 1796, corrigé et augmenté depuis de trente planches représentant les différentes passes de la lutte. Ce livre est fort estimé, mais il est devenu si rare, que nous n'avons pu nous en procurer un exemplaire.

Comme nous n'avons pas l'intention de faire une nomenclature minutieuse de tous les noms que la tauromachie a illustrés, et que d'ailleurs on trouvera plus loin les noms et la vie des plus fameux *toreros*, nous nous bornerons à dire ici que les courses continuèrent avec le plus grand éclat, et sans éprouver de changements notables, jusqu'au règne de Charles III, époque où leurs adversaires réüssi-

rent à les faire proscrire pour quelque temps par le monarque.

Mais déjà, au temps des fameux *matadores* dont nous avons parlé, en 1776, les différentes passes qui se font aujourd'hui étaient connues et exécutées, telles que la *verónica*, la *navarra*, *el recorte*, *el galleo*, la passe d'*espaldas* ou par derrière, invention de *Pepe Hillo*, et la passe de *banderillas*, à *media vuelta y á cuarteo* (1), qu'ils enseignèrent à leurs *banderilleros*.

Ainsi, l'on peut dire que les dernières années du XVIII^e siècle furent la seconde époque où les courses de taureaux, avec un caractère différent, brillèrent de leur plus grand éclat et atteignirent leur plus haut degré de splendeur, grâce aux deux Romero, à Costillares, à *Pepe Hillo*, glorieux rivaux dont les efforts ravivaient sans cesse l'intérêt du public et fournissaient des aliments nouveaux à l'avidité des spectateurs, en même temps qu'ils contribuaient puissamment aux progrès de l'art tauromachique.

Cependant, de 1820 à 1830, les courses avaient un peu languï; le peuple ne montrait plus le même empressement pour elles; les graves événements politiques qui bouleversaient le pays, ne permettaient pas de songer aux divertissements de la paix; de plus, au point de vue de la perfection où était arrivée la lutte, les *toreros* qui se succédaient n'inventaient plus rien, et, quoique bons, ne possédaient pas des qualités extraordinaires qui en fissent des notabilités

(1) Voyez dans le Vocabulaire tauromachique l'explication de ces différentes passes.

tauromachiques d'un ordre supérieur. En 1830, le gouvernement ranima le goût des spectacles du cirque et releva les courses de l'état de décadence où elles commençaient à tomber, par la création d'une école de tauromachie théorico-pratique, qu'il fonda à Séville, sous la direction des fameux *toreros* Pedro Romero et Cándido. Cette mesure fut parfaitement accueillie du public, elle réveilla le goût des courses, et produisit bientôt d'excellents effets. En 1832, se présenta sur le cirque de Madrid un élève de l'école de Séville; c'était Francisco Montes qui, dès le premier moment, gagna les sympathies des spectateurs et se fit bientôt un nom européen. Depuis, quoique l'école nouvelle ait été supprimée, l'affection des Espagnols pour leur spectacle ne s'est pas refroidie. Cependant la tauromachie compte aujourd'hui peu de notabilités; la mort du fameux Montes ne laissa guère que trois ou quatre *matadores* dignes de fixer l'attention et sur lesquels puissent se partager les sympathies du public; ce sont José Redondo (*el Chiclanero*), neveu et élève de Montes, également de l'école de Séville, mais qui n'existe plus, Francisco Arjona Guillem (*Cuchares*), élève de Juan Leon, Julian Casas (*el Salamanquino*), Cayetano Sanz, Labi. Après eux se font remarquer Juan Pastor, Ezpeleta, Barragan (*el Camarada*), Trigo, Pepete, Pucheta, Manuel Arjona, frère de *Cuchares*, Juan de Dios, et beaucoup d'autres de moindre renom; mais nous devons faire remarquer que, d'une année à l'autre, de nouveaux artistes peuvent se produire et s'élever aussi aux sommités de l'art.

Pour avoir perdu le caractère aristocratique qui

le distinguait dans les premiers temps, ce divertissement n'a pas laissé de conserver jusqu'à ce jour, parmi les gentilshommes et surtout au sein de la noblesse andalouse, des amateurs passionnés. Ne pouvant se livrer en public au plaisir de combattre des taureaux à pied et à cheval, ils s'adonnent à leur passe-temps favori en secret, dans des cirques spéciaux réservés pour eux. Il en existe au moins deux à Madrid.

Ce qui n'était autrefois qu'un passe-temps pour la noblesse, est devenu aujourd'hui une profession lucrative à laquelle ne se consacrent que des hommes d'une audace et d'une valeur à toute épreuve, mais sortis des rangs du peuple. On trouve cependant une exception à cette règle : Don Raphaël Perez de Guzman, descendant de l'immortel héros de ce nom, l'un des plus grands noms de l'Espagne, malgré quelques scrupules exprimés dans sa famille, ne crut pas déchoir de son rang en portant l'épée de ses aïeux dans les arènes où il sut acquérir une haute réputation artistique.

Quoi qu'il en soit, sous toutes leurs formes et à toutes les époques, ces spectacles ont été l'objet d'une grande prédilection de la part des Espagnols, et ont produit dans les esprits un enthousiasme dont on ne peut se former une idée que lorsqu'on se trouve mêlé aux spectateurs d'un combat de taureaux. En vain leurs ennemis ont-ils fait tous leurs efforts pour les supprimer. S'ils y réussirent quelque temps, comme sous le règne de Charles III et pendant le favoritisme de Godoy, la privation de ces spectacles ne fit qu'en accroître la passion, de telle

sorte que le peuple de Madrid, exaspéré tant par la suppression de cet amusement que par la disette qui se déclara en même temps, se révolta avec fureur aux cris de : *Pan y toros!* et força le monarque à se retirer de Madrid. Le gouvernement se décida à lever l'interdiction prononcée contre les courses, en dissimulant cette concession par l'exigence de quelques modifications dans les conditions de la lutte.

La manière de combattre à cheval a éprouvé de notables changements. Aux anciens chevaliers qui combattaient à mort, ont succédé les *picadores*, qui ne leur cèdent ni en courage, ni en adresse, mais qui ne sont plus, pour ainsi dire, que des jouteurs à armes courtoises; le *rejoncillo* et la lance ont été remplacés par la *vara de detener*, longue pique qui diffère autant par ses dimensions et sa structure que par sa destination, des armes primitives. Les chevaliers tuaient le taureau, les *picadores* ne font que le piquer. Aussi le fer qui arme les piques est-il moins terrible que la lance d'autrefois. Les chevaliers montaient des chevaux de choix, dont ils connaissaient parfaitement les habitudes, le *picador* n'a à sa disposition que de véritables rosses, accablées par l'âge et le travail, et que leur inutilité condamne à l'équarrissage. De là vient qu'il en périt un très-grand nombre dans les courses. Manquant des forces et de l'agilité nécessaires pour soutenir le rude choc des taureaux, incapables même d'obéir au frein, ils ne se prêtent pas à une défense convenable ni aux mouvements nécessaires pour éviter des blessures mortelles; mais le *picador*, qui les monte sans les connaître, doit être bon cavalier pour sortir sain et sauf du combat.

Quoiqu'il soit interdit à la noblesse de prendre part aux courses de taureaux, soit à cause des changements introduits dans ce spectacle, soit à cause de son caractère particulier, par une étrange anomalie et par un singulier contraste avec les coutumes et les préjugés du siècle, il se conserve un simulacre et un souvenir des anciennes courses. Ce simulacre n'a lieu que dans certaines occasions déterminées, et il a pour but de célébrer d'une manière solennelle des événements mémorables, tels que l'avènement d'un nouveau roi, la naissance ou le serment du fils aîné du monarque régnant en qualité d'héritier présomptif.

Quand un cas pareil arrive, indépendamment des courses ordinaires, qui font toujours partie du programme des fêtes, ont lieu d'autres courses à la manière ancienne. Ce sont alors de véritables chevaliers, étrangers à la profession tauromachique, qui se présentent dans l'arène. Montés sur de superbes coursiers richement caparaçonnés, armés de pied en cap, ils doivent donner la mort au taureau au moyen de *rejoncillos*, légères demi-lances ou javelines, qu'ils lui enfoncent dans le cervelet, et qui, bien plantées, le laissent mort sur le coup.

Ces courses ne se font qu'à la cour, en présence des personnes royales, et dans la grande place. Les halbardiers, armés de leurs piques, se disposent en corps dans l'arène au-dessous du balcon royal, exposés aux attaques du taureau, et sans autre défense que la pointe de leurs halbardes, qu'ils lui présentent en masse. Les personnages qui prennent part au tournoi sont tous de nobles chevaliers, apparte-

nant aux corps qui existent sous le titre de *Reales maestranzas*, à Séville, à Valence, à Ronda, à Saragosse : les membres de la famille royale eux-mêmes appartiennent généralement à ces corps. Les chevaliers admis dans l'arène portent le nom de *caballeros en plaza*. Ils sont assistés d'une multitude de pages, de valets en riche livrée, et, par mesure de précaution, chacun d'eux est accompagné d'un des plus fameux *toreros* de l'époque, qui, avec sa *cuadrilla*, se tient toujours prêt à faire ce que les circonstances demanderont. Chaque chevalier a aussi un *parrain*, et ces parrains sont en général des grands d'Espagne. Ces grands personnages déploient en ces occasions le plus grand luxe dans les magnifiques présents et dans les énormes dépenses qu'ils font, pour le plus grand honneur de leurs filleuls et l'éclat de leurs nobles maisons. En un mot, par la solennité, le luxe et la magnificence qu'on y déploie, ces fêtes, que l'on a distinguées par le nom de *funciones reales*, sont une imitation parfaite des anciens tournois, avec toute leur splendide mise en scène.



LA TAUROMACHIE EN FRANCE.

L'introduction des courses de taureaux en France n'est pas un fait moderne. Nous avons déjà dit, dans notre *Précis historique*, qu'à certaines époques du moyen-âge les chevaliers, les paladins cherchèrent à propager le goût de ces spectacles chez les peuples voisins de l'Espagne. La tauromachie ne prit jamais dans nos contrées les proportions, la popularité, l'éclat dont elle jouit dans la Péninsule ; mais on remarque cependant que dans nos départements méridionaux surtout, le peuple des campagnes a conservé l'habitude de reproduire des fêtes annuelles, des jeux, des luttes qui appartiennent essentiellement à l'art de combattre et de dompter les taureaux. Le moindre village du département des Landes possède une place commune entourée de barrières et de *torils*, consacrée depuis un temps immémorial à des courses de vaches et de taureaux. La tradition fait remonter même cet usage bien au delà des temps où la chevalerie aurait cherché à fonder chez nous comme en Italie, des cirques andalous ou castillans.

Les courses qui se pratiquent dans la Gascogne, le Languedoc et la Provence, sont loin d'offrir l'apparat

et les pèripéties des combats organisés par les illustres *matadores* de l'Espagne. L'épée, la pique, la *muleta*, le poignard ne figurent pas dans ces modestes représentations, qui ont le caractère d'un jeu d'adresse et d'agilité beaucoup plus que celui d'un combat héroïque. Les animaux destinés à ces exercices sont d'ailleurs constamment retenus par une longue corde, et le lutteur se borne à faire des écarts qui ont, d'ailleurs, un mérite spécial très-remarquable comme effet de gymnastique souple et gracieuse.

Quoi qu'il en soit, le principe est le même. Il s'agit de braver un danger et de jouer avec des cornes menaçantes.

Cette passion du taureau, dit Théophile Gautier, est commune à tous les peuples du Midi. Les races catholiques à langues latines ont gardé cet artistique goût romain du cirque, objet d'horreur pour les races saxonnes et protestantes.

Les tentatives faites dernièrement pour introduire ce genre de spectacle à Paris et en Belgique n'ont pas eu de succès. Il faut d'autant moins s'en étonner que ces essais, produits dans des conditions insuffisantes et avec des éléments très-incomplets, ont été plutôt des parodies que des imitations.

A Paris surtout, les précautions prises pour ménager ce qu'on appelle la susceptibilité française et ne pas faire couler de sang sur l'arène, l'absence des *picadores*, l'application de tampons aux cornes des taureaux, ont complètement changé le caractère de ce spectacle et dénaturé son effet. D'ailleurs, dans le nord de la France comme en Belgique, si loin de l'Espagne, les taureaux, fatigués par un long voyage,

privés de l'air, de l'eau et des pâturages savoureux de leur pays natal, n'étaient plus aptes au combat. Bordeaux même, quoique plus près de la patrie des Romero et des Montes, en est encore à une trop grande distance pour que des tentatives de ce genre y puissent réussir.

Mais à Bayonne, au pied des Pyrénées, sous le ciel même de l'Espagne, au milieu d'une population sympathique à ce divertissement chevaleresque, les éléments de succès étaient certains.

On raconte qu'à St-Pierre-d'Irube et dans quelques autres localités du pays Basque, il y a une quarantaine d'années, des courses étaient données et attiraient une grande foule de spectateurs. Quoique le spectacle fût dans des conditions bien inférieures aux représentations espagnoles, c'était un combat à mort et d'un caractère bien plus sévère que les courses des Landes et de Nîmes.

Des courses de *novillos*, avec une *cuadrilla* espagnole dirigée par Antonio Perez (dit *El Relojero*), données à Saint-Esprit en 1852, attirèrent une assez grande affluence. L'*espada* et ses *banderilleros* y firent des passes fort gracieuses et obtinrent un succès réel quoique leurs représentations sans *picadores* fussent encore bien incomplètes.

Des représentations sérieuses du véritable combat tauromachique devaient infailliblement recevoir un accueil favorable en ces contrées, où le goût de la tauromachie, quoi qu'on en dise, a de vieilles et profondes racines dans les mœurs et dans le cœur du peuple.

La première troupe espagnole en renom qui, de-

puis l'époque des paladins, ait figuré dans un cirque en France, est celle de *Cuchares* qui, en 1853, a donné trois jours de courses dans un vaste amphithéâtre provisoirement dressé sur une place de la ville de Saint-Esprit.

L'entreprise fut montée par M. A. de L., qui le premier obtint du gouvernement français l'autorisation de donner ce spectacle tel qu'il est produit en Espagne, avec toute sa pompe héroïque, avec toutes ses chances terribles et ses détails imposants, depuis le salut de l'*alguacil* jusqu'à l'enlèvement des cadavres par les mules, depuis le jeu des *banderillas* jusqu'au coup de poignard du *cachetero*.

Le privilège obtenu par le fondateur de ces courses est, dit-on, de dix années. Le début a été assez heureux pour faire présager un succès constant à l'avenir.

Pour remplir plus exactement notre rôle d'historien à ce sujet, nous allons reproduire les principaux comptes rendus publiés à Bayonne et à Paris sur ces premières représentations.

Voici l'article du *Courrier de Bayonne* :

PREMIÈRES COURSES DE TAUREAUX ESPAGNOLS,

*Données par une cuadrilla complète sous la direction
de Cuchares,*

A ST-ESPRIT (LANDES), LES 21, 22 ET 24 AOUT 1853.

« En annonçant, il y a quelques jours, le spectacle nouveau qui devait être donné à St-Esprit, nous avons à peine trouvé un écho dans le *Réveil des Landes*; tous les autres journaux, les plus voisins comme

ceux de Paris, ont paru craindre de s'occuper d'une importation si étrange, si diversement appréciée, et ont gardé à ce sujet un silence obstiné. Cependant les simples annonces du *Courrier de Bayonne*, propagées par les *aficionados* français et espagnols, ont volé sur les ailes de la faveur publique, du couchant à l'orient, du midi au nord, et quand l'heure des courses a sonné, Bayonne et St-Espirit se sont trouvés trop étroits pour abriter les étrangers accourus dans leurs murs.

« Du fond de l'Espagne, du Portugal, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre, de la Suède, de la Russie, opulents voyageurs, modestes touristes, hauts dignitaires, hommes de lettres, gens de tout rang et de tout pays, se sont dirigés vers nos Pyrénées, comme autant de parcelles humaines dispersées, tout à coup attirées et réunies par un aimant sur le même point, et c'est devant une assemblée véritablement européenne, que Cuchares est venu planter, au bord de l'Adour, le drapeau de la tauromachie espagnole.

« Il serait difficile de donner une idée exacte de l'aspect animé des arènes improvisées pour Cuchares au moment de l'entrée solennelle de sa *cuadrilla* dans le cirque.

« Soixante et quelques loges, de 6, 9 et 12 places chacune, étaient garnies presque exclusivement de dames espagnoles et françaises, rivalisant par l'éclat de la toilette, de la grâce et de la distinction. Les parures nouvelles, l'or, les pierreries étincelaient partout, et au milieu de ces reflets d'un luxe éblouissant, on a remarqué surtout des types espagnols de la plus parfaite beauté. Douze et seize rangées de

gradins circulaires étalaient, à partir de ces loges, en descendant vers l'arène, une réunion compacte de spectateurs, où des groupes nombreux présentaient encore la même richesse et la même élégance. Le cercle se complétait par ces masses pressées, plus sombres, où les hommes sont en majorité, et où éclatent, comme des orages, les grandes agitations populaires. Les *tendidos* avaient l'aspect d'un tissu de têtes et de bras, et dans la partie la plus élevée du cirque, comme au plus haut fleuron d'une couronne, s'ouvrait la loge des autorités, décorée avec goût et pavoisée aux couleurs d'Espagne et de France, où les magistrats et les plus hautes notabilités des deux villes n'ont cessé de se réunir pendant les trois journées des courses.

« La première représentation n'a point satisfait le public : un échec était inévitable ; de vives recommandations avaient été faites aux *picadores* pour faire épargner les chevaux et amortir la fureur des taureaux ; cette mesure, prise avec exagération, a complètement dénaturé la lutte et fait perdre à ce combat son véritable caractère. Les taureaux, frappés dès leur entrée dans l'arène par de rudes coups de lance, ont paru manquer d'énergie et se sont rebutés au combat. Cuchares lui-même ne se sentait plus dans sa sphère. Il traversait l'arène comme un voyageur dérouté qui cherche à se rendre compte de ce qui se passe et de ce qui l'entoure. Un taureau a été livré à *los perros*, des coups d'épée ont été donnés sans intérêt à des victimes presque soumises d'avance et résignées à la mort. L'effet du spectacle, en un mot, a été complètement manqué.

« A l'issue de cette première représentation, les indifférents et les peureux ont juré qu'on ne les reverrait plus au cirque; quelques Landais ont pris la fuite, heureux de voir une défaite dans une entreprise concurrente des courses landaises. Cependant les gens qui tiennent à juger sainement des choses, qui avant de se prononcer veulent voir jusqu'au bout ce qui est soumis à leur appréciation, les *aficionados* qui savent qu'en Espagne même et en Portugal, sur plusieurs journées de courses une ou deux sont souvent des épreuves malheureuses et des scènes de déception, les spectateurs logiques en un mot, sont restés à leur poste, et plusieurs déclaraient même reconnaître dans les énergiques expressions du mécontentement public, un indice de l'intérêt réel porté à ce spectacle. Cette débâcle pour eux n'était que l'augure d'un triomphe.

« La seconde journée, en effet, a eu un résultat tout opposé à celui de la veille. Le spectacle a repris toute sa physionomie espagnole : les *banderilleros*, les *picadores*, Cuchares surtout, irrités du désappointement de leur début, n'ont plus voulu faire de concessions à de maladroits et imprudents scrupules; les taureaux, respectés à leur entrée dans l'arène, se sont présentés plus hardiment et on leur a laissé ces sauvages allures qui offrent un contraste si piquant avec les manœuvres calmes et calculées de l'homme qui les défie. Les spectateurs, enfin débarrassés des peureux et des profanes qui, la veille, embarrassaient inutilement quelques parties du cirque, se sont sentis plus à l'aise et mieux disposés à suivre d'un œil attentif toutes les péripéties du com-

bat. Cette fois c'était de la vraie tauromachie. On a pu voir tout ce que peuvent l'audace, l'agilité, la ruse, contre la colère et la force brutale ; on a pu suivre avec un intérêt palpitant toutes les étrangetés, toutes les scènes dramatiques de ce grand duel de la férocité et de l'intelligence. On a pu voir, à plusieurs reprises, le chef de la *cuadrilla* sauver ses compagnons surpris dans quelques attaques imprévues, et les arracher à une mort certaine par un simple geste, par un mouvement de *capa* ou de *muleta* habilement dirigé sur le taureau.

« Mais il faudrait les douze colonnes de ce journal pour raconter tous les détails de ces luttes. Rappelons seulement la précision avec laquelle le *cachetero* Manuel lance à deux pas de distance son petit poignard entre deux vertèbres du taureau qui, en recevant ce coup, tombe instantanément et comme foudroyé sur l'arène. Citons ces vigoureux *picadores*, Charpa, Calderon et leurs collègues qui, souvent roulés avec leurs chevaux dans la poussière, se redressent la lance au poing et comme cloués sur leurs montures. Comment redire toutes les hardiesses des *chulos* et des *banderilleros*, qui ont fait si souvent éclater d'unanimes applaudissements ; quant aux *espadas*, nous ne pouvons que signaler l'inépuisable audace du jeune élève de Cuchares, *El Tato* ; près d'un si bon maître, il oubliait tout danger et semblait se croire à couvert sous un invisible bouclier ; la surveillance toute paternelle de Cuchares le suivait, il est vrai, comme son ombre ; ce jeune *torero* est indubitablement appelé à une haute renommée ; l'autre *sobresaliente* a eu plusieurs brillants coups

d'épée, et Cuchares a recueilli une assez belle moisson de lauriers, pour rentrer glorieusement en Espagne et y annoncer son désir de revenir en France l'année prochaine.

« La dernière journée a surpassé la seconde en éclat et en mérite artistique, et le succès à venir des courses de St-Esprit est incontestablement assuré.

« Les soixante et quelques loges du cirque ont été aussi bien garnies le mercredi que le dimanche, et nos élégantes espagnoles, françaises, anglaises ou allemandes, n'ont point trouvé que ce spectacle fût plus barbare que les cirques équestres et tous autres spectacles où hommes et bêtes vont se rompre les os, sans lutte intéressante, sans dangers prévus et bravés avec l'admirable habileté qui est déployée dans la tauromachie.

« Ces dames n'ont pas manqué de prendre gaiement en pitié les ridicules faiseurs de sensiblerie qui, voyant leurs peines perdues, se sont tenus coi dans leurs tannières. C'est surtout dans les grandes circonstances que les femmes savent faire preuve de bon goût et d'esprit. Les préjugés ont moins d'empire sur leur jugement que sur le nôtre, et voici le raisonnement d'une Parisienne :

« Quelles sont les victimes de ce combat? Des taureaux tués beaucoup plus humainement qu'ils ne le seraient dans les abattoirs, et quelques vieux chevaux qui subissent sur l'arène une mort guerrière et prompte, au lieu de continuer une lente agonie au timon de quelque omnibus, sous les coups de fouet des postillons !

« Mais voyez en effet la belle logique de ceux qui

condamnent l'introduction des courses espagnoles en France : ils croient avoir tout dit quand ils ont déclamé avec emphase, ce vague et monotone apophtegme : *Cela n'entre pas dans nos mœurs !* Dans une des dernières représentations de l'Hippodrome de Paris, un acrobate s'est brisé les reins en tombant de son trapèze; une écuyère et un clown se sont mortellement blessés dans leurs périlleux exercices; faut-il donc supprimer les hippodromes ? Faut-il interdire la chasse, la gymnastique, la natation, les courses au clocher, les ascensions aérostatiques, les machines à vapeur, et mille autres inventions qui font presque tous les jours des victimes humaines ? Non ! tout cela *entre parfaitement dans nos mœurs !*

« Dans le spectacle espagnol qui vient d'être donné à St-Esprit, pas un artiste n'a reçu la moindre blessure, et cette innovation a attiré d'innombrables étrangers dont les mains ont versé des flots de richesses dans les industries de nos deux villes. Faut-il donc repousser ce spectacle sous prétexte *qu'il n'entre pas dans nos mœurs !* que c'est un jeu cruel et immoral ? »

L'*Illustration*, qui s'empare avec tant d'empressement de tous les faits marquants de notre époque, ne manqua pas de publier de son côté de longs détails sur cette solennité. Nous lui emprunterons seulement son premier article qui donne les détails les plus minutieux de chaque représentation comme composition de spectacle et qui intéresse plus particulièrement les *aficionados* au point de vue de l'art tauromachique et de son histoire particulière. C'est

une notice peut-être aride pour certains lecteurs, mais qui doit avoir sa place dans ce chapitre :

« PREMIÈRE COURSE. — Premier taureau andalou, tiré des pâturages de M. Zapata, bel animal, bien encorné, plein de feu ; il a reçu douze coups de lance et tué deux chevaux ; Minuto et Muñiz lui ont mis six paires de *banderillas*. Tué, sur place, par Cuchares, qui auparavant l'avait très-habilement provoqué avec la *capa*.

« Deuxième taureau, des pâturages de M. Bermejo, de Peralta (Navarre). Il se nommait *Peluquero* (Perruquier) ; animal ardent et de belle apparence ; a reçu onze coups de lance, tué un cheval et en a blessé deux autres. Lillo et Pulga lui ont mis cinq paires de *banderillas*. Tué par Cuchares de deux coups d'épée, dont le second a été porté de pied ferme.

« Troisième taureau, des pâturages de M. Poyales, de Corella (Navarre). Il se nommait *Zambombo* (le Rustre) ; a reçu dix coups de lance, tué un cheval et en a blessé deux autres. Belo et Jimenez lui ont mis six paires de *banderillas*. Tué par El Tato en ramenant l'épée, coup qui a été fort applaudi.

« Quatrième taureau, des pâturages de M. Osuna (de Brenes), bel animal. Il a refusé d'attaquer les chevaux, et, à la demande du public, a été livré aux chiens.

« Cinquième taureau, des pâturages de M. Bermejo, nommé *Montañas* (le Montagnard). Bel animal, plein de feu ; a reçu deux coups de lance et blessé deux chevaux. On lui a mis cinq paires de *banderillas*. Tué par El Tato de deux coups d'épée, dont l'un ne pénétra pas assez profondément, et l'autre très-bien porté.

« Sixième taureau, des pâturages de M. Poyales ; a reçu huit coups de lance et tué deux chevaux. El Tato lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par Belo, suppléant d'épée, de deux coups d'épée.

« Septième taureau, des pâturages de M. Poyales ; animal plein de grâce ; il se nommait *Pulido* (le Beau) ; a reçu huit coups de lance et cinq paires de *banderillas*. Tué par Belo, de pied ferme.

« DEUXIÈME COURSE. Premier taureau, des pâturages de M. Zapata ; nommé *Contrabandista* (le Contrebandier) ; bel animal et bien encorné ; a reçu quatorze coups de lance et tué trois chevaux. On lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par Cuchares, de pied ferme.

« Deuxième taureau, des pâturages de M. Poyales ; nommé *Carpintero* (le Charpentier) ; beau, ayant une tête superbe ; a reçu onze coups de lance et tué deux chevaux. Pulga et Lillo lui ont mis cinq paires de *banderillas*. Tué d'un coup d'épée brillant par Cuchares, qui l'avait provoqué par des passes de *capa* très-bien exécutées.

« Troisième taureau, des pâturages de M. Bermejo ; nommé *Estudiante* (l'Etudiant) ; plein d'ardeur ; a reçu douze coups de lance et tué trois chevaux. Belo et Jimenez lui ont mis cinq paires de *banderillas*. Tué par El Tato, d'un coup d'épée ramené.

« Quatrième taureau, des pâturages de M. Bermejo ; nommé *Cominero* (l'Epicier) ; a reçu huit coups de lance, a tué un cheval et en a blessé trois. On lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par El Tato, de deux coups d'épée bien appliqués.

« Cinquième taureau, des pâturages de M. Zapata ;

bel animal nommé *Intrigante* (l'Intrigant); a reçu dix-huit coups de lance et tué cinq chevaux. On lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par Cuchares, haut la main et le pied ferme.

« Sixième taureau, des pâturages de M. Poyales; nommé *Revoltoso* (le Turbulent); a reçu onze coups de lance et tué un cheval. El Tato lui a mis six paires de *banderillas*. Belo l'a tué de deux coups d'épée, dont le second a pénétré dans la moelle épinière.

« TROISIÈME COURSE. Premier taureau, des pâturages de M. Poyales de Corella; a reçu six coups de lance et six paires de *banderillas*. On lui a donné le feu à la demande du public. (1). Tué par Cuchares, qui a pénétré du premier coup jusqu'à la moelle épinière, aux applaudissements des amateurs.

« Deuxième taureau, des pâturages de M. Bermejo; nommé *Currutaco* (le Fashionable); beau et bien proportionné; a déployé beaucoup d'ardeur; a reçu dix-huit coups de lance et tué cinq chevaux. On lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par Cuchares, haut la main, d'un coup d'épée brillant. Il avait été auparavant provoqué par des passes de *capa* variées du même Cuchares.

« Troisième taureau, des pâturages de M. Poyales; nommé *Obediente* (l'Obéissant); a reçu dix coups de lance et tué trois chevaux. Il a eu cinq paires de *banderillas*. Tué par El Tato, d'un coup bien porté.

« Quatrième taureau, des pâturages de M. Berme-

(1) Pièces d'artifice que l'on applique à l'animal avec les *banderillas*, et dont la détonation excite sa fureur

jo ; nommé *Remilgado* (le Réservé) ; a reçu neuf coups de lance et tué deux chevaux. Il a eu cinq paires de *banderillas*. Tué par El Tato, de deux coups d'épée portés haut.

« Cinquième taureau, des pâturages de M. Poyales ; nommé *Intrépido* (l'Intrépide) ; a reçu douze coups de lance et tué deux chevaux. El Tato lui a mis les *banderillas*. Tué par Cuchares , d'un coup d'épée très-bien appliqué.

« Sixième taureau, des pâturages de M. Zapata ; nommé *Zapatero* (le Savetier) ; plein de feu ; a reçu dix coups de lance et tué deux chevaux. Cuchares lui appliqua six paires de *banderillas*, après avoir exécuté des passes de *capa* très-variées. Tué par Belo, d'un bon coup d'épée.

« Septième taureau, des pâturages de M. Poyales ; nommé *Besuguero* (le Poissonnier) ; bien encorné ; s'est conduit vaillamment, a reçu neuf coups de lance et tué deux chevaux. On lui a mis six paires de *banderillas*. Tué par Belo, de deux coups d'épée portés de pied ferme.

« Les *picadores* Charpa et Trigo, malgré leur pesant costume de cavalier, ont mis pied à terre et ont exécuté diverses passes de *capa* avec l'un des taureaux de cette course. Minuto et Muñiz ont aussi exécuté le saut *al trascuerno* et celui de la *garrocha*. »

L'*Illustration*, dans son second article, numéro du 10 septembre 1853, publia un examen philosophique et physiologique du spectacle, plutôt qu'un compte rendu de la course. Cet article, trop étendu pour être reproduit ici, était accompagné d'une magnifique vi-

gnette de Valentin, représentant avec une exactitude scrupuleuse l'aspect de l'amphithéâtre couvert de spectateurs au moment d'une des plus belles passes exécutées par Cuchares. Ce croquis remarquable était accompagné de cinq portraits, parfaitement ressemblants, du chef et des principaux membres de la *cuadrilla*.

Nous terminerons ces comptes rendus de l'inauguration des courses espagnoles à Saint-Esprit, par ces quelques passages extraits du récit que Théophile Gautier, témoin oculaire, publia dans la *Presse* :

« L'annonce des courses avait attiré à Bayonne une grande affluence d'étrangers.

Tout le monde doré de la saison des bains

se trouvait là. Bagnères, Barèges, Luchon, les Eaux-Bonnes, Cauterets, Biarrits avaient fourni leur contingent ; les hôtels regorgeaient : toutes les chambres disponibles étaient prises ; — beaucoup de gens couchèrent dans leurs voitures, — d'autres eurent pour abri des écuries ou des étables. Un jeune diplomate de nos amis nous donna ainsi son adresse : *Première botte de paille, quatrième vache à droite*. — On dînait par fournées avec des numéros d'ordre. — Heureusement, on nous avait ménagé un petit coin hospitalier. — Notre loge était gardée aux taureaux, — précaution nécessaire, — car les billets pour les trois courses se disputaient à des prix fort élevés.

« Cette course évitait le voyage d'Espagne aux amateurs d'émotion, allumés par les récits de P. Méri-

mée et des touristes qui ont essayé après lui de peindre cet émouvant spectacle. On conçoit l'empressement avec lequel on se portait rue Mayou, 42, au bureau de location. — Les Espagnols, en grand nombre à Bayonne, étaient curieux, en outre, de voir comment la portion française des spectateurs accueillerait leur plaisir favori et faisaient concurrence aux amateurs nationaux.

« Un ciel du cobalt le plus pur, un soleil radieux brillait au-dessus des maisons, lorsque le dimanche matin nous ouvrîmes notre fenêtre pour inspecter l'état de la température; car, désillusionné par le triste climat parisien, nous ne croyions plus au beau temps. Nous descendîmes. Des señoras long voilées filaient sous les arcades, l'éventail d'une main, le paroissien de l'autre, se rendant à la messe; la fumée des *papelitos* montait en spirales. Des visages olivâtres passaient encadrés de favoris noirs, et du sein des groupes partait joyeusement le juron qui forme le fond de la langue espagnole; la *jota* résonnait de tous côtés avec un franc accent guttural; la veille nous nous étions endormi au bourdonnement d'une guitare; il nous semblait avoir quitté la France sans nous en être aperçu et nous promener à Vitoria ou à Burgos. Les enseignes rédigées en castillan, les étranges noms basques inscrits sur les boutiques aidaient à l'illusion.

.....
« Le cirque était construit en dehors des portes de la ville, sur les bords de l'Adour, à peu près comme l'Hippodrome en deçà de la barrière de l'Etoile; il s'élevait au milieu des baraques de saltimbanques,

sa rotonde de bois , surmontée de bannières à blason , au milieu d'un terrain vague qui sert de champ de foire pour le marché aux bestiaux : le *Forum boarium* bayonnais. L'emplacement était bien choisi et offrait toutes les facilités de dégagement possibles.

« On connaît la disposition de ces sortes de cirques : une arène ronde circonscrite par une palissade de planches autour de laquelle règne un corridor servant de refuge aux *toreros*, entourée d'un amphithéâtre que termine un rang de loges. — Au cirque de Saint-Esprit comme à la place de Séville , il n'y avait de loges que du côté de l'ombre ; le côté du soleil, garni de gradins seulement , laissait apercevoir au bout d'une charmante perspective azurée les découpures lointaines des Pyrénées , toile de fond moins splendide sans doute que la cathédrale ouverte à jour et la Giralda aux panneaux roses encadrés de blanc, mais encore très-agréable. L'autorité occupait une tribune ornée comme celle de l'*ayuntamiento* dans les places espagnoles. Rien du cérémonial habituel n'avait été oublié, pas même l'*alguacil* qui va demander au président de la course la clé du *toril*, clé symbolique entourée de touffes de rubans, n'ouvrant ni ne fermant rien, comme les clés des villes qu'on présente aux victorieux sur des plats d'argent , mais signifiant que la lutte a la carrière libre.

« Faute d'*alguacil* véritable , puisqu'on était en France, un jeune homme vêtu de noir, à la Louis XIII, et monté sur un beau cheval à tous crins, en remplissait fort exactement les fonctions. — La quadrille , présidée par Cuchares et vêtue d'habits magnifiques, avait fait la promenade et les salutations accoutumées.

« L'autorité, fort sage en cela, sans rendre la course impossible par des prohibitions ridicules comme à Bruxelles, avait recommandé de ménager un peu la susceptibilité française : on avait choisi pour le premier jour les taureaux les plus jeunes, et les *picadores* tenaient leur lance un peu longue pour éviter ces éventrements de chevaux, que l'animation et le péril de la lutte peuvent seuls faire supporter même aux *aficionados*, et les six taureaux furent dépêchés régulièrement sans trop grande effusion de sang.

« Cuchares fit de ces beaux manéges de cape sous le mufle du taureau, qui sont la grâce du cirque et comme la fatuité de la bravoure ; rien n'est charmant comme ces passes où le *torero* lutine la fureur du monstre, va, vient, se fait poursuivre coquettement et finit par s'envelopper dans les plis roses de sa cape, se drapant comme un galant qui va voir sa belle, sans plus se soucier du taureau stupéfait et étourdi que s'il n'existait pas.

« Des cris d'enthousiasme en français, en espagnol, en patois éclataient de toutes parts ; les mouchoirs s'agitaient, les chapeaux volaient dans la place en guise de bouquets ; Cuchares les ramassait et les renvoyait avec un sourire à leurs propriétaires ; pendant ce temps-là le taureau, désorienté, vaguait et bendissait suivant le bout du manteau que les *chulos* laissent traîner derrière eux.

« Pulga (*Puce*), le *banderillero* ainsi nommé à cause de sa petite taille et de son agilité, exécuta brillamment le saut de la *garrocha* et le saut de *trascuerno*. Le saut de la *garrocha* se fait en s'enlevant sur un bâ-

ton et en laissant passer le taureau sous soi ; le saut de *trascuerno*, en franchissant à pieds joints les cornes de l'animal lorsqu'il baisse la tête. S'il la relevait, le sauteur serait envoyé à dix pieds en l'air et fort mal en point.

« Des *banderillas* de feu furent posées à un ou deux taureaux paresseux, pour aviver leur courage par les étincelles et leurs détonations ; El Tato, le suppléant de Cuchares, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui rappelle un peu Chiclanero pour l'élégance de la tournure, fit un *vuelapies* bien porté et bien à fond.

« Le second jour, la quadrille, moins retenue et plus sûre de son public, engagea l'action plus vivement. Deux ou trois chevaux restèrent sur la place ; Charpa et Trigo, que l'Espagne compte parmi ses plus solides *picadores*, provoquèrent le taureau jusqu'au milieu de l'arène et firent plusieurs beaux coups de lance.

« Mais la troisième course fut la plus brillante. On avait gardé les meilleurs taureaux pour la fin : moins jeunes, et par conséquent plus vigoureux, ils donnaient avec impétuosité.

« Charpa, renversé sous son cheval, après lequel le taureau s'acharnait cherchant le cavalier, fut supérieurement tiré de péril par Cuchares, qui détourna la bête par un hardi jeu de cape. Le *picador* relevé prit un manteau et, malgré ses jambes allourdies par des garnitures de buffle et de fer, il exécuta devant l'animal plusieurs passes très-bien faites au milieu d'un tonnerre de bravos.

« Cuchares fit un coup de *descabello*, coup très-difficile, parce qu'il doit porter sur un endroit grand

comme une pièce de quarante sous, et qui donne la mort comme un coup de foudre. On ne conçoit pas comment, avec une épée qui des loges semble un fil d'argent, on peut escamoter la vie d'une bête énorme et furieuse.

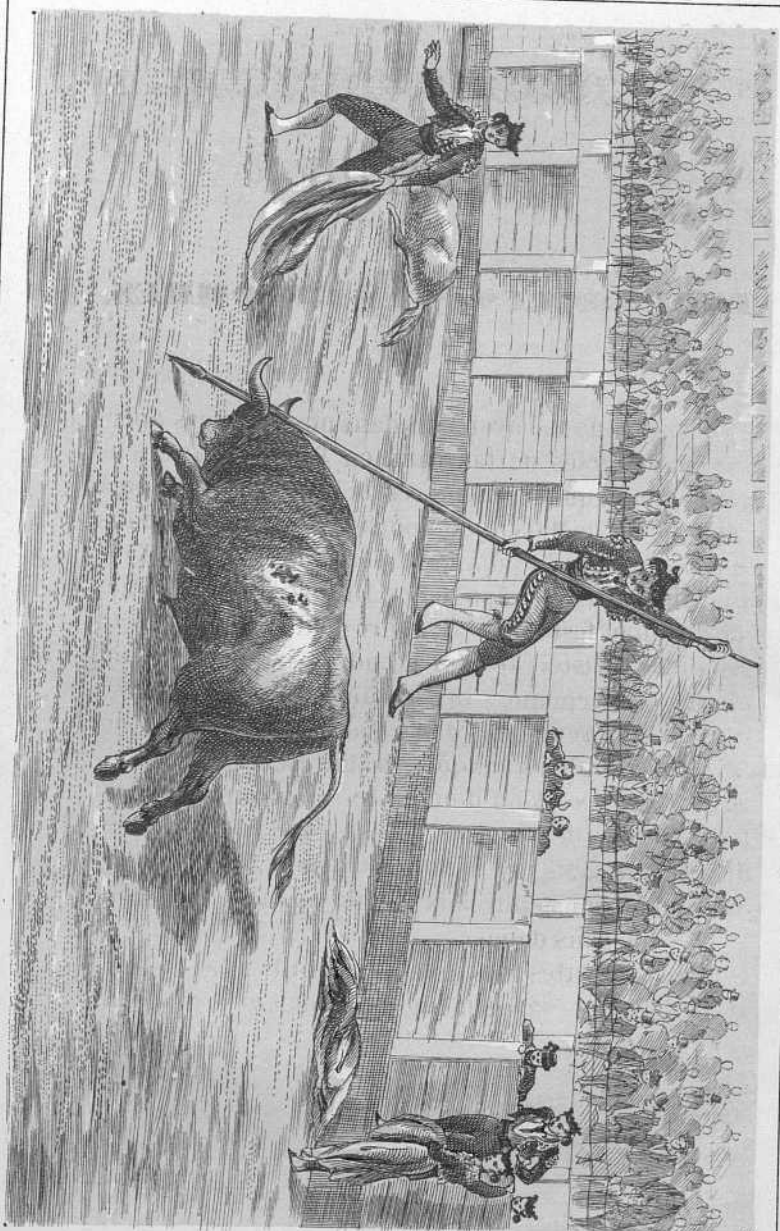
« Après la course, lorsque les mules, coiffées de pompons de couleur, de fanfreluches et de grelots, eurent emporté les cadavres des victimes, on lâcha un *novillo* aux cornes tamponnées pour les amateurs. Après la grande pièce venait la farce, comme à la Comédie-Française, après *Cinna* le *Médecin malgré lui*. Plusieurs chutes drôlatiques eurent lieu aux grands éclats de rire de l'assistance; puis les bœufs conducteurs entrèrent dans l'arène et firent magistralement rentrer le *novillo* ahuri.

« La *funcion* terminée, nous allâmes rendre visite à Cuchares, que nous trouvâmes en pantalon de nankin et en chemise blanche, ayant essuyé la sueur de l'arène, tranquille et souriant comme si tout à l'heure il n'avait pas eu des cornes acérées à trois pouces de sa poitrine. Il a les yeux doux et voilés, un teint très-brun, l'air bienveillant, et quelque chose de la physionomie d'Alexandre Dumas. Ses cheveux sont courts, à l'exception d'une petite tresse réservée derrière la nuque pour attacher la *mona*, nœud de rubans noirs assez semblable au crapau des anciens marquis, ornement qui fait partie de la coiffure des *toreros*. Il nous fit admirer de près les trois vestes qu'il avait portées aux trois courses : la première vert et or, la seconde incarnat et argent, la troisième argent et bleu. Ces vestes pesaient bien cinq ou six livres chacune, tant les torsades, les passequilles, les bou-

tons, les aiguilletes, les filigranes, les broderies et les chamarres y étaient prodigués. Des perles, des opales, des grenats, des turquoises scintillaient parmi cette folie d'ornementation.

« Il nous donna, comme souvenir de notre voyage, une superbe devise qu'il avait arrachée lui-même à un taureau : c'est une large cocarde de satin vert plissé, ornée à son centre d'une rose entourée de feuilles d'argent, et après laquelle pendent de longs rubans terminés par des fleurs. »





SALTO DE LA GARROCHA



SAUT DE LA LANCE.

Lith. Jannet & Co. Paris.



BIOGRAPHIE

DES

TOREROS LES PLUS RENOMMÉS.



Ainsi que nous l'avons dit dans nos premiers aperçus, les courses de taureaux en Espagne n'avaient pour acteurs que les membres de la noblesse, jusqu'à l'époque où la Maison de Bourbon fut appelée, dans la personne du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, à occuper le trône espagnol. L'antipathie que ce monarque manifesta pour ce genre de divertissement fit renoncer l'aristocratie à y prendre part directement. Depuis cette époque, des hommes des classes inférieures ont remplacé dans d'autres conditions les anciens chevaliers auxquels la lutte était exclusivement réservée. L'on donna aux nouveaux combattants le nom de *toreros*, et c'est à ces hommes hardis et courageux que l'on doit, depuis 150 ans, l'art de combattre les taureaux, d'une manière brillante, et presque sans danger.

Dans les luttes des temps primitifs, la victoire d'un chevalier, sa vie même dépendaient le plus souvent du hasard, quel que fût le courage du champion; aujourd'hui, au contraire, grâce à l'étude des instincts et des habitudes de l'animal; grâce à la continuelle application des principes que l'expérience

a chaque jour enseignés, le *torero* doit à coup sûr demeurer maître du terrain. Dans le cas même d'une imprudence ou d'un écart téméraire, tout ne sera pas désespéré pour lui. En quelque fâcheuse situation qu'il se trouve, les ressources de l'art sont si multipliées qu'elles parviennent, sinon à éviter entièrement le danger, du moins à en diminuer considérablement la gravité. Cela est tellement vrai, qu'à l'époque où la noblesse luttait dans le cirque, jamais une course de ce genre n'avait lieu sans qu'un ou plusieurs gentilshommes payassent de leur vie leur chevaleresque intrépidité, et sans que les gens à pied qui les assistaient n'y reçussent de graves blessures. Bien des années s'écoulent, à notre époque moderne, sans qu'on ait un seul accident grave à déplorer, quoique le même artiste se présente à de nouveaux combats dans chaque cirque, immolant ainsi sur une foule d'arènes un nombre considérable de taureaux.

Les progrès de l'art tauromachique ne sont pas dus exclusivement à un seul homme. Des *toreros* se sont contentés de suivre avec plus ou moins d'habileté et d'éclat la marche tracée; d'autres ont perfectionné les règles établies, ou en ont créé de nouvelles. Ce sont principalement les *toreros* de cette dernière catégorie que nous allons passer en revue.

FRANCISCO ROMERO.

Quoique les courses de taureaux soient un spectacle admis partout en Espagne, et qu'elles aient lieu dans la presque totalité des villes de quelque importance,

il y a cependant une partie de la Péninsule où ces amusements n'ont lieu que dans l'été ou l'automne, tandis que dans le Midi l'on en jouit pendant toute l'année. Nous voulons parler de la riche, de la riante Andalousie, dont le sol fertile, les productions exquises en vins, fruits et fleurs forment, avec la grâce naturelle des femmes, un véritable Eden terrestre, admiré non-seulement des Espagnols, mais encore de tous les étrangers, sans exception, assez heureux pour voir ce pays enchanté.

Cette contrée privilégiée produit des coursiers d'une parfaite élégance de formes, dont la rapidité a été souvent comparée à celle du vent, et des taureaux remarquables par leur valeur dans le combat. Le nombre de ces animaux est si considérable, que c'est à peine si l'on peut parcourir quelques lieues du pays sans en rencontrer de grands troupeaux, paisant, au milieu du calme de cette belle nature, une herbe savoureuse et parfumée, à l'ombre des amandiers, des orangers et d'arbres fruitiers de mille autres sortes.

Soit que cela résulte de la grande quantité de taureaux que les habitants se voient continuellement obligés à combattre, à dominer, afin de les employer dans leurs travaux champêtres; soit que cela provienne de la prédisposition naturelle aux hommes vivant dans cette contrée, et dont le soleil ardent a exalté l'esprit aventureux, le fait est que cette partie de l'Espagne a constamment fourni et fournit encore le plus grand nombre de *toreros*, depuis l'époque où les gentilshommes n'ont plus figuré comme acteurs dans le cirque. Le premier *torero* dont nous allons

nous occuper, qui régularisa, pour ainsi dire, la manière de combattre les taureaux à pied, était Andalous, de même que celui qui de nos jours a excellé dans cet art et l'a élevé, par son expérience et le mérite de son exécution, à la hauteur où il se trouve aujourd'hui placé.

Il y a, en Andalousie, une ville appelée Ronda, qui possède de nombreux privilèges aristocratiques, au nombre desquels figuré une sorte de garde-noble, désignée sous le nom de *maestranza*, dont les membres, appartenant aux familles les plus considérables et illustres du pays, sont appelés *caballeros maestranza*. Ce fut dans cette ville aristocratique par excellence et vers la moitié du XVIII^e siècle, que Francisco Romero vit le jour. Ses parents ne possédant pas les ressources nécessaires pour lui faire donner une certaine instruction, le mirent de bonne heure en apprentissage comme charpentier de rivière, profession pour laquelle il ne paraissait pas avoir de vocation. Très-jeune encore, il manifesta un goût prononcé pour la lutte avec les taureaux, et sans discontinuer son métier de charpentier, il mit à profit tous les moments dont il pouvait disposer pour s'exercer dans ces jeux. Les chevaliers *maestranza* conservaient une prédilection marquée pour ce genre d'exercices qui, comme nous l'avons déjà dit, étaient jadis exclusivement réservés à la noblesse. Ils s'aperçurent des dispositions du jeune Romero, l'encouragèrent, et, lui accordant leur protection, parvinrent à lui procurer les moyens de satisfaire ses goûts, en mettant à sa disposition de jeunes taureaux auxquels on donne le nom de *novillos*, lesquels étaient de nature à pouvoir être avantageusement combattus

par lui. Les luttes avaient toujours lieu en présence des chevaliers *maestranes*, qui en paraissaient satisfaits. Grâce à ces exercices, Romero acquit de grandes connaissances dans ce périlleux divertissement, y introduisit chaque jour de nouvelles règles, des améliorations résultant de son expérience et de ses adroits essais, ce qui lui valut les applaudissements et l'admiration de tous les véritables amateurs ; à tel point que, protégé toujours par ces chevaliers, il prit le parti d'abandonner sa profession de charpentier et de s'en créer une de ce qui, dans le principe, n'était pour lui qu'un simple amusement. Parmi les nouvelles passes de son invention, celle qui consiste à donner la mort à ces terribles animaux, de pied ferme, face à face, devait nécessairement captiver l'attention et lui créer une certaine célébrité. Cette passe inconnue, inusitée jusqu'à ce jour, fut jugée dès l'abord ce qu'elle est effectivement, c'est-à-dire fort difficile et devant être essayée plusieurs fois en particulier, avant d'être exécutée dans le cirque, à cause du grand danger qu'elle présente. Romero sut en surmonter tous les périls et l'exécuta à diverses reprises devant ses protecteurs les chevaliers *maestranes* qui, enchantés de son talent, lui accordèrent sans difficulté la permission de se présenter pour tuer les taureaux dans les courses publiques. Dans ce but, ils firent disposer dans la ville tout ce qui était nécessaire pour une course de taureaux, où il fut décidé que Romero ferait ses preuves en donnant la mort, en présence des spectateurs, aux taureaux qu'on y devait combattre. Cette solennité eut lieu, et l'enthousiasme des spectateurs fut

des plus grands, lorsque le jeune *matador* se présenta dans l'arène, vêtu d'une culotte et d'une veste formant cuirasse, le tout en peau de chamois; les manches de ce dernier vêtement étaient de velours noir et ouatées d'une manière convenable. Il portait sur sa tête une sorte de *résille* ou *filet* de soie, comme la mode le prescrivait alors, où étaient enfermés ses cheveux, retroussés à l'extrémité et formant une espèce de queue appelée *coleta*. Les armes offensives avec lesquelles il devait exécuter sa passe audacieuse, se bornaient à une longue épée, et les défensives à un morceau carré d'étoffe de soie emmanché à un bâton, sorte de drapeau ou bouclier flottant auquel on a donné le nom de *muleta*.

La tradition nous apprend que, ainsi que nous l'avons dit, la présence de Romero dans le cirque excita l'admiration des nombreux spectateurs accourus de toutes parts. Leur enthousiasme n'eut pas de bornes lorsqu'ils virent avec quelle hardiesse, avec quel courage Romero, non-seulement exécuta tout ce qu'on espérait de lui, mais même dépassa l'attente générale.

Ces faits remontant à une certaine antiquité, il n'est pas possible de décrire les préliminaires de cette course, et les passes qui y eurent lieu. Nous nous bornerons à dire que, depuis cette époque, le jeune *torero* ne cessa de donner chaque jour des preuves de son intelligence et de sa supériorité dans sa nouvelle profession. Il se présenta successivement dans les cirques d'une foule de villes, et les taureaux tombèrent sous son épée aux applaudissements des amateurs. Son grand âge finit par l'obliger à ces-

ser de figurer dans les courses, mais il fut remplacé avantageusement par son fils qui, tout jeune, embrassa et suivit la carrière de son père. Depuis cette époque, l'art de tuer les taureaux est devenu un état.

Avant d'aller plus loin, nous citerons pour mémoire Manuel Bellon qui vécut à la même époque que Francisco Romero et qui, dit-on, doit partager avec lui le mérite d'avoir fait progresser l'art de la tauromachie. Les seuls renseignements certains qu'on possède sur Bellon, c'est qu'il était de Séville et qu'il se créa dans le même temps une assez grande réputation par son extrême adresse à *capear*, talent qu'il avait acquis en Afrique, où il fit quelque séjour.

JUAN ROMERO.

Vers la fin de la carrière du *torero* Francisco Romero, dont nous venons d'esquisser la vie, son fils Juan parut dans le cirque, tua des taureaux en perfectionnant les passes que son père avait inventées, et en introduisant dans les courses les *banderilleros* et les *picadores*. Comme son père, ce *torero* était de Ronda, et le fils profita de la direction paternelle pour faire de bonne heure des progrès dans l'art tauromachique. Mais plus tard, à mesure que s'effaça le souvenir de Francisco Romero, la réputation de son fils Juan grandit; aucune course importante n'eut lieu sans qu'on le consultât. Le goût de ce genre de spectacle se généralisait de plus en plus, autant par suite d'une prédisposition naturelle des Espagnols pour ces luttes hasardeuses, qu'à cause du bon em-

ploi qui était fait des produits des fêtes, toujours intégralement consacrés à des œuvres de bienfaisance.

La ville de Madrid suivit l'impulsion générale, et fut même une des premières à vouloir se procurer les ressources nécessaires pour contenter la population qui désirait aussi avoir des courses de taureaux. La réputation de Juan Romero était répandue; on le fit venir à Madrid, et quand il y fut arrivé, il signa un contrat par lequel il s'engageait à mettre à mort tous les taureaux qui figureraient dans le cirque pendant un an, promesse dont il s'acquitta à la satisfaction de la ville entière, au milieu de l'admiration et des félicitations générales. Outre les progrès que ce *torero* a fait faire à son art, il a rendu les luttes du cirque infiniment plus attrayantes par la création des troupes de *banderilleros*, de *pegadores de parches* et de *picadores*, lesquels alternaient pendant la joute avec les *capeadores*. Il est bien entendu que ces *cua-drillas* étaient loin d'avoir atteint la perfection, la discipline parfaite dans les mouvements et la belle attitude qu'on obtient aujourd'hui. Cependant, elles prêtaient déjà un charme tout nouveau à ce genre de divertissement.

Les succès que Romero, marchant sur les traces de son père, avait obtenus dès la première année de son début à Madrid, firent que dans cette capitale il conserva pendant fort longtemps la direction des courses; mais la propension pour ce genre de spectacle s'était tellement généralisée, que le monopole de tuer les taureaux n'était plus réservé à un seul homme. Bientôt l'attention publique fut fixée sur un autre *torero* dont la biographie suit.

JOAQUIN RODRIGUEZ,

**Connu sous le nom de COSTILLARES, appelé le
Régénérateur de l'art tauromachique.**

La célébrité exclusive de ce fameux *torero* dura peu, car il eut le malheur d'être contemporain de deux autres *toreros* d'un renom colossal, desquels nous aurons à nous occuper plus tard. Malgré ces circonstances désavantageuses, sa réputation vivra toujours, et Rodriguez figurera à la tête des *toreros* les plus distingués. Cet artiste vit le jour au commencement du XVIII^e siècle, à Séville, cité délicieuse où trente souverains ont tenu leur cour, et résidence tant aimée des Arabes et des Goths. Ses parents habitaient un petit faubourg, appelé Saint-Bernard, situé en dehors des portes. Ils étaient employés à l'abattoir de la ville, et leurs moyens pécuniaires ne leur permettant pas de faire suivre à leur fils Joaquin une autre profession que la leur, ils le firent entrer dans le même établissement, ce qui l'habitua de bonne heure à maîtriser les bestiaux qu'on abat chaque jour pour l'approvisionnement de la ville. On comprend qu'il était ainsi à même d'étudier les diverses manières du caractère ou de l'instinct des bêtes à cornes et, poussé à lutter avec elles par un goût tout naturel, il ne tarda guère à embrasser exclusivement la profession de *torero* dans laquelle il fit d'étonnants progrès. On a dit de *Costillares* qu'il fut le *régénérateur* de l'art tau-

romachique, parce que, non-seulement il perfectionna les passes connues déjà, mais encore en trouva de nouvelles dont le mérite est si constaté, qu'elles sont de nos jours exécutées exactement comme leur auteur les mit jadis en usage. Elles offrent un moyen puissant d'attaque et de défense dans les mille péripéties de la lutte du cirque, et ont souvent empêché des accidents qui seraient inévitables si ces passes n'étaient point employées.

Quand Costillares se présenta dans l'arène où l'art du *torero* ne se montrait que dans son enfance, grâces à ses connaissances profondes, il le transforma, lui fit prendre le plus grand développement, et les *toreros* qui lui succédèrent purent ainsi lutter d'une façon à la fois moins dangereuse et plus brillante. Costillares fit connaître tout le parti qu'on pouvait tirer de la *muleta* en l'employant de différentes façons, et enseigna comment, tout en se jouant des taureaux les plus fougueux, on les disposait à recevoir la mort d'une manière plus élégante et moins périlleuse pour le *matador*. Avant qu'il ne parût, on ne connaissait qu'une seule manière de tuer le taureau, c'était celle qu'on appelle *recibiendo*, et qui consiste à provoquer l'animal, l'attendre, le recevoir en face et de pied ferme, et lui enfoncer l'épée dans le corps au moment où, au milieu de sa course, il s'arrête et baisse la tête pour saisir son adversaire avec les cornes. C'était la méthode usitée par les Romero père et fils. Mais lorsque le taureau n'attaquait plus, qu'il demeurerait *aplomado*, c'est-à-dire comme cloué dans une partie du cirque sans qu'il fût possible de l'en déloger, il fallait avoir recours pour le tuer à une longue pi-

que appelée *punzon* (poinçon) au moyen de laquelle le taureau était percé sans dignité, au grand détriment de l'effet général de la course, non par le *torero*, mais par une personne entièrement étrangère à la lutte, ce qui constituait une sorte de déshonneur pour l'adversaire naturel de l'animal. Costillares, afin d'éviter à l'avenir ce désagrément, inventa la passe désignée sous le nom de *vuelapiés*, grâce à laquelle le *torero*, intervertissant les rôles, va chercher le taureau et l'attaque là où il s'est fixé, et le tue en courant vers lui avec toute la rapidité de ses jambes, au lieu d'attendre que l'animal vienne l'attaquer.

Cependant, les luttes du cirque commençaient à subir une large modification, et l'on voyait déjà se présenter dans l'arène des hommes intrépides qui, à cheval et armés d'une longue pique, combattaient l'animal et exécutaient, avec l'aide de Costillares et de Juan Romero, des passes qui sont encore aujourd'hui en usage. Costillares fut forcé de renoncer à sa profession par suite d'une tumeur qui, s'étant formée dans la paume de la main droite, ne lui permettait plus de manier l'épée. Cette incommodité lui occasionna une tristesse si profonde qu'il en mourut bientôt, mais non cependant sans avoir formé de nombreux élèves dont la grande renommée rejaillit plus tard sur l'habile professeur.



PEDRO ROMERO.

Malgré la profonde connaissance de son art et les nombreux progrès que Costillares lui avait fait faire, malgré l'adresse corporelle de ce dernier, sa disparition forcée du cirque fut peu sentie, car on y voyait déjà briller deux *toreros* de grand talent, Pedro Romero, fils de Juan, et José Delgado, plus connu sous le nom de *Pepehillo*.

Le premier, natif de Ronda et qui, comme nous l'avons dit, avait pour père Juan et par conséquent pour grand-père Francisco Romero, vint au monde le 19 novembre 1734, et passa les premières années de son enfance dans la maison paternelle : dès qu'il eut atteint sa douzième année, ses parents, voulant faire de lui un charpentier, le confièrent à un homme de cette profession. Mais il y avait sans doute dans la nature et dans le sang de Romero une irrésistible attraction vers les luttes du cirque, et pendant que son père Juan était à Madrid ou dans celle des villes d'Espagne où les courses avaient lieu, son fils Pedro, au lieu de prendre goût à son état, s'adonnait au plaisir de combattre les taureaux chaque fois qu'il le pouvait, malgré les inquiétudes de sa mère qui, l'aimant tendrement, souffrait de le voir s'exposer à chaque instant aux périls d'un semblable exercice. Pourtant Pedro grandissait ; sa force physique se développait d'une façon si frappante, il acquérait une si grande agilité dans ses mouvements que, si son éducation gymnastique eût été soignée, il se fût ac-

quis la réputation d'un athlète remarquable. Les chevaliers de Ronda, instruits des dispositions naturelles, du penchant de Pedro Romero pour les luttes du cirque, l'engagèrent à se rendre dans la ville de Los Baños, où devaient avoir lieu des courses dans lesquelles, parmi plusieurs taureaux qui devaient y être combattus, deux étaient destinés à être tués. Pedro Romero se rendit à cette invitation et, à l'insu de sa mère, se présenta dans l'arène où il mit à mort les deux taureaux désignés, non sans avoir été atteint par le dernier, de telle sorte que sa culotte de *tripé* (sorte de velours de laine), seul objet de valeur du costume de *gala* qu'il possédait alors, fut mise en pièces. Il lui fut alloué dans cette circonstance 120 réaux (environ 30 fr.) de gratification.

Vers la même époque, son père Juan rentra chez lui et fut instruit par sa femme et les amis de sa famille de la conduite de son fils, récit qu'il écouta sans paraître irrité et sans répondre même une seule parole. Quatre ou cinq jours plus tard, il appela son fils et lui demanda d'une voix grave s'il voulait être *torero*. Le jeune homme baissa les yeux sans mot dire, comme s'il craignait la colère de son père. Celui-ci lui renouvela sa question en lui disant d'y répondre.

« — Eh bien ! oui, répondit Pedro, cela n'est pas déshonorant, vous-même êtes *torero* et je veux suivre votre profession.

« — Fais-y attention, répondit le père ; il faut se sentir la capacité d'exceller dans cet art, ou sinon l'on ne doit pas le pratiquer ; consulte-toi, penses-y sérieusement, et demain tu me diras à ce sujet ta résolution définitive. »

Le jour suivant, Pedro ayant dit à son père que sa détermination était invariable, celui-ci lui demanda combien de taureaux il avait déjà tués.

« — Huit, répondit le jeune homme.

« — Mais tu as été atteint par eux tous ? insista Juan Romero.

« — Par quelques-uns, dit le fils ; mais lorsque vous m'aurez donné des leçons, j'espère bien me trouver assez exercé pour qu'ils ne m'atteignent plus.

« — Cela suffit, dit le père ; nous irons ensemble dans le cirque, et quand l'animal sera devant nous, je t'indiquerai la marche à suivre. »

Cette conversation encouragea tellement le jeune homme, qu'il ne douta plus de ses succès dans cette entreprise et conçut l'ambition de devenir le plus fort *torero* de son époque.

Ce fut à Ronda même, peu de temps après l'entretien que nous avons rapporté, que le père et le fils se présentèrent ensemble dans le cirque ; tous deux y reçurent des spectateurs le plus enthousiaste accueil, et dès que Juan Romero eut mis à mort le premier taureau, comme enseignement pour le jeune homme, celui-ci tua tous ceux qui parurent sur l'arène, hormis cependant un taureau de la classe appelée de *sentido*, auquel le père se chargea de donner le coup mortel. Dès lors, Pedro Romero continua à figurer dans les courses, et sa réputation se propagea tellement dans tout le royaume, qu'il ne tarda pas, malgré sa jeunesse, à être engagé pour le cirque de Madrid, où son courage, son adresse et ses connaissances profondes de la tauromachie lui acquirent bientôt toutes les sympathies.

Il maniait si habilement la *muleta* que, dès qu'il avait la sienne dans la main gauche, on était sûr que nul taureau ne lui ferait prendre la fuite. C'était lui, au contraire, qui obligeait l'animal à lui obéir et à exécuter divers mouvements avec une docilité, une précision comparables à celles d'un cheval qu'on dirige adroitement. Sa théorie était d'ailleurs très-conforme à sa pratique. Il disait à ses élèves : « — Le *matador* doit être parfaitement calme devant l'animal. On ne doit jamais fuir dès qu'on est armé d'une *muleta* et d'une épée ; l'honneur même y est intéressé. En face de l'animal, ajoutait-il, le *torero* doit mettre sa confiance, non dans ses jambes, mais dans ses mains. Il doit *clouer ses pieds au sol*, et lorsque le taureau arrive directement à lui, le tuer ou succomber. » Quand il donnait des leçons de tauromachie et qu'il s'agissait de tuer le taureau, on lui entendait crier : « — Restez fixés au sol, laissez arriver à vous, c'est la meilleure manière de donner à l'animal, qui se découvrira, une confiance dont il sera victime. » Cette méthode hardie lui réussit en effet constamment et immortalisa sa supériorité.

Si la nature de cet ouvrage ne s'opposait point à de trop longs développements, nous énumérerions les traits nombreux de dévouement et de courage par lesquels il sauva dans différentes circonstances des personnes exposées à la fureur meurtrière des taureaux. Nous nous bornerons à rapporter seulement deux faits de ce genre.

Lors des réjouissances publiques qui devaient avoir lieu à Madrid, à l'occasion de l'avènement de Charles IV au trône, Pedro Romero vint à la cour,

pour figurer dans les jeux du cirque accompagné de deux autres fameux *toreros*, Costillares dont il a déjà été question, et José Delgado dont nous rapporterons plus tard la biographie. Le *corregidor* de Madrid, toujours directeur en chef de ce genre de fêtes, fit appeler devant lui les trois *toreros*, et après avoir combiné avec eux les préliminaires et le détail des courses, lesquelles devaient s'effectuer sous la direction de Romero, désigné comme chef par le sort, le *corregidor* lui demanda s'il se hasarderait à tuer des taureaux castillans.

« — Je m'engage, répondit Romero, à tuer indistinctement des taureaux de toutes les variétés qui paissent dans les champs. »

Mais, voulant savoir pourquoi ce magistrat lui avait adressé cette question, celui-ci, tirant un papier de sa poche, lui dit que c'était une requête par laquelle ses deux collègues avaient demandé que par suite des grands dangers que présentaient les taureaux de Castille, ils ne fussent pas admis dans l'arène.

« — Eh bien ! répliqua Romero, qu'ils paraissent, et moi je les tuerai tous. »

Il s'acquitta en effet de sa promesse, ce qui lui valut l'admiration et les applaudissements de tous. Il rendit, pendant la lutte, plusieurs services d'importance à différents *toreros*, et notamment à son collègue Delgado qu'il sauva d'une mort imminente.

Dans des courses qui eurent lieu à Jérès, près de la frontière portugaise, Romero venait de tuer un taureau. Comme les mulets entraient dans le cirque pour emmener le cadavre de l'animal, il entendit de

toutes parts des voix épouvantées qui lui criaient : « — Fuis, fuis, Romero!!! » Il tourna la tête et aperçut à peu de distance devant lui un taureau plein d'ardeur qui, échappé du *toril*, venait l'attaquer avec fureur. Le danger était grand ; mais, appréciant avec sang-froid sa position, reconnaissant que s'il prenait la fuite il était perdu sans ressource, il n'hésita pas à attendre l'animal de pied ferme et, maniant avec une rare adresse, d'une main la *muleta*, de l'autre l'épée teinte encore du sang du précédent taureau (et que, par bonheur, il n'avait point encore jetée, selon l'usage), il l'enfonça si bien et sans aucune passe préparatoire dans le corps de l'animal, que celui-ci tomba raide mort à ses pieds. Tout cela se passa en moins de temps qu'on ne met à le dire. De sorte que les mulets, au lieu d'emmener l'animal qu'ils étaient venus chercher, traînèrent simultanément hors du cirque les deux taureaux morts, aux grands applaudissements des spectateurs.

Il sauva, dans diverses occasions, la vie aux *pica-dores* Manuel Gimenez, Carmona et autres, au moyen de passes connues de lui seul.

Nous terminerons cette esquisse biographique en disant que pendant sa carrière de *torero*, qui dura de 1771 jusqu'à 1799, il tua 5,600 taureaux dans les cirques des différentes villes d'Espagne où il se montra successivement. Ce fut à cette dernière époque que Romero abandonna la carrière tauromachique, pour se retirer dans sa ville natale et y soigner la fortune qu'il s'était acquise par son habileté dans les jeux du cirque.

Néanmoins, en mai 1830, le gouvernement ayant

fondé une école tauromachique à Séville, l'en nomma directeur-maitre et premier régisseur. Quelques années plus tard, des affaires particulières ayant conduit Romero à Madrid, ses anciens et nombreux admirateurs voulurent à tout prix l'y voir travailler; il y consentit, et il parut une dernière fois, âgé au moins de 80 ans, dans le cirque, où il s'acquitta de la tâche difficile de mettre à mort les taureaux, avec un courage, un sang-froid et une précision qui rappelaient les plus beaux jours de sa longue carrière. Peu après il rentra chez lui, à Ronda, et y mourut en 1839, âgé de 84 ans.

JOSÉ DELGADO,

Surnommé PEPEHILLO.

Ce *torero* malheureux et illustre, naquit à Séville vers la moitié du XVIII^e siècle, d'une famille d'honnêtes artisans qui lui firent apprendre le métier de cordonnier auquel, à coup sûr, sa vocation ne le portait pas. Tout jeune, il s'échappait dès qu'il en avait l'occasion et accourait à l'abattoir où il se donnait le plaisir de lutter avec les taureaux qu'on y amenait pour les luttes et pour l'approvisionnement de la ville. L'attrait qui le portait vers la profession de *torero* était si puissant, que rien ne pouvait le maîtriser, pas plus les menaces que les punitions continues qu'à chaque instant lui infligeait son père; il souffrait tout avec patience et courage, plutôt que de renoncer à la vocation qui s'était manifestée en lui. Dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, il quitta son état, et, pourvu de tous les objets nécessaires à

l'exercice de la profession nouvelle qu'il voulait embrasser, il alla se mettre sous la direction du fameux *torero* Costillares, que tous les amateurs admiraient à cette époque. Les progrès de Pepehillo furent si rapides, sa hardiesse si grande, sa précision en exécutant les différentes passes que lui enseignait son maître si extraordinaire, que ce dernier, fier de son élève et surpris de ses progrès remarquables, ne tarda pas à le présenter au public, dans les courses, en qualité de *segundo espada*. Pepehillo, qui s'y fit distinguer, rivalisa bientôt avec son maître et avec l'illustre *torero* Pedro Romero, lequel était son contemporain. Pepehillo possédait une connaissance approfondie des nuances diverses de l'instinct du taureau, et son immense mérite consistait à exécuter avec eux toutes les passes spéciales que demandait le caractère de l'animal combattu, sans que jamais la difficulté et les dangers que présentait tel ou tel mouvement l'empêchassent de les exécuter. A une décision énergique, il joignait, comme on le voit, un courage à toute épreuve, et son désir de plaire au public était constamment tenu en éveil par l'ambition de se montrer supérieur à son rival Pedro Romero, qu'il tâcha toujours de surpasser. Ce fut à cette circonstance qu'on devait, dit-on, attribuer les nombreuses blessures dont il fut atteint pendant sa carrière tauromachique, accidents qui lui arrivaient d'autant plus souvent qu'il ne s'épargnait jamais lorsque les nécessités du combat le demandaient. Il se fit aimer par ses qualités personnelles; l'amabilité de son caractère, jointe à son intelligence et à sa hardiesse dans les luttes du cirque, lui procurèrent

de nombreux protecteurs dans toutes les classes de la société, et plus particulièrement parmi la noblesse, dont un des membres les plus distingués, M. le duc d'Osuna, lui accorda sa protection d'une manière toute spéciale.

Pepehillo perfectionna toutes les passes connues de son temps et en inventa de nouvelles ; il écrivit un cours élémentaire de tauromachie qu'à notre grand regret nous n'avons pu nous procurer. Ce livre, devenu très-rare, est consulté comme un guide infailible par les *toreros*, qui y trouvent des notions fort utiles sur les divers instincts du taureau et sur la manière d'exécuter les passes et de combattre d'une façon brillante ce dangereux animal ; mais si les connaissances en tauromachie de Pepehillo furent incontestables, la témérité qu'il déploya dans une infinité de circonstances lui devint presque constamment fatale ; et tandis que Romero son rival était toujours le *torero* heureux favorisé du sort, Pepehillo était fréquemment atteint dans la lutte et ne compta pas moins de vingt-cinq blessures résultant d'autant de coups de cornes reçus dans diverses occasions, et il mourut enfin d'une façon tragique aux courses qui eurent lieu à Madrid au mois de mai 1801, dans lesquelles il figurait en qualité de *primer espada* avec ledit Romero.

Nous croyons à propos de transcrire ici l'extrait d'une lettre que nous trouvons dans la biographie de ce *torero*, publiée par M. Bedoya. Cette lettre, écrite de Madrid, le 13 du même mois, par un témoin oculaire, donne d'intéressants détails sur ce malheureux événement.

« Dans les courses qui ont eu lieu ici avant-hier,
« les *toreros* à pied et plus particulièrement les *matadores* ont été très-exposés et ont couru les plus
« grands dangers par suite de l'instinct surprenant
« et de la malignité des taureaux combattus, avec
« lesquels ni les ruses, ni les règles de l'art n'ame-
« naient aucun résultat, car on aurait dit qu'ils les
« connaissaient déjà et paraissaient s'en jouer.
« Plusieurs de ces animaux avaient été précédem-
« ment combattus, dans d'autres circonstances, et
« l'on peut redouter tout danger quand on fait figu-
« rer de nouveau des taureaux pareils. Quant à pré-
« sent, je vous parlerai seulement d'un jeune tau-
« reau qui a amené une catastrophe ; cet animal ne
« voulut supporter que trois ou quatre *varas*, et en-
« core ne les reçut-il qu'en fuyant les chevaux, car
« il était très-poltron quand il s'agissait de les atta-
« quer. Après que les *banderilleros* et en tête le plus
« fameux d'entr'eux, Antonio Santos, lui eurent
« successivement cloué quatre paires de *banderillas*,
« José Delgado se présenta pour le tuer. Il exécuta
« avec lui trois passes de *muleta*, non sans avoir ex-
« posé sa vie dans la dernière, par suite de l'excessive
« promptitude avec laquelle l'animal se remuait et de
« la position défavorable du *torero* pendant la 2^{me}
« passe. Le taureau s'était mis près de la porte du
« *toril*, emplacement désavantageux à son adver-
« saire, à cause du peu de ressources que présente
« un semblable endroit. Pepehillo le provoqua à dif-
« férentes reprises, pour l'inviter à se déplacer et à
« prendre son impulsion, mais le taureau s'y refusa
« obstinément, et ne prit point une position conve-

« nable; le courageux *torero*, poussé par son habi-
« tuelle témérité, se précipita sur l'animal afin de le
« tuer de la manière appelée *á toro parado* ou *á vue-*
« *lapiés*; mais par suite de la position défavorable de
« l'animal, il ne put lui enfoncer son épée dans le
« corps qu'à moitié à peu près, très-superficielle-
« ment, et dans le sens opposé à celui où il aurait
« fallu la mettre, c'est-à-dire du côté gauche. Le tau-
« reau, en ce moment, le saisit avec la corne droite,
« dans la partie inférieure de la culotte, vers la
« jambe gauche, et lança par dessus sa tête l'infor-
« tuné Pepehillo, qui retomba étendu sur le dos dans
« l'arène où il demeura immobile, soit que la vio-
« lence du coup lui eût fait perdre connaissance,
« soit que d'ailleurs il comprit qu'il lui valait mieux
« ne point bouger dans ce moment critique. Alors
« l'animal se jeta de nouveau sur lui avec une in-
« croyable rapidité, et de sa corne gauche qu'il lui
« enfonça profondément dans l'estomac, il le leva en
« l'air une seconde fois, l'y ballotta en tous sens, le
« déchira d'une manière horrible. Toutes les par-
« ties internes de la poitrine et du ventre furent
« broyées ainsi que dix côtes. Le malheureux de-
« meura dans cette situation pendant plus d'une mi-
« nute; après quoi l'animal le jeta à terre, conser-
« vant à peine un souffle de vie, qu'il perdit quel-
« ques instants après, pendant lesquels on lui admi-
« nistra les secours de la religion. »

Nous passerons sous silence l'impression pénible que ce douloureux événement produisit sur les spectateurs, et nous ne parlerons pas non plus des efforts vraiment inouïs que firent les autres *toreros* ses com-

pagnons pour arracher l'infortuné Pepehillo à la mort, tentatives dans lesquelles ils exposèrent à leur tour leur vie ; bien que l'endroit très-défavorable où l'animal s'était placé (la porte du *toril*) dût rendre leur dévouement à peu près inutile, ils parvinrent à écarter le taureau furieux du corps presque sans vie sur lequel il s'acharnait d'une manière effrayante, résultat qui ne fut atteint qu'avec la plus grande difficulté.

La présence d'esprit qui n'abandonnait jamais cet infortuné *torero* dans ses plus dangereuses tentatives, ne le quitta même pas dans ce moment suprême ; ainsi, d'après la lettre dont nous extrayons ce récit, on le vit avec une surprise générale se cramponner à la corne qui lui traversait le corps, cherchant à s'en dégager par la force de ses bras, jusqu'à ce qu'enfin les mouvements saccadés de l'animal, la secousse d'où résultait le déchirement de ses viscères, ainsi que les flots de sang qu'il répandait, le firent retomber sans mouvement.

Mais nous devons jeter un voile sur ce triste tableau et terminer la biographie de cet infortuné *torero*, en disant que, quoiqu'il ait été fréquemment atteint dans les luttes du cirque et que sa vie s'y soit terminée tragiquement, malgré ces circonstances défavorables et peut-être même à cause d'elles, il continue à passer pour le *torero* le plus distingué, tant par ses profondes connaissances dans son art, que par son sang-froid, son courage sans pareil, qui lui faisaient exécuter des passes d'une telle difficulté, que nul autre, avant lui, n'en avait fait de semblables. Ce renom si bien établi a été confirmé de nos jours par

un maître, le célèbre *torero* Montes qui, s'exprimant avec admiration sur le compte de Pepehillo, disait de lui : « José Delgado a été un *torero* né exprès pour son art, plus général dans ces aptitudes qu'aucun de ceux connus jusqu'à présent. Il n'est pas nécessaire de l'avoir vu à l'œuvre pour le juger ainsi ; il suffit de connaître le caractère des blessures qu'il reçut, les passes inventées par lui, lesquelles sont les plus difficiles qui se soient jamais produites et qui exposent le plus les *toreros* dans la lutte, pour dire que seul, un homme doué d'un grand courage et de profondes connaissances, est capable de les exécuter. »

La mort tragique de ce fameux *torero* fut universellement sentie dans toutes les classes de la société, car, ainsi que nous l'avons dit, il était aimé, tant à cause de son talent qu'à raison de son caractère et de ses qualités personnelles. Ses obsèques, qui eurent lieu le lendemain, furent faites avec une pompe inaccoutumée, et la plus grande partie de la population de Madrid l'accompagna à sa dernière demeure. Des pièces de vers de différents genres ont été écrites à sa mémoire, qui est encore présente parmi les *tore-ros* et les amateurs de courses.

Le taureau auteur de ce désastre appartenait à la *ganaderia* de Peñaranda, dont les produits ont joui constamment d'une juste réputation d'intrépidité. Le fameux *torero* Pedro Romero qui, comme nous l'avons dit, combattait dans cette même course auprès de Pepehillo, à rang égal, abattit de deux coups d'épée ce terrible animal dont la tête disséquée se conserve, à titre de curiosité tauromachique, dans un des salons du Muséum d'histoire naturelle de Ma-

drid, où les visiteurs la remarquent encore aujourd'hui.

GERONIMO JOSÉ CANDIDO.

Le *torero* dont nous allons parler ne semblait pas né pour la profession qu'il embrassa et vers laquelle il fut poussé par la perte de sa fortune et des circonstances particulières. Il ne semblait même pas qu'il eût pour cet état une certaine vocation, et néanmoins, il sut y acquérir une juste renommée et parvint à figurer parmi les premiers *matadores* de son temps.

Cándido naquit, le 16 avril 1760, à Chiclana, petite ville à dix kilomètres de Cadix. Son père, qui avait été *torero* pendant quelque temps, était fort dans la théorie de son art, sans avoir jamais bien réussi dans la pratique. Il abandonna cette carrière pour s'occuper exclusivement du soin de la fortune qu'il avait su gagner et qui, grâce à sa bonne administration, s'augmentait chaque jour. La position sociale qu'il occupait dans la ville, sa conduite irréprochable, ses manières, et d'autres circonstances particulières, le plaçaient avantageusement, même parmi les personnes les plus distinguées de la localité, de l'amitié desquelles il était honoré. Comme preuve d'estime, le *corregidor* s'offrit spontanément à être parrain de Cándido et s'acquitta d'une manière si généreuse des charges de ce titre, qu'encore aujourd'hui, à Chiclana, on se souvient de la cérémonie pompeuse pendant laquelle on jeta avec profusion au peuple, non-seulement des dragées et des monnaies de billon,

conformément à l'usage des Castilles et des provinces du Midi, mais encore une grande quantité de pièces d'or et d'argent. Cândido eut le malheur de perdre ses parents à l'âge de huit ans ; et sa fortune, assez considérable, fut confiée aux mains d'un tuteur, qui l'administra d'une façon si déplorable pour l'orphelin, que celui-ci, parvenu à l'âge de dix-sept ans, se trouva complètement ruiné. Envisageant sa triste position, Cândido se décida à se faire *torero* et, protégé par M. de Tigera, amateur passionné de l'art tauromachique, il fut se placer sous la direction de Pedro Romero, qui ne tarda pas à faire de ce jeune homme un *matador* capable de l'accompagner dans l'arène et d'y figurer en qualité de *segundo espada*. Bientôt ses progrès furent encore plus sensibles, et sa réputation grandit à tel point, qu'on l'appela en qualité de *primer espada* dans les principales villes du royaume et même à Madrid, où il se créa de nombreuses connaissances et de puissants protecteurs.

Au bout de quelques années, il commença à souffrir de crampes dans la jambe droite qui, jusqu'à un certain point, ne lui permettaient plus de suivre sa profession, ou du moins l'exposaient au plus grand péril, lorsque subitement, au milieu d'une course, dans un moment critique, ses douleurs se reproduisaient ; mais comme il n'avait pour soutenir sa nombreuse famille que les ressources que lui procurait sa profession, il était forcé de la suivre, au risque de sa vie. Enfin, ses nombreux amis de la cour réussirent, en 1824, à lui faire obtenir l'emploi de commandant de douaniers à cheval, dans la localité de San Lucar de Barrameda. Plus tard il fut nommé

deuxième directeur de l'école de tauromachie établie à Séville; mais cette institution ayant été supprimée, Cándido continua à occuper son emploi dans les douanes jusqu'à la mort du roi Ferdinand VII, époque à laquelle, ayant été destitué, il se trouva plongé dans une grande misère, qui se prolongea jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de 70 ans.

Cándido avait parcouru les différents degrés de la carrière de *torero*; il avait été *chulo* ou *capeador*, et personne mieux que lui n'avait su faire du manteau un emploi convenable. En qualité de *banderillero*, on lui vit clouer des *banderillas* aux *toros* les plus rebelles, dans des circonstances difficiles, avec une adresse pleine de grâce et de légèreté, qualités qui lui étaient particulières; comme *matador*, il inventa une manière de tuer les taureaux au moyen de coups d'épée multipliés et donnés en raccourci. Enfin Cándido, par tous ces motifs ainsi que par ses connaissances approfondies des instincts de l'animal, fut considéré comme une notabilité parmi les gens de la profession et fut très-goûté des amateurs.

ANTONIO RUIZ,

Appelé le **SOMBRERERO** (le Chapelier).

Ce *matador* naquit à Séville, en 1783. Son père y exerçait l'état de fabricant de chapeaux et désirait donner à son fils la même profession. Antonio Ruiz commença en effet son apprentissage dans la fabrique et sous la direction de son père. Mais celui-ci ne put, malgré ses conseils et ses remontrances, vain-

cre l'inaptitude et la maladresse du jeune homme, qui ne se sentait aucune disposition pour la chapellerie. On ne lui connaissait aucune préférence pour tel ou tel autre état, et c'est une circonstance due au hasard qui révéla sa vocation. Se trouvant un jour avec un de ses amis, jeune homme de son âge, celui-ci l'engagea à aller, pour s'y amuser un moment, à l'abattoir où on luttait tous les jours contre les taureaux destinés à être mis à mort. Le jeune Antoine accepta cette proposition. Il vit alors pour la première fois en quoi consistait le combat d'un taureau avec un homme, et comment ce dernier parvenait, au moyen de sa seule adresse et de son habileté à manier un simple manteau, à maîtriser un animal dangereux et à demeurer son vainqueur. Ce spectacle, entièrement nouveau pour le jeune Antoine, lui plut à tel point, qu'à compter de ce jour il profita, à l'insu de son père, de tous les moments qui lui restaient disponibles, pour jouir de ce divertissement. La négligence qu'il apportait à sa profession de chapelier devint plus grande et fut telle que son père, ayant découvert d'où elle provenait, et chérissant son fils au point d'être effrayé de le voir s'exposer dans des exercices aussi dangereux, changea en sévères punitions les conseils qu'il lui avait d'abord adressés. Mais, fatigué d'employer sans résultat tous les expédients que lui suggéra son affection pour son fils, il finit par laisser à ce dernier toute liberté de suivre son goût dominant. Dès ce moment, Ruiz s'appliqua à l'étude de l'art du *torero* et parut, au bout de quelque temps, comme *banderillero*, dans les combats du cirque.

Son existence de *torero* n'offre rien de remarquable : après avoir rempli durant plusieurs années et successivement l'emploi de *banderillero* et celui de *capeador*, fonctions dans lesquelles il acquit de grandes connaissances et parvint à se créer un certain renom, il se présenta dans l'arène comme *matador*, sous la direction du fameux *torero* Guillen qui le protégeait. Mais dans cette phase de sa carrière tauromachique, il fut loin de briller autant qu'à l'époque où il se bornait à *capear* et à fixer des *banderillas* aux taureaux, non précisément qu'il manquât de connaissances suffisantes et qu'il fût au-dessous de ses attributions, mais parce qu'il s'était créé lui-même un système particulier, duquel il ne consentait jamais à s'écarter, pour obtenir les applaudissements de la foule, sacrifiant ainsi la faveur populaire à sa méthode.

Les personnes intelligentes étaient d'accord pour proclamer chez Ruiz un mérite tout spécial et des connaissances profondes dans les diverses branches de l'art tauromachique. Ainsi il possédait à merveille les différentes notions de la passe de pique, et se faisait remarquer, quand elle avait lieu, par l'emploi de sa cape, manœuvre qui, exécutée d'une façon particulière par lui, contribua puissamment à rendre célèbres les *picadores*. Sanchez, connu sous le nom de *Poquito pan*, d'Ortiz, Jean Pinto et d'autres moins illustres durent leur renommée au jeu de cape du *Sombrerero*; celui-ci ne manquant jamais de se trouver à quelques pas de leur étrier gauche afin de les secourir, les *picadores* ne redoutaient plus d'aller chercher l'animal même jusqu'au milieu du cirque. Ruiz,

comme *banderillero*, fut à coup sûr l'homme le plus fameux de son temps ; mais, malheureusement pour lui, il ne sut point enlever d'enthousiasme au public ces applaudissements frénétiques que d'autre *toreros* d'un mérite peut-être inférieur au sien parvinrent à s'attirer, circonstance fâcheuse pour le *Sombrerero* chez qui, comme nous l'avons indiqué plus haut, tous les amateurs reconnaissaient les qualités requises pour être un bon *matador*. Ainsi il fut constamment bien reçu du public qui pourtant ne l'applaudissait pas. Cette froideur, cette injustice pour mieux dire, provenait de ce que, quoiqu'il fût bel homme et bien fait, le *Sombrerero* n'exécutait pas certaines passes avec la même grâce que d'autres *toreros*, et de ce qu'il tuait d'ordinaire l'animal de plusieurs coups d'épée donnés en raccourci quoique avec habileté.

Son caractère grave, l'isolement dans lequel il aimait à vivre étaient aussi des causes qui contribuaient à l'absence de sympathies à son égard.

Dans la dernière période de sa carrière, alors qu'il remplissait les fonctions de *matador*, il fut blessé très-gravement par sa propre épée, que l'animal dans le corps duquel il l'avait enfoncée lança d'un mouvement brusque sur l'infortuné, *torero* qui en reçut une atteinte sérieuse dans une partie délicate du corps. Malgré cet accident qui lui interdisait presque complètement le travail, il persista à figurer dans les luttes du cirque ; mais, connaissant enfin que son agilité lui faisait défaut, il quitta sans retour la carrière tauromachique, s'appliquant uniquement à soigner l'avoir qu'il s'était acquis par les travaux de sa profession.

Le *Sombrerero* vivait encore l'année 1852, âgé alors de 69 ans.

FRANCISCO HERRERA GUILLEN.

Le *torero* dont nous reproduisons ici la biographie occupe un rang distingué dans les annales de l'art tauromachique et excita, durant sa vie, l'admiration de tous ceux qui eurent l'occasion de le voir travailler. Il était né *torero*, et à considérer le sang qui coulait dans ses veines, il ne pouvait point, à coup sûr, manquer de briller dans cette carrière.

Guillen, appelé *Curro*, abréviation andalouse du prénom de François, naquit, en 1788, à Utrera, ville d'Andalousie, à sept lieues de Séville. Son père François Guillen, qui passait pour un *matador* de deuxième ordre, avait tué des taureaux en qualité de *segundo espada*, dans le cirque de Madrid et dans d'autres villes du royaume ; sa mère, Marie Rodriguez, était cousine du fameux *torero* Costillares dont nous avons parlé, et parente de plusieurs autres d'un moindre renom. Divers motifs obligèrent ses parents à transférer leur demeure à Séville, alors que le petit *Curro* n'avait encore que cinq ans. A cet âge commença pour ainsi dire la carrière tauromachique de ce célèbre artiste ; et ses premiers exercices, qu'il exécuta de lui-même, sans direction, s'essayant dans différentes passes où figuraient tantôt des chaises et d'autres meubles de la maison, et tantôt des enfants de son âge sur lesquels il savait exercer une certaine supériorité, lui acquirent une sorte de répu-

tation précoce. Dans ces jeux, dont il combinait toutes les phases avec un art remarquable, on voyait Guillen exécuter non-seulement les passes les plus difficiles, quand il s'agissait de piquer les taureaux, de leur mettre des *banderillas* et de leur donner enfin le coup de la mort, mais encore les personnes qui l'observaient, remarquaient avec surprise que dans ses exercices il faisait choix des passes les plus difficiles, les exécutait avec une admirable précision et en inventait de nouvelles chaque jour; de sorte que cet enfant offrit des présages certains de succès, avant même d'avoir paru dans les combats du cirque. Parvenu à l'âge de 15 ans, et sans s'être exercé autrement que de la manière dont nous venons de parler, il fut engagé dans une troupe pour aller tuer deux taureaux dans le cirque de la ville de Llerena, tâche dont il s'acquitta avec la grâce et la précision d'un *matador* expérimenté. Il se présenta sur l'arène pour la première fois, non point avec la gauche timidité d'un débutant, mais avec l'assurance et l'aplomb d'un *matador* sûr de lui-même. Ces circonstances et la perfection avec laquelle il combattit et tua les taureaux, contribuèrent puissamment à l'accréditer parmi les autres *matadores*, qui le considéraient avec une déférence exceptionnelle, le voyant débiter dans sa carrière par là où d'autres finissaient la leur, circonstance grâce à laquelle il s'attira les sympathies de personnes d'un rang distingué, qui lui procurèrent les moyens de briller dans l'exercice de sa profession et d'accroître sa renommée. Parmi ses protecteurs figuraient M. Joachim Claravon, riche propriétaire, colonel du régiment de Barbastro, alors en

garnison à Séville. Ce personnage fit disposer, dans cette ville, une course de taureaux dans laquelle le jeune Guillen devait remplir le rôle de *primer espada*, lui donna une épée magnifique ainsi qu'une superbe cape en soie. La jeunesse du nouveau *matador*, sa tournure élégante et surtout le talent avec lequel il s'acquitta de sa tâche, excitèrent l'enthousiasme à un tel degré, qu'il fut reconduit chez lui en triomphe, au milieu des plus grandes acclamations que venaient seulement interrompre les sons d'une musique militaire marchant en tête du cortège, et qui avait été commandée par le colonel afin de solenniser les débuts du jeune *matador*.

Dès ce moment on peut dire que Guillen ne fit que marcher de succès en succès; il sut comprendre néanmoins que ces démonstrations sympathiques du public lui imposaient l'obligation de devenir un *torero* de premier ordre, et, dans ce but, il fonda au *matadero* (abattoir) de Séville, une sorte d'école pratique de tauromachie dans laquelle il continua à s'exercer lui-même sous ses seules inspirations. Parfois, il y combattait des taureaux pendant trois ou quatre heures dans la journée et se familiarisait ainsi d'une façon complète avec les habitudes et les instincts de ces animaux. Cet exercice donna à tous ses muscles une si grande énergie jointe à une telle adresse, que ses forces devinrent herculéennes, avantage qui, uni à son intrépidité, à son courage et à son sang-froid, lui donna, dans la lutte, la supériorité la plus éclatante.

Après avoir figuré de la manière la plus brillante dans la majeure partie des cirques d'Espagne, il fut

engagé par une entreprise pour le cirque de Lisbonne, où il tua tous les taureaux présentés dans l'arène durant six courses consécutives : tout jeune encore (il n'avait alors que vingt-quatre ans), il excita un enthousiasme difficile à décrire. Guillen joignait à ses qualités comme *matador*, d'autres dons que la nature lui avait libéralement départis. Son corps, naturellement beau, devenait un modèle de perfection par l'élégance de sa démarche et son port gracieux. De plus, il avait si habilement étudié toutes ses poses et ses mouvements, que rien ne venait altérer le charme de sa personne, séductions qui, jointes à une galanterie des plus raffinées à l'égard des dames dont il savait toujours prévenir les fantaisies, même au risque de sa vie, en allant arracher pour elles les *divisas* des taureaux, lui procurèrent des bonnes fortunes dont on fit bruit dans le monde. Ne nous occupant ici que de son existence comme *torero*, nous ne rapporterons, de sa biographie, que les faits qui se rattachent à sa profession.

A son retour de Lisbonne, il continua à combattre les taureaux dans les cirques ; mais les courses ayant été défendues dans toute l'Espagne par l'administration de Godoy, prince de la Paix, favori de Charles IV, Guillen regagna la capitale du Portugal, à la grande satisfaction de ses habitants, et y demeura jusqu'à ce que l'interdiction émanée du gouvernement espagnol, relativement aux courses, fût levée.

Ne pouvant rapporter ici tous les faits saillants de la carrière tauromachique de Guillen, nous nous bornerons à relater le trait suivant, qui prouve d'une façon incontestable son courage, sa hardiesse,

et les connaissances infinies qu'il possédait des instincts des taureaux. Après son second séjour à Lisbonne, motivé par le décret contre les courses, il revint à Séville dès qu'elles furent autorisées. C'était là sa résidence favorite, à cause de l'école tauromachique qu'il y avait fondée. Un jour qu'il était en compagnie de plusieurs *toreros*, dans son école, il y fut parlé d'un taureau de 10 ans, lequel, s'échappant de son troupeau, avait pris l'habitude de venir coucher la nuit dans un lieu appelé El Tablar, endroit aquatique dont il sortait pendant la journée, allant répandre la terreur dans les localités voisines, attaquant et poursuivant les individus qu'il apercevait.

Après qu'on eut longtemps conversé sur l'intrépidité de cet animal, les *toreros* reconnurent la nécessité de corriger ce terrible taureau et de le traiter de façon à ce que, après avoir été réintégré dans le troupeau dont il faisait partie, il ne lui prit plus fantaisie d'en sortir pour se livrer de nouveau à de semblables excentricités. Plusieurs des assistants ne firent faute de promettre monts et merveilles, disant qu'on pouvait s'en rapporter à eux du soin de châtier ce dangereux animal; mais Guillen, qui durant cet entretien n'avait fait qu'écouter, remarqua que, bien que plusieurs jours se fussent écoulés, aucun de ceux qui s'étaient engagés à faire rentrer dans le devoir la redoutable bête, ne s'empressait de tenir ses promesses; en conséquence, il résolut d'exécuter par lui-même et sans en dire un mot à qui que ce fût, cette dangereuse entreprise. Dans ce but, il monta à cheval pendant la nuit et alla découvrir le taureau afin de le débusquer dans le lieu qu'on avait

indiqué comme sa retraite. Sans hésiter, Guillen, toujours à cheval, s'élança dans le marécage avec sa monture; mais malgré toute ses manœuvres habiles et les ruses diverses qu'il employa pour obliger l'animal à sortir de son asile, il lui fut impossible, non-seulement d'obtenir ce résultat, mais même de l'en faire bouger. Guillen reconnaissant l'inutilité de ses efforts, mais décidé toujours à châtier cette bête malfaisante, se décida à attendre et, après s'être enveloppé d'une couverture dont il s'était muni et avoir fixé à son poignet la bride de son cheval, il s'étendit sur le sol où il s'endormit paisiblement.

A la pointe du jour, Guillen se leva, et il était à peine debout qu'il vit le taureau, sortant de son humide refuge, se diriger rapidement vers lui d'un air menaçant. Guillen, sans se troubler, le reçut en manœuvrant sa couverture, et un combat, qui dura une demi-heure, s'engagea ainsi. Durant ce laps de temps, le courageux et adroit *torero*, sans autres ressources que sa couverture qui était sa seule arme, exténua le puissant animal au moyen de passes nombreuses grâce auxquelles il provoquait la bête et prévenait ses coups meurtriers. Le taureau, ivre de fureur, épuisé par ses propres efforts, plein de rage en voyant qu'il ne parvenait pas à atteindre son adversaire, rendu de fatigue au point de ne pouvoir plus se tenir debout, s'étendit par terre aux pieds du *torero*, comme s'avouant vaincu. Guillen alors, par précaution, se décida à *mancornar* l'animal, c'est-à-dire à lui enfoncer les cornes à terre au moyen d'une torsion violente du cou, procédé qui demande habituellement le concours simultané de trois personnes

et qui sert à éviter l'*achazo*. Puis le *torero*, ayant ainsi annulé toute défense de la part de la furieuse bête, lui coupa la langue au milieu de ses rugissements de fureur, sans que le taureau pût bouger ; ensuite Guillen s'en retourna paisiblement chez lui. Le hasard voulut que dans cette même matinée un des *toreros* qui avait parlé de corriger rudement l'animal de ses dangereuses habitudes, sortit de Séville se dirigeant vers l'endroit où le taureau accablé par la souffrance demeurait encore couché : il s'arrêta dans la prévision d'une ruse de la part du taureau et l'examina avec attention. Mais voyant enfin qu'il ne faisait pas mine de remuer, il s'approcha de lui avec de grandes précautions et se hasarda à lui couper la queue qu'il emporta comme trophée de la victoire qu'il s'imaginait avoir remportée sur la terrible bête, effroi de la contrée. Rentré à Séville, ce geai paré des plumes du paon débita une historiette adroitement composée sur sa soi-disant rencontre avec le taureau et ses prétendues prouesses. Guillen l'écouta sans s'émouvoir et lui fit répéter les détails de son fabuleux exploit. Déjà les autres *toreros* commençaient à féliciter ce héros apocryphe et à célébrer sa valeur, quand Guillen, démasquant le fourbe, fit voir à tous la langue du taureau, raconta toutes les péripéties de sa lutte avec cette redoutable bête, récit que les assistants écoutèrent avec le plus grand étonnement, et qui se termina par un concert de railleries et de sifflets à l'adresse du vainqueur imaginaire, qui se retira confus, honteux et poursuivi par les huées de ceux qui l'admiraient un instant avant.

La vie de Guillen offre plusieurs traits de ce genre.

Sa réputation devint bientôt européenne. Ses connaissances dans sa profession, jointes aux forces musculaires qu'il acquit durant ses travaux, le mirent en mesure d'élever à son plus haut degré de perfection l'art de tuer les taureaux ; de telle sorte qu'il ne leur donnait jamais qu'un coup d'épée, mais dirigé avec tant de science, que ces animaux, à peine touchés par le fer, tombaient raides morts, aux grands applaudissements de la foule enthousiasmée.

Quelles que fussent les circonstances et la situation où se trouvait le *torero* au moment de l'attaque de l'animal, il ne fuyait jamais devant lui. C'était là non-seulement sa manière personnelle, mais encore sa méthode d'enseignement. D'après quelques personnes, ce système suivi à outrance lui fut fatal ; car on prétend, d'après une biographie publiée par M. Bedoya dans son *Histoire du Toreo*, qu'il fut tué pour n'avoir point voulu s'en départir dans une circonstance exceptionnelle.

Le 20 mai 1820, des courses de taureaux avaient lieu dans la ville de Ronda. Guillen avait contracté un engagement pour y figurer en qualité de *primer espada* ; richement costumé, il se présenta dans l'arène où l'on combattait dans ce moment un taureau de la fameuse race de Cabrera. Guillen, près de la barrière et tourné vers les gradins, causait, dit-on, avec quelques spectateurs placés à l'amphithéâtre, lorsque l'animal s'élança subitement vers lui. Il fut prévenu du danger qui le menaçait par un des *banderilleros*, nommé Juan Leon, qui lui criait : « Au large ! seigneur Curro, au large ! » Guillen alors se retourna et vit le taureau prêt à l'atteindre : il aurait

pu l'écarter facilement, soit en sautant par dessus la barrière, soit en s'échappant dans toute autre direction ; mais, persistant toujours dans le système qu'il avait adopté de ne jamais fuir devant le péril, il attendit l'animal de pied ferme. Celui-ci avait déjà gagné beaucoup de terrain, et Guillen, presque adossé à la barrière du cirque, dans une position fort gênante, n'avait point la liberté de mouvements voulue pour *capear* d'une façon convenable. Comme il était *torero* accompli et qu'il connaissait toutes les ressources de son art, il aurait pu exécuter les *recortes* d'une façon admirable, seule défense que lui laissât sa position ; mais la lutte, indécise pendant quelques instants, se termina d'une manière tragique ; car c'était un taureau de *sentido*, animal plein d'instinct et de rouerie comme la plupart de ceux qui sortent de la *ganaderia* déjà citée, et il serrait à chaque instant de plus près son adversaire. Il finit par lui donner dans la tête un coup de cornes si violent, que la mort de l'infortuné Guillen fut instantanée. A la vérité, d'autres biographies, fondés sur le témoignage d'une sœur de ce *torero*, prétendent que le taureau ne tua cet illustre artiste qu'au moment où celui-ci lui enfonçait déjà l'épée dans le corps.

Quoi qu'il en soit, dans les premiers moments, cette catastrophe inattendue excita, à l'égard de la victime, plus de colère que de commisération. On en voulait à Guillen de son excessive témérité, de son imprudence folle ; mais à cette irritation, calmée au bout de quelques instants, succéda une douleur générale ; et les regrets que fit éprouver la perte de ce fameux *torero* se conservent encore parmi ceux qui

le connurent. Sa mort laissa un grand vide dans la tauromachie, et il fallut un certain temps pour qu'un sujet aussi habile vint l'y remplacer. Cependant, au bout de quelques années, les nombreux élèves formés par Guillen commencèrent à se présenter dans le cirque, et leur talent fit bientôt connaître la source d'où ils tiraient leur habileté.

JUAN LEON.

Ce *torero* naquit à Séville vers la fin du XVIII^e siècle. Ce fut dans le *matadero* de cette ville qu'il commença ses exercices tauromachiques. S'étant mis plus tard sous la direction du célèbre *matador* Guillen, il fit de si grands progrès dans l'art de clouer les *banderillas* et dans la manière d'exécuter certaines passes, qu'il fut reconnu comme le premier *banderillero* de son époque (*sobresaliente*), réputation si bien établie que personne n'entreprit de la lui contester. Parvenu à ce degré de supériorité, ses progrès dans l'art ne se bornèrent point à cette spécialité, chose trop fréquente parmi certains *toreros* qui, arrivés à s'acquérir une célébrité dans une branche, y demeurèrent stationnaires. Juan Leon, au contraire, au bout de quelque temps et après avoir recueilli bien des lauriers, se présenta dans l'arène avec les attributions de *matador*. Fidèle aux enseignements qu'il avait reçus du malheureux Guillen, son maître et son protecteur, il se créa une méthode à lui dont il ne consentit jamais à se départir, quoique ce ne fût point là le système des autres *matadores* ses con-

temporains, dont le mérite se trouva bientôt effacé par le sien. Grâce à sa *manière*, il plut constamment aux spectateurs dont la bienveillance ne lui fit jamais défaut durant sa longue existence tauromachique, circonstance qui prouva la bonté du système de Juan Leon, jugé tel par le public, et que l'expérience a proclamé plus tard excellent.

Doué d'une agilité extraordinaire et confiant dans les ressources défensives que lui offrait sa *muleta*, par suite de la manière spéciale et très-habile dont il s'en servait, il tuait les taureaux d'un seul coup d'épée ou de plusieurs donnés sans interruption, presque sans manœuvre préalable. Fréquemment, au lieu d'attendre l'attaque de l'animal, il préférait aller à sa rencontre et le tuer d'un *vuelapiés*. C'est pourquoi ce *torero* a été appelé quelquefois : « Le *mata-dor* par surprise » ; mais le résultat final était un tonnerre d'applaudissements que son courage arrachait au public.

Son âge avancé lui interdisant les périlleuses fatigues de sa profession, il a cessé de paraître dans le cirque où le remplace brillamment un élève, Francisco Arjona Guillen (*Cuchares*), dont les triomphes charment le repos de son maître qui, entouré des nombreuses amitiés qu'il s'était faites, jouit d'une fortune acquise par de longs et pénibles travaux.

JUAN JIMENEZ,

Connu sous le nom d'EL MORENILLO (le Petit Brun).

Bien que le *torero* dont nous allons nous occuper ait été un des meilleurs *matadores* de son époque, comme son existence tauromachique n'offre d'autre particularité remarquable que la précocité de ses débuts comme *espada*, nous n'en dirons que quelques mots.

Le *Morenillo* naquit à Séville en 1794. Orphelin à l'âge de 6 ans, il fut recueilli par une de ses tantes, en compagnie de laquelle il ne demeura que quelques années. Désirant se soustraire aux mauvais traitements que sa parente lui faisait subir chaque jour, par suite de son incurie et son manque d'application pour le métier qu'on voulait lui faire embrasser, il se décida à s'échapper de la maison de sa tante, projet qu'il mit à exécution, venant se réfugier au *mata-dero* de la ville (l'abattoir) où il s'adonna avec d'autres jeunes gens de son âge au combat des taureaux.

Son jeune âge et ses singulières aptitudes pour la lutte le firent remarquer par le fameux Guillen, qui l'emmena avec lui à Lisbonne. Dans cette capitale, il fut annoncé qu'un enfant de 12 ans, sous la direction de l'illustre *torero* son protecteur, paraîtrait dans le cirque et tuerait quelques jeunes taureaux. En effet, le *Morenillo*, muni d'une *muleta* en rapport avec sa taille et de la plus légère des épées de Guillen, s'acquitta de son devoir d'une façon admirable et tua dans chaque course (il y en eut trois consécu-

tivement), un taureau aux grands applaudissements de la foule, qui dès lors le vit avec plaisir et s'intéressa beaucoup à lui. Le jeune *matador* continua à travailler durant quelques années sous la direction de son professeur ; mais, comme il faisait de grands progrès et se perfectionnait chaque jour davantage, il ne tarda pas à être engagé dans les cirques des principales villes du royaume comme *primer espada*, sur la même ligne et alternant, durant les courses, avec les premiers *matadores* de l'époque.

Ayant reconnu l'avantage immense qui résulterait pour un *torero*, principalement à l'égard de certains taureaux, de savoir employer le bras gauche aussi habilement que le bras droit, le *Morenillo* entreprit d'acquérir toute l'adresse possible dans ce genre de manœuvre et inventa même la passe qui consiste à tuer les taureaux de la main gauche, nouveauté hardie qui lui attira d'unanimes applaudissements, quand il l'exécuta pour la première fois à Madrid.

Néanmoins, ce *torero* n'a pas été constamment heureux dans la lutte ; les différentes blessures qu'il a reçues durant sa carrière tauromachique, lui ont fait beaucoup perdre de son agilité et de ses forces physiques ; mais comme il possède des connaissances approfondies relativement à son art, une adresse et un sang-froid remarquables, on le voit encore travailler avec plaisir ; il ne se présente plus que rarement dans l'arène, où il remplit toujours avec beaucoup d'élégance ses fonctions de *matador*.

El *Morenillo* habite d'ordinaire Madrid où il soigne, durant la plus grande partie de l'année, la fortune qu'il s'est acquise par son talent.

FRANCISCO ARJONA GUILLEN,**Plus connu sous le nom de CUCHARES.**

Cuchares appartient à une famille qui depuis quatre générations fournit des artistes à la tauromachie. Ses succès dans cet art semblaient lui être commandés par le sang et par les traditions de sa famille. Son père, connu sous le nom de *Costura*, ne brilla pas au premier rang, mais fut un *banderillero* de mérite qui, à l'occasion, s'acquittait très-bien du rôle de *media espada*. Sa mère était sœur du fameux et infortuné Curro Guillen, dont nous avons publié l'intéressante biographie dans les pages précédentes.

Ce ne fut qu'après la mort de son père que Cuchares fut admis comme élève à l'école de Séville, dirigée alors par deux illustres *matadores*, Pedro Romero et Gerónimo José Cándido. Cette école ayant été supprimée, Cuchares continua ses études tauromachiques sous la direction particulière de Juan Leon, *espada* en renom, qui l'agréa dans sa troupe à titre de *banderillero* et le fit bientôt paraître dans le cirque comme *matador* de deuxième classe. Ce professeur lui manifesta la plus affectueuse protection, en souvenir de la bienveillance efficace qu'avait eue pour lui le malheureux Guillen, oncle maternel du jeune Cuchares. Celui-ci répondit à merveille aux soins de son maître, et ses rapides progrès dans les différentes parties de l'art tauromachique le mirent en mesure de figurer bientôt parmi les *primeros espadas*. C'était en 1838 et Cuchares n'était encore âgé que de 22 ans.

Depuis cette époque, Cuchares a fourni une brillante carrière, et il continue de figurer avec succès dans les courses les plus solennelles des différentes provinces de l'Espagne.

Il fut remarqué surtout, en 1852, au cirque de Lisbonne, à la tête d'une valeureuse quadrille. Les applaudissements les plus chaleureux lui furent prodigués pendant toute la durée des courses. Le prince, mari de la reine, lui fit don d'une magnifique épinglette valant environ 15 à 20,000 francs, et de hauts personnages, imitant cet exemple, lui firent aussi de superbes cadeaux.

Comme ce *torero* est encore dans l'exercice de sa profession, nous apporterons une certaine réserve au jugement que nous devons porter sur lui. Il a toujours suivi la méthode de son maître Leon, et l'on remarque qu'il ne reproduit jamais rien des autres *toreros*. Sa forte corpulence occasionne dans son attitude au cirque un peu de lourdeur; il manque peut-être de grâce et de légèreté dans certains mouvements, mais nous devons dire qu'il manie la *muleta* avec une science rare, et on peut le qualifier d'invulnérable dès qu'il tient dans ses mains ce faible objet. Alors, en effet, il se joue des taureaux, les conduit, les dirige comme il veut. N'étant point d'une taille élevée, il pourrait être gêné quand il s'agit de tuer le taureau, si celui-ci n'était point convenablement *descubierito*, c'est-à-dire n'avait point la tête baissée et dans toutes les conditions requises pour recevoir le coup mortel; alors Cuchares a l'habileté, par des jeux de *muleta*, de rendre l'animal confiant; il fait semblant de se livrer, de se laisser atteindre

par le taureau, et emploie des ruses au moyen desquelles l'animal abusé, croyant surprendre son adversaire, se place devant lui de manière à lui présenter la partie vulnérable de son corps. C'est le moment que Cuchares saisit à merveille pour donner le coup mortel.

Ce *matador* affectionne particulièrement la passe de *vuclapiés* ; mais la manœuvre dans laquelle il s'attire les applaudissements les plus enthousiastes, c'est dans le combat qu'il soutient contre le taureau, lequel, après avoir été blessé, s'approche habituellement de la barrière et lutte contre son adversaire. Cuchares pratique assez fréquemment la passe dite de *descabellar*, opération qui demande une adresse rare et qu'il exécute avec la plus grande sûreté.

Les premières représentations données en France par Cuchares sont peut-être trop récentes, pour que nous exprimions ici toute notre opinion sur son compte. On trouvera d'ailleurs, dans les comptes rendus des courses de Saint-Esprit reproduits au chapitre précédent, assez de détails pour que nous nous dispensions de nous étendre sur cet événement, fort remarquable du reste comme première introduction en France d'une course de taureaux espagnols montée sur un pied complet.

JOSÉ REDONDO (EL CHICLANERO).

Redondo, toujours appelé *El Chiclanero*, a été sans contredit une des principales notabilités tauromachiques de ce temps-ci, et plusieurs de nos lecteurs ont eu, sans doute, maintes occasions d'admirer son

adresse et d'assister aux ovations que son mérite lui a attirées fréquemment quand il a figuré dans les luttes du cirque.

Chiclana est une petite ville aux environs de Cadix, où vit le jour, vers 1819, ce *torero* fameux, qui tire son surnom du lieu de sa naissance. Depuis sa plus tendre enfance, on remarqua en lui un goût décidé pour la lutte des taureaux sauvages; mais cette tendance était constamment comprimée par le respect qu'il portait à son père, celui-ci ne se souciant nullement de voir son fils s'adonner à de semblables distractions. La position du *Chiclanero* changea complètement, ainsi que celle de sa famille, en 1836, époque à laquelle Redondo père mourut, laissant sa veuve et de nombreux enfants sans aucune ressource, exposés à tomber dans la plus affreuse détresse, si des moyens d'existence ne se produisaient point immédiatement. Cette déplorable situation déterminait *El Chiclanero* à se vouer à la carrière tauromachique qui, en même temps qu'elle flattait le plus ses goûts dominants, le mettait en mesure d'améliorer le sort de toute sa famille. Dès lors ce *torero* s'adonna exclusivement à l'exercice de ses travaux favoris, et débuta dans une course qui eut lieu en 1838 à Chiclana même, où il parut dans le cirque combattant les taureaux comme simple amateur. Il s'en acquitta si bien et montra de telles dispositions, que le célèbre Montes, son parent, qui se trouvait à ces courses, n'hésita point à confier au *Chiclanero* un emploi de *banderillero* dans sa propre troupe.

Au bout de quatre années il avait fait de si grands progrès dans son art, toujours sous la direction de

son fameux maître, que celui-ci le proclama *matador* et le fit débiter avec ce titre, dans les courses qui eurent lieu à cette époque à Bilbao. Il faut dire pourtant que ce nouvel *espada* ne fut point heureux dans le commencement de ses récentes attributions, car il reçut une blessure grave qui mit ses jours en danger. Rétabli au bout d'un temps assez court, *El Chiclanero* continua à figurer auprès de Montes comme *matador* de deuxième ordre, et s'attira le plus favorable accueil et les plus grands applaudissements dans les cirques de Vitoria et de Tudela. Il accompagna ensuite son maître à Madrid, et les amateurs si intelligents de la cour eurent l'occasion d'admirer et d'applaudir le disciple habile du fameux Montes. Lorsque la saison des courses fut terminée, *El Chiclanero* retourna dans sa ville natale et vint apporter quelque soulagement à sa famille, pour laquelle il fut bientôt une véritable providence.

Dans l'année 1843, il se mit à la tête d'une *cuadrilla* qu'il avait organisée, et parcourut les cirques des principales villes du royaume. Comme son mérite lui acquérait une réputation de plus en plus étendue et que la cour le réclamait, il rentra à Madrid, y contracta un engagement, et, durant trois années consécutives, il travailla comme *primer espada* dans le cirque de cette capitale, alternant avec son maître Montes et d'autres *toreros* d'un grand renom à cette époque-là.

El Chiclanero s'étant de plus en plus perfectionné, devint, comme nous l'avons dit, un *torero* très-renommé et fut à tous égards le digne émule de son maître le fameux Montes. A une époque il a figuré sur

la même ligne que Cuchares, et même plusieurs amateurs lui accordaient la suprématie, peut-être par suite de l'extrême élégance de ses mouvements. Son adresse, ses profondes connaissances, ainsi que l'habileté avec laquelle il les mettait en relief, lui avaient acquis les sympathies enthousiastes des connaisseurs espagnols les plus distingués, de même que l'admiration de tous les étrangers assez heureux pour assister à des courses où il travaillait.

La santé du *Chiclanero* ne faisait que trop prévoir la fin prochaine de sa vie. Depuis quelque temps déjà, ses souffrances ne lui permettaient pas toujours de satisfaire aux engagements relatifs à son art et l'obligeaient à se faire remplacer par d'autres *espadas* qui, à coup sûr, lui étaient très-inférieurs, quoique possédant un mérite relatif. Il a rendu le dernier soupir le 23 mars 1853, dans la capitale. On craignait, longtemps avant la mort du *Chiclanero*, que l'état de sa santé ne l'obligeât à abandonner l'exercice de sa profession. Cuchares, son rival, le *Salamanquino* marchent immédiatement après lui, et passent aujourd'hui pour les premiers *toreros* d'Espagne.

Le *Chiclanero* avait su s'acquérir de telles sympathies, que les plus grands honneurs funèbres lui ont été spontanément accordés et que, non-seulement tous les *toreros* alors présents à Madrid, mais même des personnages de distinction, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure.

On lit à cet égard l'article suivant dans le *Journal des Débats* du 6 avril 1853 :

« On écrit de Madrid, le 2 avril :

« Avant-hier a eu lieu l'enterrement du célèbre to-

rero José Redondo, mort il y a quelques jours à Madrid. Ses obsèques ont été magnifiques. Pendant deux jours, le cercueil renfermant ses restes mortels a été exposé en public, dans l'église de Saint-Sébastien. Le char funèbre était attelé de 6 chevaux et suivi de 152 équipages, parmi lesquels on remarquait celui du gouverneur civil de Madrid et de plusieurs grands d'Espagne. Après ces voitures marchaient dans un silence profond plus de 20,000 personnes; les rues que le convoi traversait étaient encombrées d'une foule compacte, et il y avait des curieux à toutes les croisées, à tous les balcons.»

JULIAN CASAS (EL SALAMANQUINO).

Ce *torero* a dû surmonter de grands obstacles pour arriver à la réputation dont il jouit aujourd'hui.

Appartenant à une famille distinguée, il eut d'abord à vaincre la volonté de son père, officier dans l'armée royale, les instances de sa mère qui épuisa tous les moyens de persuasion pour le détourner de son penchant, la répugnance enfin de tous ses parents et de ses nombreux amis.

Julian Casas, né le 16 février 1818, à Béjar, petite ville de l'Estramadure, située à quelques lieues de Salamanque, suivit sa famille dans cette dernière ville, où son père fut appelé à la suite d'événements fâcheux et de chagrins domestiques. Le jeune homme continua dans cette ville les études médicales qu'il avait commencées à Béjar; mais il fut constamment détourné de ce travail par ses fréquentations avec les amateurs de courses et même avec les artistes des

cirques. Sa mère, désespérant de le ramener par les exhortations et les plaintes, essaya la rigueur et obtint qu'il fût retenu dans une maison d'arrêt pendant assez longtemps pour lui inspirer de nouvelles résolutions. Cette punition eut pour résultat, en effet, d'éloigner le jeune homme des arènes et de ses relations avec les *toreros*; mais ce n'était de sa part qu'une concession respectueuse faite aux scrupules de sa mère. Le choléra-morbus de 1833 emporta la pauvre femme au nombre de ses victimes, et Julian, bien qu'affligé de la perte d'une mère qui ne le contrariait que par excès de tendresse, ne tarda pas à revenir à ses premières inclinations. La principale résistance à sa vocation avait disparu; il brava toutes les autres influences hostiles et se joignit hardiment à un *torero* nommé *El Fraile* (le Moine), avec lequel il figura dans plusieurs cirques de la Vieille-Castille.

Les circonstances que nous venons de raconter firent au débutant une situation défavorable. Il ne trouva point de ces hautes protections si utiles aux artistes, sa conduite ayant blessé l'opinion du grand monde. Froidement accueilli, sévèrement jugé, il aurait infailliblement succombé si son énergique résolution ne lui avait fait surmonter tous les obstacles.

Non-seulement il parvint à captiver les spectateurs par l'habileté et la distinction de sa méthode dans le combat tauromachique; non-seulement, à force de persévérance et d'intrépidité, il triompha des chances défavorables de l'isolement; mais il sut conquérir la bienveillance et l'estime des deux maîtres Léon et Guillen, qui le prirent enfin sous leur protection et l'annexèrent à leur troupe, en 1844.

A partir de ce moment, Casas commença à recueillir les fruits de sa longue persistance : il franchit sans peine les différents degrés de l'organisation tauromachique, et mit si bien à profit les nouveaux enseignements de ses excellents professeurs, qu'il prit définitivement un rang distingué à leurs côtés.

Après avoir accompagné Cuchares dans les principaux cirques de province en qualité de *segundo espada*, il occupa ce même rang dans le cirque de Madrid, et fut enfin admis comme *primer espada* en 1848. Il organisa alors une *cuadrilla* exclusivement sous ses ordres et travailla les années suivantes conjointement et à rang égal avec le *Chiclanero* et même Montes, auprès de qui il se distingua au cirque de La Corogne.

Montes, ordinairement très-réservé et circonspect, mais juste et impartial dans ses jugements sur les *toreros* de son siècle, rendit un témoignage éclatant des qualités éminentes du *Salamanquino*, et annonça hautement que ce jeune homme était appelé à un brillant avenir.

L'opinion de cet illustre maître est déjà amplement justifiée. La réputation du *Salamanquino* a extraordinairement grandi et son nom s'est popularisé dans toutes les provinces de l'Espagne.

En 1853, le cirque de Madrid a été mis sous la direction de ce jeune *torero* et d'un de ses collègues, nommé Cayetano Sanz.

Le *Salamanquino* joint à une rare agilité dans le combat, un cachet de distinction qu'il doit à son éducation et à sa naissance, et qui plaide hautement en sa faveur. Son élégante tournure, ses façons cour-

toises et gracieuses, lui assurent partout, et en France surtout, l'accueil le plus sympathique.

FRANCISCO MONTES.

Le nom de ce *matador* est non-seulement populaire en Espagne, mais répandu dans l'Europe entière. La réputation de ce *torero* est tellement éclatante, que le nom de Montes restera désormais attaché au nom de la tauromachie, comme ceux de César et d'Alexandre le sont à l'idée de la guerre ; ceux du Tasse et de Raphaël à la poésie et à la peinture.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, dans toutes les carrières, il surgit, à certaines époques, des hommes en qui semblent se résumer, se personnifier et vivre d'une nouvelle vie, toute une science, tout un art. Pedro Romero et Montes ont été de ces hommes pour la tauromachie.

Si le premier de ces deux noms n'est pas universellement répandu, c'est qu'à l'époque où Romero s'éleva en Espagne dans toute sa grandeur artistique, les relations entre les peuples n'étaient pas aussi fréquentes et aussi rapides qu'elles le sont aujourd'hui ; mais, de nos jours, un homme de sa trempe et de son génie devait, de son vivant même, voir voler son nom dans toute l'Europe. C'est ce qui est arrivé à Montes.

Quelque lecteur espagnol pourrait s'étonner peut-être de ne point voir figurer dans cette appréciation le nom de *Pepehillo*. Voici la raison de cette exclusion : *Pepehillo* peut avoir excité dans sa patrie des enthousiasmes

siasmes populaires sans exemple. Aux yeux de l'Espagne, *Pepehillo* peut être même l'artiste le plus distingué, le plus aimé, le plus regretté; mais aux yeux de l'Europe, devant l'histoire et devant la postérité, dans le froid examen de sa carrière, c'est un *torero* qui a été souvent gravement atteint dans la lutte; il a été terrassé dans le combat et est mort vaincu dans l'arène, tandis que Romero et Montes ont fini leur carrière en vainqueurs. *Pepehillo*, en un mot, tout digne qu'il est d'emporter dans sa tombe le deuil d'un peuple entier, a succombé dans sa tâche. Romero et Montes ont triomphé. Il y a entre eux toute la différence qui sépare la victime du vainqueur. Montes, il est vrai, reçut dans un combat une grave blessure, et cet événement le désarma pour quelques jours; mais le blessé se releva et prit une revanche éclatante. Quand il reparut dans l'arène, les éclairs de la vengeance brillèrent aux deux tranchants de son épée; il frappa des coups plus terribles et doubla l'éclat de sa renommée. C'est alors que son nom vola de bouche en bouche aux extrémités du monde.

Pour expliquer l'éclat de cette étonnante célébrité, il suffit de raconter simplement la vie de Montes. C'est ce que nous allons faire.

Montes, appelé par les autres *toreros* *Paquiro* (ce mot est l'un des nombreux diminutifs par lesquels les Andalous remplacent le nom de François), naquit vers la fin du siècle dernier à Chiclana, petite ville située dans les environs de Cadix; il exécuta ses premiers travaux tauromachiques dans l'école spécialement affectée, à Séville, à ce genre d'exercice. Cet établissement avait été fondé par le gouvernement et

confié à la direction des fameux *toreros* Pedro Romero et Gerónimo José Cándido, desquels il a été déjà parlé dans ces biographies. Il n'est pas surprenant que le jeune débutant, d'ailleurs très-favorablement doté par la nature pour former un excellent *torero*, fit, sous de tels maîtres, les plus grands progrès, car il puisait aux meilleures sources les principes fondamentaux de son art. Cependant, au moment même où les progrès de Montes commençaient à se manifester, la suppression de l'école tauromachique de Séville ne lui laissa vers cette époque d'autre guide que ses propres inspirations. Il retourna dans sa ville et y passa quelques années pour ainsi dire dans l'inaction. Quelques amateurs qui l'observaient avec intérêt dans les circonstances où le hasard lui procurait l'occasion de combattre des animaux sauvages, étaient frappés des immenses dispositions qu'il manifestait pour cette sorte d'exercice. Déjà il s'était acquis un grand renom par son habileté dans la manière de reconduire dans leurs pâturages les taureaux récalcitrants qui, par leur mauvais instinct et leur insoumission, cherchaient à s'écarter de leur troupeau. On s'adressait à lui de préférence à tout autre pour s'acquitter de ces fonctions hasardeuses et réduire à l'obéissance les taureaux rétifs qui essayaient de fuir : il s'en rendait maître par le simple secours d'un manteau ou d'une couverture ordinaire, qu'il maniait avec une grande adresse. Grâce à ce talent et à d'autres analogues, il réussit à se créer une réputation qui d'abord ne s'étendit point au delà de sa ville natale et de quelques autres assez rapprochées. Les partisans que son mérite lui avait procu-

rés désiraient qu'il travaillât dans des localités importantes, afin de se faire connaître; mais pendant quelque temps les plus grands obstacles s'opposèrent à l'accomplissement de ces désirs. Il y avait à cette époque trois *toreros* fameux, réputés comme offrant le *nec plus ultra* de l'habileté dans les luttes du cirque : le public les affectionnait extraordinairement à cause de leur talent d'ailleurs remarquable, et se refusait à admettre des *matadores* nouveaux et inconnus, dont le mérite était problématique.

Montes supporta cette contrariété avec résignation; mais comme il était, après tout, porté, tant par goût que par nécessité, vers la carrière tauromachique, il s'efforça de rompre sa longue oisiveté et se munit d'une lettre de recommandation écrite par l'*espada* Cándido, un de ses premiers maîtres, à un autre *torero*, Roque Miranda, lequel était alors en grande vogue et fort aimé du public, surtout à Madrid. Montes retira de sa lettre le meilleur résultat; il se présenta à la cour, et la haute protection de Miranda lui attira l'insigne faveur d'être admis à travailler dans le cirque d'Aranjuez. On fut si content de lui que, quelques semaines plus tard, grâce à l'appui du *matador* Antonio Ruiz, il fut engagé pour figurer dans les courses qui devaient avoir lieu à Madrid sous la direction de ce fameux *espada*. Montes parut pour la première fois dans le cirque de la cour, le 7 mai 1832. On peut dire que les triomphes de Montes datent de ce jour; car, à partir de cette époque, les rôles furent intervertis, et de protégé qu'il était, il devint protecteur. Bientôt il dépassa les plus fameux *toreros*, et quoique vers ce moment il ne fût pas encore arrivé à l'apogée

du savoir tauromachique, il ne tarda guère à atteindre le degré supérieur de cet art. La révolution que sa méthode amena dans la science du cirque excita un tel enthousiasme, que chacun se disputait le plaisir d'aller voir le fameux *matador* qui, dans toutes les villes où le hasard de sa carrière l'amena, était généreusement fêté et recevait des preuves nombreuses de sympathie et d'affection, tant de la part des Espagnols que de celle des étrangers, qui ne perdaient aucune occasion d'aller l'admirer dans les luttes du cirque.

Alors ce célèbre *torero*, étant parvenu au point culminant de son art, parut l'abandonner définitivement et se retira, vers l'année 1845, dans sa ville natale, où il s'appliqua exclusivement à administrer la fortune qu'il s'était acquise dans l'exercice de sa profession.

L'apparition de Montes dans le cirque ranima d'une façon singulière le goût public pour les divertissements tauromachiques, qui semblait, vers cette époque, s'être amoindri en Espagne, soit parce que les véritables amateurs n'y voyaient point figurer des *toreros* d'un mérite égal à ceux qu'ils avaient jadis admirés, soit que l'intérêt primitif de ce genre de divertissement eût été atténué par d'autres circonstances. En effet, l'art tauromachique paraissait être en décadence, et peut-être même eût-il été généralement abandonné, si Montes, *torero* de talent, n'eût point surgi.

Montes, considéré comme chef de *cuadrilla*, possédait un tact spécial quant à la direction de sa troupe durant les combats de l'arène; il savait placer chacun de ses subordonnés au poste qui lui convenait le

mieux, et l'on voyait toujours ses *chulos*, ses *banderilleros* et ses *picadores* répartis dans les emplacements exigés par leurs attributions respectives. Ces dispositions, assez négligées d'ordinaire par les autres *matadores*, furent favorablement remarquées. Par cette intelligente distribution, la course acquerrait en effet une régularité agréable à l'œil, et suivait une marche qui peut-être faisait éviter une foule d'accidents produits, la plupart du temps, par la confusion et le désordre.

Il avait des connaissances si profondes et un coup d'œil si juste que, dès les premiers pas qu'un taureau faisait dans l'arène, il savait distinguer la catégorie à laquelle appartenait l'animal et la manière dont il devait être combattu. Il possédait d'ailleurs un jeu de cape inimitable, admirable surtout en ce qui concernait la sécurité des *picadores* qui, sûrs de sa protection, se hasardaient à venir provoquer l'animal jusqu'au milieu du cirque, manœuvre fort dangereuse par ce qu'elle a de compromettant pour le cavalier. Il savait exécuter une foule de tours d'agilité qui provoquaient le plus grand enthousiasme de la part des spectateurs. Quelquefois, se plantant debout devant le taureau, les bras croisés et l'œil fixé sur lui, il l'arrêtait subitement comme fasciné et subjugué par son regard vif, aigu et froid comme la lame d'une épée; tantôt, s'appuyant d'un pied léger sur la tête du taureau, il le franchissait d'un bond; tantôt, s'enveloppant majestueusement de son manteau, il se faisait suivre par l'animal tout autour du cirque, et au moment où cette bête furieuse se précipitait sur lui, par une torsion de son corps et un saut de

côté, plus rapide que l'éclair, il échappait à ses atteintes.

Comme *matador*, le maniement de sa *muleta* et de son épée ne laissaient jamais rien à désirer. Sa manière de tuer était remarquable par la précision, la sûreté et l'aisance de ses coups. Il était tellement maître de lui-même, il paraissait si certain de réussir, que toute idée de danger s'éloignait seulement en le voyant.

La célébrité qu'il sut acquérir comme artiste, ne fut pas moins grande parmi les étrangers de distinction qui voyageaient en Espagne pendant sa vie, et qui avaient le plaisir de le voir travailler ; il en reçut des preuves de leur estime et de l'admiration qu'ils avaient pour lui ; un prince russe vint tout exprès chez lui, à Chiclana, pour lui rendre visite et lui toucher la main. Il lui fit cadeau, en souvenir, d'une douzaine de couverts en or. La femme d'un lord anglais aussi, après avoir fait elle-même son portrait, lui laissa, pour cette complaisance, vingt onces d'or dans une poche de la veste dont il était costumé. Il reçut enfin, pendant sa carrière tauromachique, d'innombrables marques en tout genre de l'enthousiasme qu'il provoquait.

Les connaissances profondes que possédait Montes dans les différentes branches de l'art tauromachique, le mirent en mesure de composer un ouvrage sur cette matière, livre assez développé et qui passe pour un bon cours théorique à l'usage des *toreros*. Ce travail, dans lequel nous avons puisé de nombreux renseignements, fut publié en espagnol, à Madrid, durant l'année 1836, sous le titre de : *Tauromaquia*

completa, ó arte de torear en plaza, á pié y á caballo. Ce livre sera probablement consulté à l'avenir par toutes les personnes qui embrasseront cette profession hasardeuse.

Si, comme chef de troupe, Montes était zélé et exigeait que tous ses subordonnés s'acquittassent consciencieusement de leurs devoirs respectifs, on le voyait d'ailleurs veiller avec la plus grande sollicitude à la défense des membres, quels qu'ils fussent, de la *cuadrilla* qu'il dirigeait. Il ne perdait jamais de vue ses *toreros*, accourant toujours avec sa cape pour les sauvegarder dans les moments difficiles. S'il ne réussissait pas à écarter l'animal par ce manège, il saisissait alors le taureau par la queue, et le maintenait au même endroit jusqu'à ce que le *torero* en danger se fût mis à l'abri.

La régularité de ses mœurs, régularité dont il ne se départit point, même dans les plus beaux triomphes de sa jeunesse, formait le plus grand contraste avec la conduite habituelle de la plupart des hommes de cette profession. Il s'acquit ainsi une fortune convenable et, après avoir en quelque sorte régénéré l'art tauromachique, il en abandonna l'exercice pour se retirer dans sa ville natale, où il s'appliqua à l'administration de ses biens. Cependant, soit que l'amour de son état l'entraînât malgré lui, ou qu'une existence tranquille, commode et sans danger, lui fût devenue à charge; soit enfin que, selon d'autres chroniqueurs, sa fortune se fût diminuée ou perdue, Montes reprit son épée et reparut dans le cirque, où les amateurs et le public l'accueillirent avec ces marques de sympathie et d'affection qui lui avaient été antérieurement prodiguées.

Cependant, malgré ces sympathies, malgré l'enthousiasme que sa seule présence sur l'arène provoquait, Montes, comme tous les grands hommes, ne fut pas exempt de subir certaines épreuves cruelles, inséparables des hautes renommées. A ce propos, nous allons rendre compte à nos lecteurs d'un épisode qui eut lieu l'an 1842, dans les courses exécutées à Málaga à l'occasion de l'inauguration du cirque de cette ville, mais nous allons laisser parler le spirituel écrivain témoin oculaire de cette scène.

.....

« Un magnifique taureau noir venait d'être lancé dans l'arène. A la manière brusque dont il était sorti du *toril*, les connaisseurs en avaient conçu la plus haute opinion. Il réunissait toutes les qualités d'un taureau de combat; aussi portait-il dans le troupeau le nom de Napoléon, comme le seul nom qui pût qualifier sa supériorité incontestable. Sans la moindre hésitation il fondit sur le *picador* posté auprès des tables, le renversa avec son cheval qui resta mort sur le coup, puis s'élança sur le deuxième, qui ne fut pas plus heureux et qu'on eut à peine le temps de faire passer par dessus les barrières, tout moulu et tout froissé de sa chute. En moins d'un quart d'heure, 7 chevaux éventrés gisaient sur le sable, les *chulos* n'agitaient que de bien loin leurs capes de couleur et ne perdaient pas de vue les palissades, sautant de l'autre côté dès que Napoléon faisait mine d'approcher. Montes lui-même paraissait troublé, et même une fois il avait posé le pied sur le rebord de la charpente des *tablas*, prêt à les franchir en cas d'alerte et de poursuite trop vive, ce qu'il n'avait pas fait dans les deux courses précé-

dentes. La joie des spectateurs se traduisait en exclamations bruyantes, et les compliments les plus flatteurs pour le *toro* s'élançaient de toutes les bouches. Une nouvelle prouesse de l'animal vint porter l'enthousiasme au plus haut degré d'exaspération. Un *sobresaliente* (doublure) de *picador*, car les deux chefs d'emploi étaient hors de combat, attendait, la lance baissée, l'assaut du terrible Napoléon qui, sans s'inquiéter de sa piqure à l'épaule, prit le cheval sous le ventre d'un premier coup de tête, lui fit tomber les jambes de devant sur le rebord des tables, et d'un deuxième, lui soulevant la croupe, l'envoya, avec son maître, de l'autre côté de la barrière dans le couloir de refuge qui circule tout autour de la place. Un si bel exploit fit éclater des tonnerres de bravos; le taureau était maître de la place qu'il parcourait en vainqueur, s'amusant, faute d'adversaires, à retourner et à jeter en l'air les cadavres des chevaux qu'il avait décosus. Les *banderilleros* se tenaient enfourchés sur les tables, n'osant descendre harceler de leurs flèches ce redoutable lutteur, dont la rage n'avait pas besoin, à coup sûr, d'excitations. Les spectateurs, impatientés de cette espèce d'entr'acte, criaient :

« — *Las banderillas! las banderillas! fuego al at- calde!* — Le feu à l'alcade qui ne donne pas l'ordre! »

« Enfin, sur un signe du gouverneur de la place, un *banderillero* se détacha du groupe et planta deux flèches dans le cou de la bête furieuse, et se sauva de toute sa vitesse, mais pas assez promptement encore, car la corne lui effleura le bras et lui fendit la manche. Alors, malgré les vociférations et les huées du

peuple, l'alcade donna l'ordre de la mort, et fit signe à Montes de prendre sa *muleta* et son épée, en dépit de toutes les règles de la tauromachie, qui exigent qu'un taureau ait reçu au moins quatre paires de *banderillas* avant d'être livré à l'estoc du *matador*.

« Montes, au lieu de s'avancer comme d'habitude au milieu de l'arène, se posa à une vingtaine de pas de la barrière pour avoir un refuge en cas de malheur ; il était fort pâle et, sans se livrer à aucune de ces gentilles coquetteries du courage qui lui ont valu l'admiration de l'Espagne, il déploya la *muleta* écarlate et appela le taureau qui ne se fit pas prier pour venir. Montes exécuta trois ou quatre passes avec la *muleta*, tenant son épée à la hauteur des yeux du monstre, qui tout à coup tomba comme foudroyé et expira après un bond convulsif. L'épée lui était entrée dans le front et avait piqué la cervelle, coup défendu par les lois de la tauromachie, le *matador* devant passer le bras entre les cornes de l'animal et lui donner l'estocade entre la nuque et les épaules.

« Quand on eut compris le coup, car ceci s'était passé avec la rapidité de la pensée, un hourra d'indignation s'éleva des *tendidos* aux *palcos*, un ouragan d'injures et de sifflets éclata avec un tumulte et un fracas inouï : boucher, assassin, brigand, voleur, galérien, bourreau, étaient les termes les plus doux ; à Ceuta Montes ! au feu Montes ! les chiens à Montes ! tels étaient les cris qui retentissaient de toutes parts.

« Quant à Montes ! il était livide, son visage verdissait de rage, ses dents imprimaient des marques sanglantes sur ses lèvres blanches, quoiqu'il affectât un grand calme et s'appuyât avec une grâce affectée

sur la garde de son épée dont il avait essuyé dans le sable la pointe rougie, contre les règles. — A quoi tient la popularité !

« Jamais personne n'aurait pu imaginer la veille et l'avant-veille qu'un artiste aussi sûr, aussi maître de son public que Montes, pût être si rigoureusement puni d'une infraction sans doute commandée par la plus impérieuse nécessité, vu l'agilité, la vigueur, et la fureur extraordinaire de l'animal. La course achevée, il monta en calessine suivi de sa *cuadrilla* et partit en jurant ses grands dieux qu'il ne remettrait plus les pieds à Málaga. »

Quoi qu'il en soit, Montes, tant par son savoir que par les autres qualités rares dont il était doué, sut s'entourer de partisans passionnés, parmi lesquels figuraient des personnes appartenant à la plus haute classe de la société. Les sympathies qu'il s'étaient acquises existaient en sa faveur parmi les grands comme parmi les petits, et nul autre *torero* n'a su en réunir d'aussi nombreuses ni d'aussi sincères.

Les courses de Madrid ont lieu chaque année à deux époques distinctes. Durant celles qui furent célébrées dans cette capitale pendant l'automne de 1850, Montes figurait comme *primer espada* et eut le malheur d'être atteint par un taureau au moment même où il lui donnait le coup mortel. Sa blessure, en apparence légère, dans la région du mollet, eut des résultats très-graves. C'est dans cette circonstance surtout que l'on constata combien était vif l'intérêt que lui portait tout le monde. Durant le traitement auquel il fut soumis, la maison où il était logé ne désemplissait pas de visiteurs. Il y vint des géné-

raux illustres, des grands d'Espagne, d'opulents banquiers, en un mot des gens de tout rang et de toute condition; personne n'y fit faute, tant on considérait comme une satisfaction et un devoir de venir exprimer ses regrets au célèbre artiste, au *torero* supérieur.

Montes, dès qu'il fut rétabli des suites de ses blessures, se retira chez lui afin de passer l'hiver dans ses foyers. Il ne tarda pas à reprendre de nouveaux engagements comme chef de *cuadrilla*, mais une fièvre maligne le surprit et le terrassa en peu de jours. Il expira le 4 avril 1851, à peine âgé de 50 ans, laissant un nom immortel dans la tauromachie, à côté de ceux de *Pepillo* et de *Romero*.

Un jeune parent de Montes, *El Chiclanero*, lui succéda dans les courses; mais la mort a enlevé aux arènes, presque au début de sa carrière, ce jeune *torero* que tout le monde jugeait digne de marcher sur les traces du plus illustre *matador* des temps modernes.

CAYETANO SANZ.

Il est possible qu'un grand nombre de nos lecteurs aient eu occasion de voir travailler Cayetano Sanz, ces dernières années, dans les cirques du nord de l'Espagne. Au moment où nous mettons notre ouvrage sous presse, nous apprenons que cet *espada* est appelé à diriger les courses de taureaux de St-Esprit, sur les traces récentes de Cuchares et peut-être en présence de la cour impériale de France actuellement aux eaux de Biarritz. Ces motifs nous ont décidé à dire quelques mots sur cet artiste.

Cayetano Sanz vint au monde en 1823, six mois après la mort de son père. Privé de la protection paternelle et bientôt même de la direction de sa mère, qui se remaria et se sépara de lui, cet enfant livré ainsi à des instincts plus aventureux, manifesta de bonne heure son goût pour une carrière artistique et surtout pour les combats du cirque.

Malgré quelques résistance de la part des parents qui l'avaient recueilli et élevé, il débuta sur l'arène de Madrid en 1841. Depuis cette époque jusqu'en 1849, il parcourut régulièrement la hiérarchie de son art et parvint à se faire admettre comme *espada* au rang des premiers *matadores* de l'époque. Il a souvent combattu à Madrid à côté de Cuchares et du *Salamanquino*.

Cayetano Sanz, aux yeux de quelques critiques, manque peut-être encore un peu de sang-froid et d'expérience, mais il se fait remarquer avec distinction par son agilité et sa grâce.

Ce *torero* doit ses connaissances tauromachiques aux enseignements du *banderillero* célèbre connu sous le nom de *Capita*, professeur très-renommé en Espagne et que cet élève honore particulièrement. Cayetano Sanz occupe déjà un rang élevé comme *espada*, à côté de Cuchares et du *Salamanquino*.

Nous croyons devoir terminer cette revue biographique par une liste aussi complète que possible des *toreros* qui se sont le plus popularisés en Espagne dans les diverses branches de la tauromachie.



TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES TOREROS QUI SE SONT LE PLUS DISTINGUÉS DANS LES
DIFFÉRENTES BRANCHES DE LA TAUROMACHIE, DEPUIS LA
MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

FRANCISCO ROMERO, natif de
Ronda (Andalousie), chefet
fondateur de l'art de com-
battre et tuer les taureaux
de pied ferme avec l'épée
et la *muleta*.

Manuel Bellon, contemporain
de Romero.

JUAN ROMERO, fils de Fran-
çois, 1769.

MIGUEL GALVEZ.

Antonio Palacios, *parchero* et
banderillero de la *cuadril-
la* de Juan Romero.

Juan Bueno, *id.*

Bernardo Chavó, *id.*

Juan de Apiñani, *id.*

Pedro Palomo, *id.*

Alejandro Vazquez, *id.*

Juan Amonte, *id.*

Diego Ferrer, *id.*

Fernando de Toro, *picador*
de la *cuadrilla* de Romero.

Don José Daza, *p.*

José Ramirez, *p.*

Juan Misas, *p.*

Antonio Galiano, *p.*

Manuel Alonso, *p.*

Pascual Brey, *p.*

Sebastian Vicente Gonzalez, *p.*

Matco Bosa, *p.*

Juan Misas fils, *p.*

JOAQUIN RODRIGUEZ (*Costilla-
res*), 1773.

Antonio Ramirez, 2^e *espada*.

Antonio Campos, *id.*

Potra de Talavera, 4^{er} *espada*.

José Maria et Cosme Rodri-
guez, *banderilleros*.

Miguel Arocha, *b.*

Francisco Garcés, *b.*

Gerónimo Maligno, *b.*

Alfonso Caraballo, *b.*

Vicente Estrada, *b.*

Francisco Maligno, *b.*

Juan Herrera, *b.*

JUAN MIGUEL RODRIGUEZ, 2^e
espada.

Sebastian Varo, *picador*.

Juan Ortega, *p.*

Diego Lozano, *p.*

Francisco Gomez, *p.*

Manuel Rendon, *p.*

Juan Marcelo, *p.*

Gil Garcia, *p.*

Felipe Lerma, *p.*

Ignacio Nuñez, *p.*

Sebastian Jorge (*el Chano*).

Julian de Arocha.

JOSÉ DELGADO (*Pepehillo*),
1777.

Antonio Molina, *p.*

- Francisco Jimenez, *p.*
 Pedro Rodriguez Montero, *p.*
 Tomas Fernandez, *banderil.*
 Vicente Ranilla, *b.*
 Cristóbal Ruiz, *b.*
 Gerónimo Luna, *b.*
 PEDRO ROMERO, fils de Juan,
 1780.
 Juan Miguel Rodriguez, 2^e
espada.
 Francisco Herrera, père de
 Guillen, *id.*
 Manuel Rodriguez Nona, *b.*
 Andres Solis, *p.*
 Pedro Carmona, *p.*
 Antonio Santos, *b.*
 José Jimenez, *b.*
 Ambrosio Valdivieso, 2^e *es-*
pada.
 Le chevalier Godoy, qui tuait
 gratuitement les taureaux.
 El Fraile de Pinto, 2^e *espada.*
 Lorencillo, *id.*
 Manuel de la Vega, *b.*, 1787.
 Francisco Claro, *b.*
 Antonio de Los Santos, *b.*
 Mariano Aguilar.
 Francisco Baca, *p.*
 Diego Molina Chamorro, *p.*
 José et Antonio Romero, 2^e
espadas, frères de Pedro.
 Nicolas Martinez, *id.*, 1786.
 El Fraile del Rastro, *id.*
 Melchor et Martincho, *id.*
 JUAN GARCÉS, 1792.
 Mariano Aguilar, *b.*
 José Almansa, *b.*
 Manuel Bueno, *b.*
 José Cándido, *b.*
 Ambrosio Recuenco, *b.*
 BARTOLOMÉ JIMENEZ, 1792.
 Manuel Jimenez, *p.*
 Juan Roque, *p.*
 Alberto Cordero *p.*, 1787.
 GERÓNIMO JOSÉ CANDIDO, 1800
 Francisco de Paula Rodri-
 guez, *p.*, 1803.
 Antonio Peinado, *p.*
 Antonio Herrera (*el Cano*) *p.*
 Francisco et Cristóbal Or-
 tiz, *p.*
 Augustin Aroca, 2^e *espada.*
 LEONCIO BADEN.
 JUAN NUÑEZ (*Sentimientos*),
 1804.
 Silvestre Torres (*el Fraile*), *b.*
 Ramon Garcia.
 MANUEL ALONSO (*Manotillo*
el Castellano), 1814.
 Francisco Hernandez, 2^e *esp.*
 José Garcia (*el Platero*), *id.*
 Luis Corchado, *p.*
 Bartolomé Manzano, *p.*
 FRANCISCO HERRERA GUILLEN,
 1815.
 Joaquin Zapata, *p.*
 Manuel Diaz, *p.*
 Pedro Puyana, *p.*
 Juan Ramos, *b.*
 Domingo del Corral, *b.*
 Francisco Hernandez (*el Bo-*
lero), *b.*
 ANTONIO RUIZ (*el Sombrere-*
ro), 1816.
 Alonso Alarcon, 2^e *espada.*
 José Orellana, *p.*
 Sebastian Miguez, *p.*
 Juan Mateo Castaños, *p.*
 José Pinto, *p.*
 JUAN LEON, 1820.
 Juan Pinto de Utrera, *p.*
 Javier del Fuego, *p.*
 Juan Marchena (*el Clavel-*
lino), *p.*

- MANUEL LUCAS BLANCO.
 Vicente Parolo, *b.* 1824.
 Gregorio Jordan, *b.*
 Luis Ruiz (*Colilla*).
 JUAN JIMENEZ (*el Morenillo*)
 1824.
 Fernando Carrera, *b.*
 El Fraile de Santa Lucia, *b.*
 Manuel Rivera, *p.*
 JOSÉ ANTONIO BADEN.
 Manuel Romero (*Carreto*).
 Juan Martin, *p.*
 Francisco Gonzalez (*Pan-
 chon*), *p.*
 Manuel Parra.
 José Cárdenas.
 Pedro Sanchez.
 Antonio Calzadilla.
 Manuel Gonzalez, *p.*
 FRANCISCO MONTES (*Paquiro*),
 1834.
 Francisco Hormigo, *p.*
 Francisco Sevilla, *p.*
 ROQUE MIRANDA.
 José de Los Santos, 2^o *espada*.
 Francisco Sanchez (*Poquito
 pan*), *p.*
 Manuel Carrera, *p.*
 Francisco Tapia, *p.*
 Francisco Briones, *p.*
 DON RAPHAEL PEREZ DE GUZ-
 MAN, 1836.
 Francisco de Los Santos, *b.*
 Antonio Sanchez, *p.*
 Antonio Rodriguez, *p.*
 Antonio Fernandez, *p.*
 JUAN PASTOR (*el Barbero*),
 1840.
 Juan Gutierrez (*el Montañés*).
 Ysidro Santiago (*Barragan*).
 Luis Rodriguez, *b.*
 ANTONIO DEL RIO, 1842.
- JUAN YUST.
 Francisco Ezpeleta, *b.*
 FRANCISCO ARJONA GUILLÉN
 (*Cuchares*), 1842.
 José Antonio Calderon (*Capi-
 ta*), *b.*
 Juan Sanchez (*No te veas*), *b.*
 Tomas Cobanos, 2^o *espada*.
 Juan de Dios Dominguez, *id.*
 José de Usa (*el Galleguito*).
 Juan Diaz (*el Coriano*), *b.*
 MANUEL DIAZ (*Labi*), 1844.
 José Trigo, *p.*
 José Muñoz, *p.*
 José Alvarez.
 JOSÉ REDONDO (*el Chiclane-
 ro*), 1846.
 Gaspar Diaz, 2^o *espada*.
 José Vazquez y Parra, *id.*
 Pedro Sanchez.
 Antonio Luque (*el Camaráa*)
 JULIAN CASAS (*el Salaman-
 quino*), 1848.
 Antonio Belo (*Belito*), 2^o *es-
 pada*.
 José Muñoz (*Pucheta*), *id.*
 CAYETANO SANZ, 1850.
 JUAN LUCAS BLANCO.
 Manuel Perez (*el Relogero*),
 2^o *espada*.
 Manuel Arjona Guillen, frère
 de *Cuchares*, *id.*
 Antonio Sanchez (*el Tato*), *id.*
 1853.
 Juan Martin (*el Pelon*), *p.*
 Francisco Miguez, *p.*
 Bruno Azaña, *p.*
 Pedro Romero (*el Habane-
 ro*), *p.*
 Francisco Atalaya, *p.*
 Juan Diaz (*el Coriano*), *p.*
 Juan Alvarez (*Chola*).

Joaquin Coito (*Charpa*).
 Juan Gallardo, *p*.
 Manuel Sanchez, *p*.
 Carlos Puerto, *p*.
 Francisco Puerto, *p*.
 Lorenzo Sanchez, *p*.
 Manuel Ceballos, *p*.
 José Sevilla, *p*.
 Ceferino Lozano, *p*.
 Juan Uceta, *p*.
 Antonio Arce, *p*.
 Francisco Calderon, *p*.
 José Barrera (*Trigo*).
 Felipe de Usa (*Pando*), *b*.
 Pablo Ramos, *b*.
 Marcelo Ureña, *b*.
 Mateo Lopez (*Chirinva*), *b*.
 Andres Torres (*Fragabalas*).
 Juan José, *b*.

Manuel Sanchez, *b*.
 Juan Rico, *b*.
 Enrique Ortega, *b*.
 Joaquin Carbonero (*Quini*), *b*.
 José Andreu (*Pepé*), *b*.
 Antonio Guerrero (*Macan-*
do).
 Matias Muñiz, *b*.
 Nicolas Baro, *b*.
 Blas Méliz (*Blaye* ou *Minu-*
to).
 Quintin Salido, *b*.
 Francisco Lillo, *b*.
 Angel Lopez (*el Regatero*), *b*.
 Pedro Perez, *b*.
 Francisco Ezpeleta, *b*.
 Manuel Guzman, *b*.
 Manuel Bustamante (*Pulga*).
 Domingo Vazquez, *b*.



LES COURSES DE TAUREAUX
EXPLIQUÉES.



DEUXIÈME PARTIE.



IDÉE GÉNÉRALE

D'UNE COURSE DE TAUREAUX.



Les combats de taureaux, comme toutes les grandes institutions de l'antiquité, ont toujours eu et ont encore des partisans enthousiastes et de violents détracteurs ; mais il est à remarquer qu'au milieu de tant de fondations nationales qui ont péri dans le monde et dont il ne nous reste que de la poussière ou des souvenirs, la tauromachie, en Espagne, non-seulement reste debout, électrisant tout un peuple, mais grandit chaque jour et commence même à déborder comme une lave de l'autre côté des Pyrénées.

Il faut que cette passion populaire porte en elle un attrait bien puissant, pour qu'elle ait ainsi exercé son influence, pendant des siècles, à travers toutes les transformations politiques et sociales de la Péninsule, et qu'elle tende à pénétrer aujourd'hui chez les nations les plus civilisées, malgré le caractère abrupte de son antique origine.

Il faut qu'un prestige bien étrange, bien incontes-

table soit attaché à ces jeux sanglants, encore empreints de toute la rudesse des luttes primitives de l'homme, pour que la délicate femme du *xix^e* siècle vienne y chercher des émotions et du plaisir.

Le romancier touriste, le plus populaire en France, le plus universellement lu en Europe, Alexandre Dumas, dit qu'une *corrida de toros* est un spectacle dont on ne se lasse pas quand on a pu le voir une fois.

Avant de passer au dictionnaire du langage technique et de tous les détails de la tauromachie, donnons à vol d'oiseau une idée générale de la composition de ce spectacle.

En principe, les courses de taureaux ne sont qu'une rencontre ménagée entre ces animaux et l'homme armé, dans le but de faire ressortir la supériorité de l'intelligence et de l'adresse sur la force physique et les fureurs de la brute. Mais dans l'organisation de ces combats, pour donner à la lutte plus de mérite et plus d'attraits, on a peu à peu introduit des règles sévères, des lois de prudence et de loyauté qui forment aujourd'hui un véritable code dont l'observation n'est pas moins sévère en Espagne que celle des autres législations.

La mise en scène d'une *corrida* se compose de trois éléments principaux : un cirque spacieux, aménagé de manière à ce que le lieu du combat soit bien en vue de tous les spectateurs, des taureaux de race sauvage et une *cuadrilla*, troupe d'écarteurs ou combattants appelés *toreros*.

Nous n'avons pas besoin de faire la description du cirque qui a toujours les dispositions d'un vaste amphithéâtre circulaire garni de gradins où se rangent

les spectateurs et au milieu duquel se trouve l'arène, théâtre du combat.

Les taureaux, amenés la veille au soir ou de grand matin des pâturages, sont enfermés d'abord dans une grande cour attenante au cirque appelée *toril* ; chacun d'eux est placé ensuite dans une petite loge d'où il est lancé dans l'arène.

Quand l'heure du combat a sonné, un *alguacil* à cheval, chapeau à plumes sur la tête, revêtu d'un costume noir moyen âge, tenant une baguette flexible à bout d'argent à la main, entre dans le cirque et s'avance jusqu'au devant de l'autorité qui doit présider à la course. Il demande la permission d'introduire la *cuadrilla* qui doit prendre part au combat. Cette permission accordée, l'*alguacil* disparaît pendant un moment et revient bientôt en tête du cortège des *toreros* qu'il conduit devant la loge présidentielle. La *cuadrilla* salue à son tour, et chacun de ses membres va occuper dans l'arène le poste qui lui est assigné par l'*espada*, suivant leurs fonctions respectives. L'*alguacil* se présente de nouveau devant l'autorité, se découvre, sollicite l'autorisation d'ouvrir le combat, et demande la clef du *toril* où sont enfermés les taureaux. Le président, du haut de sa loge, lui jette cette clef attachée à un grand nœud de rubans ; l'*alguacil* doit la saisir avant qu'elle ne tombe à terre, et ensuite il la donne à un *chulo* ou garçon de service qui va ouvrir le *toril*. Un taureau portant sur l'épaule gauche une touffe de rubans ou une large cocarde appelée *divisa*, aux couleurs de la *ganaderia* à laquelle il appartient, s'élance dans l'arène. La lutte a commencé.

Les *picadores* ou combattants à cheval, postés à gauche de la porte du *toril* et armés d'une longue pique, sont les premiers à subir les attaques du taureau. Si dans le choc ils sont désarçonnés, s'ils tombent avec leur cheval mort ou blessé, les *capeadores* ou *chulos* viennent à leur secours, et agaçant le taureau avec leurs manteaux qu'ils font papillonner devant lui de mille manières différentes, amènent l'animal vers un autre endroit de l'arène, pendant que le *picador*, remonté sur un cheval frais, se prépare à recevoir une nouvelle attaque. Telle est la première période du combat. Pendant cette période, les *chulos* font briller leur adresse par mille jeux de manteaux, le saut de la *garrocha*, le saut par dessus les cornes, et d'autres passes brillantes ont lieu aux applaudissements frénétiques des spectateurs.

Une fanfare a sonné. Les *picadores*, sans quitter l'arène, cessent de prendre part au combat; la pose des *banderillas* est annoncée. Les *banderilleros* sont munis de minces bâtons d'un demi-mètre de longueur environ ornés de rubans, terminés à l'un des bouts par un fer aigu en forme d'hameçon, et garnis de papier de couleur découpé. Ainsi armés, ils s'élancent vers le taureau, le provoquent et lui clouent ces dards sur les épaules et sur la partie supérieure du cou. Quand un taureau a refusé le combat avec les *picadores*, ou s'est montré poltron, pour mieux l'irriter et le rendre féroce, les *banderillas*, au lieu d'être simples, sont à feu, c'est-à-dire que, tout en conservant les mêmes formes et les mêmes dimensions, elles sont garnies d'une préparation inflammable qui éclate avec force étincelles et détonations quelques

instants après leur application dans les chairs de l'animal.

Lorsque six ou huit paires de *banderillas* simples ou de *fuego* ont été posées sur les épaules du taureau, le président fait sonner la trompette pour annoncer la troisième période de la course, qui est le combat à mort avec le *matador*. Les *banderilleros* alors, quittant les *banderillas*, reprennent leurs manteaux et l'*espada*, qui est le chef de la *cuadrilla*, se prépare à lutter corps à corps avec le taureau et le provoque à un duel à mort. Armé d'une épée longue et à double tranchant, et tenant pour arme défensive un morceau d'étoffe de laine de couleur écarlate emmanché à un petit bâton, appelée *muleta*, espèce de bouclier flottant, il vient devant la loge de l'autorité faire hommage de la vie de l'animal, indiquant par quelques paroles chaleureuses en l'honneur de qui il va immoler le taureau. Ensuite, il indique aux *chulos* l'endroit qu'il choisit pour la mise à mort, et ceux-ci, au moyen de leurs manteaux, excitent l'animal et l'amènent au lieu désigné : l'*espada* le provoque à son tour, et après avoir fait quelques passes avec sa *muleta* et s'être joué de lui au moyen de ce chiffon flottant, il lui enfonce son épée dans le corps au moment où le taureau, se croyant sûr de sa proie, baisse la tête pour la saisir avec ses cornes.

La manière de frapper ce coup mortel n'est pas toujours la même, et cette diversité constitue autant de passes ou *estocadas de muerte*, dont les noms ainsi que les résultats se trouveront expliqués aux lecteurs dans le vocabulaire ci-après.

Quand le taureau, après avoir reçu un ou plusieurs

coups d'épée, est couché à terre, mais sans être mort, pour abréger son agonie et ne pas faire attendre les spectateurs, le *cachetero*, qui est une espèce de *torero* d'un rang inférieur, s'approchant de lui par derrière, lui donne le coup de grâce en le frappant avec un poignard appelé *puntilla* ou *cachete*, entre les deux cornes, près de leur racine. Au moyen de ce coup, qui consiste à séparer la première de la deuxième vertèbre et à léser la moelle épinière, l'animal meurt instantanément comme foudroyé.

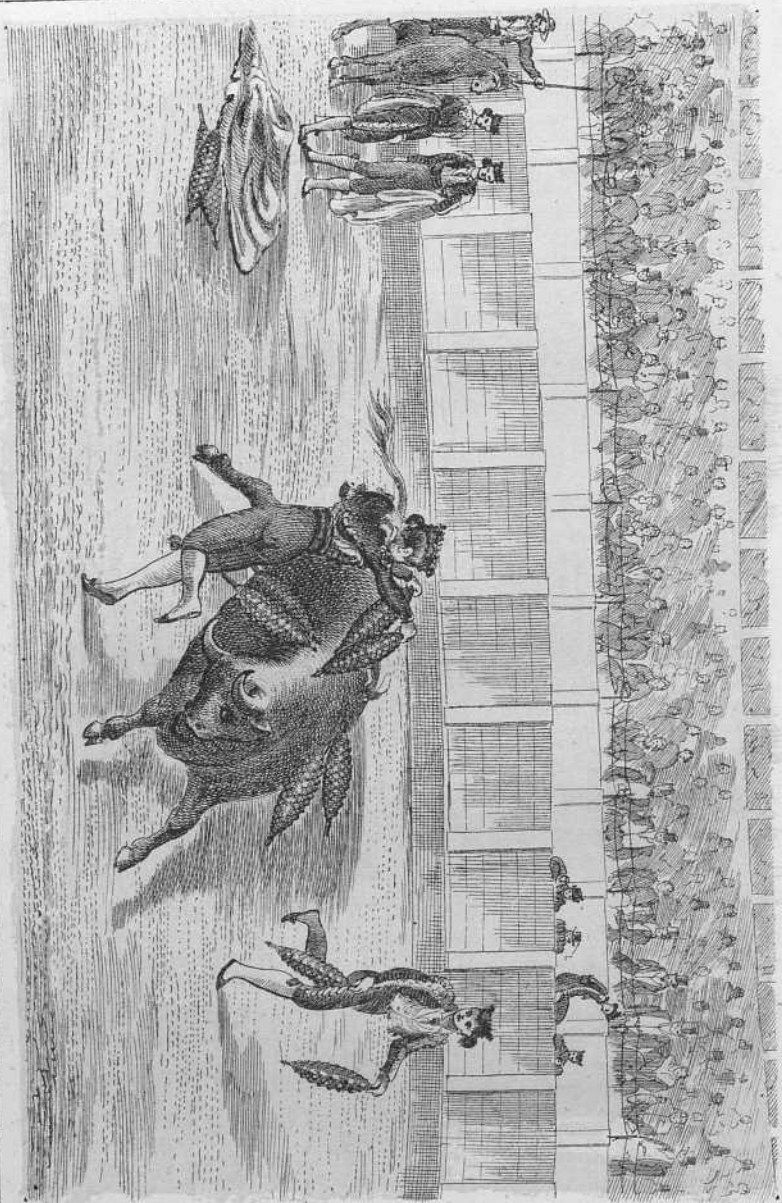
La musique annonce la fin du combat; une des portes de l'arène s'ouvre, et l'on y voit pénétrer au galop un magnifique attelage de trois mulets richement caparaçonnés, couverts de pompons, de fanfreluches, de grelots et de petits drapeaux aux couleurs espagnoles et à l'écusson aux armes de la ville où la course a lieu. Cet attelage, conduit par des *moxos*, vient enlever de l'arène les corps morts; on commence par entraîner les chevaux qui ont péri sous les cornes du taureau, celui-ci est le dernier enlevé; des garçons de service du cirque, les uns armés de rateaux, les autres munis de paniers remplis de sable, s'empressent d'effacer les traces sanglantes que le dernier combat a laissées sur l'arène.

La musique cesse de faire entendre ses accords; la trompette sonne de nouveau, les *toreros* et les *picadores* reprennent leurs postes respectifs, les portes du *toril* s'ouvrent, et un autre taureau est lancé. Si le taureau refuse d'attaquer, s'il ne se prête à aucune des passes du combat, on lui lance des do-

gues, et quand ceux-ci l'ont terrassé, le *cachetero* l'achève avec son poignard, à moins que l'autorité n'ordonne que ce taureau soit repris et remplacé par un autre. Dans ce cas, il est ramené au *toril* par les bœufs conducteurs et gardiens de son troupeau, appelés *cabestros*.

Six taureaux sont ordinairement combattus et tués dans chaque course sans interruption, car dans ces représentations les entr'actes ne sont pas connus. La lutte, quoique paraissant toujours la même aux personnes qui ne sont pas initiées dans la science tauromachique, présente cependant une foule de péripéties et d'incidents remarquables, qui varient à l'infini et tiennent toujours en éveil l'esprit des spectateurs, leur faisant éprouver les sensations les plus vives, les plus diverses. Dans ce spectacle, point de fictions, tout est réalité. Chaque incident fait ressortir une ruse ou une fureur de l'animal, un calcul ou un prodige d'agilité de l'homme. L'impatiente férocité de l'un, la calme intelligence de l'autre, produisent ces contrastes à la fois terribles et attrayants qui ont fait dire à Théophile Gautier qu'une course de taureaux est un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer.





J. L. Langens & Beyer.

BANDERILLAS A MEDIA VUELTA. ☆ POSE DE BANDERILLAS PAR DEMI-TOUR.



VOCABULAIRE

DES MOTS TECHNIQUES

EMPLOYÉS

DANS LES COURSES DE TAUREAUX.



A

ABANTO (*Toro*).—Nom d'une des catégories dans lesquelles les *toreros* classent les taureaux, selon les instincts qu'ils montrent dans la lutte. *Abanto* signifie craintif. — (Voyez l'article *Toro abanto*.)

ABRIR (*El toro*).—Amener le taureau, au moyen d'un jeu de *capa*, à s'éloigner de la barrière et à s'avancer vers le milieu du cirque, où les *toreros* peuvent plus facilement exécuter leurs passes.

ACACHETAR.—Achever le taureau par un coup de poinçon donné dans la cavité vitale du cerveau; blessure qui, attaquant la moelle épinière, amène la mort instantanée de l'animal. Ce coup, sans lequel le taureau aurait toujours une plus ou moins longue agonie, lui est donné par le *cachetero*, pendant que le *matador*, placé devant la tête du taureau déjà abattu, l'occupe assez par des jeux de *muleta*, pour qu'il ne s'aperçoive point de l'approche de son dernier adversaire.

ACCION OFENSIVA. — On donne le nom d'action offensive de la part du *toro*, aux mouvements appelés *arrancadas*, *l'humillacion*, *l'achazo*, la *cabezada*; et l'on désigne par *accion defensiva* d'autres mouvements appelés *derrotes*, *taparse*, etc. (Voyez ces mots.)

ACHAZO. — Mouvement de tête du taureau quand il se sert de ses cornes pour embrocher un objet quelconque. Action offensive de la part de l'animal.

ACOSAR. — Harasser, harceler, poursuivre à cheval dans la campagne un taureau, soit pour s'en emparer, soit pour le ramener au milieu du troupeau.

AGARROCHAR. — Etant à cheval, combattre le taureau à coups de *garrocha* (longue pique).

ALGUACIL signifie *huissier*. — L'*alguacil* qui figure dans les courses de taureaux est vêtu d'un costume noir moyen âge, manteau court et chapeau à plumes, portant à la main une baguette flexible à bouts d'argent, qui est comme le signe distinctif de sa profession.

Lorsque l'autorité qui préside la course a donné l'ordre de commencer le spectacle, au moyen d'une sonnerie de clairon, l'*alguacil* entre à cheval dans l'arène, s'avance jusques devant la loge de l'autorité, salue en se découvrant et demande la permission d'introduire la *cuadrilla*. Cette cérémonie accomplie, il sort et reparait dans l'arène, suivi de la *cuadrilla de toreros* qu'il conduit devant la loge présidentielle. Dès que le cortège, après avoir fait le salut à l'autorité, se disperse, et pendant que chacun de ses membres va prendre dans le cirque son poste respectif sous la direction de l'*espada*, l'*alguacil*, toujours à cheval, revient devant la loge de l'autorité pour prendre la clef du *toril*, que le président lui jette attachée à un nœud de rubans. Il doit saisir cette clef avant qu'elle ne tombe à

terré, sinon il est exposé aux quolibets et aux sifflets des spectateurs. Immédiatement, un *chulo* (espèce de valet à pied) se présente, l'*alguacil* lui remet cette clef et se retire : son rôle est fini. Une autre fanfare ordonne l'ouverture de la porte du *toril*, et le taureau s'élance dans l'arène.

ANDAMIOS (*Echafaudage*). — Dans cette acception, il signifie toute la partie matérielle du cirque, mais plus particulièrement la *barrera* et les *téndidos*. (Voyez ces mots.)

ANILLOS (*Anneaux*) : — On appelle *anillos* les cercles ou bourrelets naturels qui se forment dans la partie inférieure des cornes des taureaux, près de la racine, et qui indiquent infailliblement, ainsi que les dents, l'âge de ces animaux. Les premiers indices sont donnés par les dents. Dès que l'animal a atteint dix mois, les premières dents de devant tombent, et sont remplacées par d'autres plus larges et plus blanches ; à seize mois, les dents situées près de celles du milieu tombent aussi et sont immédiatement remplacées par d'autres. A l'âge de trois ans se renouvellent les incisives qui, à cette époque, sont toutes blanches, longues et égales. Elles demeurent ainsi jusqu'à l'âge de sept ans, époque où elles commencent à devenir jaunâtres et à se noircir.

Quant aux cornes, elles présentent des signes plus précis pour reconnaître l'âge de l'animal ; à partir de la troisième année. Ces signes les voici : quand le taureau a atteint trois ans, la feuille extérieure qui recouvre la corne dans la partie haute, et qui est de l'épaisseur du papier ordinaire, se fend en longueur et tombe en la frottant légèrement. Par suite de cette exfoliation, il se forme une espèce de cercle ou anneau dans la partie inférieure et la plus épaisse de la corne, qui est appelée ordinairement *mazorca*. Cet anneau indique que l'animal est âgé de trois

ans. Dans chacune des années suivantes, l'exfoliation se fait de la même manière, et une fois cette couche ou pellicule tombée, un autre anneau se forme au-dessous du premier. Par ce moyen on est sûr de savoir le véritable âge du taureau, à quelques mois près, en examinant combien d'anneaux ont les cornes et comptant trois ans pour le premier anneau et un pour chacun des autres. Ainsi, un taureau dont les cornes porteront trois anneaux, aura atteint cinq années, quatre anneaux indiqueront six années, et ainsi de suite.

APLOMADO (*Toro*). — Troisième et dernier état du taureau dans le cirque, pendant la lutte. (Voyez le mot *estado*.)

ARMARSE (*El torero*). — Se préparer pour faire une passe soit avec la cape, l'épée, la *muleta*, les *banderillas*, etc., soit de toute autre façon.

ARRANCADAS. — Mouvements imprévus, brusques et saccadés du taureau quand il attaque, soit en bondissant, en s'élançant, ou de toute autre manière, pour atteindre *el bullo*, c'est-à-dire l'objet de sa rage.

ARRANCAR DE LARGO (littéralement *s'élancer de loin*). — On le dit des taureaux *pegajosos* qui, n'ayant pas assez de force pour résister au choc du *picador*, s'avisent de s'éloigner de leur adversaire, de manière à prendre la course et d'essayer, par l'impulsion d'un élan vigoureux, de renverser le cavalier en rendant toute résistance impuissante.

ARRASTRADERO. — Lieu d'équarrissage où sont traînés les chevaux abattus sur l'arène.

ATRAVESADO (*Toro*). — Taureau transpercé. (Voyez le mot *toro*.)

ATRONAR (*Etourdir*). — (Voyez le mot *marear*.)

ASTA (*Corne*). — Armes offensives des taureaux.

ASTA ou **MEDIA LUNA**. — Sorte de croissant en acier, aiguisé à l'intérieur, et qui, monté sur un manche, sert à couper les jarrets du taureau lorsque celui-ci, par n'importe quelle circonstance, ne peut être tué par les moyens ordinaires. Alors l'animal tombe et se trouve ainsi complètement à la disposition de ses adversaires. Cette opération cruelle et dégoûtante était très-fréquente autrefois, quand aucun *torero* ne se présentait pour tuer le *toro* avec l'épée; mais elle n'est guère plus usitée aujourd'hui, ou bien rarement. (Voyez le mot *desjarretar*.)

B

BANDERILLA (*Dard*). — Espèce de quenouille ou bâton de la longueur d'un mètre environ, garni de bandelettes de papier de couleur découpé, se terminant par un fer en forme d'hameçon, lequel est cloué par les *toreros* au cou de l'animal. Il y en a qui sont garnis de pigeons, de tourterelles et d'oiseaux, qui s'envolent au moment où ces *banderillas* sont clouées au cou de l'animal. La pose des *banderillas* a lieu immédiatement après la passe de la pique ou le combat à cheval. C'est la deuxième période de la lutte, annoncée par une sonnerie de clairon.

BANDERILLA DE FUEGO. — On donne ce nom à des *banderillas* préparées et garnies de pétards ou pièces d'artifice, qui éclatent lorsqu'on les a clouées au cou du taureau dans le but de l'irriter et de le rendre plus courageux et plus audacieux dans la lutte. Les *banderillas de fuego* ne s'accordent que quand le taureau est poltron et ne se prête pas aux passes du combat. C'est une espèce de dés-honneur pour la *ganaderia* à laquelle appartient l'animal.

BANDERILLEAR (sous-entendu le *toro*). — Mettre des *banderillas* au cou de l'animal.

BANDERILLERO. — *Torero* spécialement engagé pour clouer des *banderillas*. Le *banderillero* occupe le deuxième rang dans la hiérarchie des *toreros*. (Voyez le mot *torero*.) Il est aussi quelquefois *matador* en deuxième, ou second *espada*.

BARRERA. — Clôture en planches et en madriers, d'environ 2 mètres de hauteur, qui forme le cercle ou l'enceinte du cirque destiné au combat des taureaux. Cette cloison est ordinairement peinte en rouge dans sa partie supérieure, et en noir dans sa partie inférieure. Au bas de cette cloison, et environ à 50 centimètres au-dessus de terre, il y a une espèce de rebord tout autour, destiné à servir comme d'étrier aux *toreros*, lorsque, se voyant trop vivement poursuivis par le taureau, ils ont besoin de se soustraire à sa fureur, en s'élançant par dessus cette barrière dans le corridor intérieur.

BESAR (littéralement *baiser*). — En tauromachie, on le dit des taureaux qui parviennent à atteindre le cheval, tant est grande leur ténacité à résister au choc de la pique du cavalier. (Voyez le mot *pegajoso*.)

BICHO. — Nom que les *toreros* et les amateurs donnent au taureau.

BOYANTE (*Toro*). — On appelle *boyante*, *franco*, *sencillo* ou *claro*, le taureau qui, tout en étant de sa nature très-brave, conserve néanmoins sa simplicité primitive. Ce mot sert encore à désigner une des catégories dans lesquelles les *toreros* classent les taureaux pour le combat. (Voyez le mot *toro*.)

BRABUCON (*Toro*). — On donne ce nom aux taureaux qui, tout en appartenant à la classe des *abantos*, sont cepen-

dant les moins craintifs de cette catégorie. (Voyez le mot *toro*).

BULTO (littéralement *volume* ou *but*). — Les *toreros* et les amateurs désignent par ce nom tout objet, soit vivant, soit inanimé, contre lequel s'exerce la rage du *toro*; ainsi la personne elle-même du *torero*, le cheval du *picador*, les *dominguillos*, etc., sont autant de *bultos*.

BURLADERO. — Sorte de cachette en bois, pratiquée contre la barrière intérieure où, sans avoir à franchir ou à sauter cette barrière, le *torero* peut s'élipser et se soustraire ainsi à la poursuite de l'animal. Les *burladeros* sont formés de planches ou madriers verticalement et fortement enfoncés dans le sol et rapprochés les uns des autres de manière à ce que le *torero*, passant par les ouvertures y pratiquées, puisse s'y glisser de profil, échappant ainsi à la poursuite du taureau. La *barrera* intérieure de l'arène et le corridor circulaire sont remplacés dans certaines *plazas*, comme dans celle de *Cádiz*, par des *burladeros*. Dans les cirques d'une très-vaste dimension, il y avait autrefois au centre de l'arène un grand *burladero*, de forme circulaire, avec plusieurs entrées, lequel prenait alors le nom de *jaula* (cage).

BURRI-CIEGO. — Nom par lequel les *toreros* désignent un taureau qui a la vue mauvaise. Il y en a de trois espèces : les myopes, c'est-à-dire ceux qui voient très-bien de près, mais point du tout de loin. Les presbytes, ou ceux qui voient parfaitement de loin, mais qui, à une distance très-rapprochée, ne distinguent pas les objets, et enfin ceux qui, presque aveugles, distinguent mal de près comme de loin. Ces taureaux sont très-faciles à combattre ; mais ils n'amuse pas les spectateurs, parce que leur mauvaise vue ne leur permet pas de se prêter aux différentes passes du combat.

C

CABALLERO EN PLAZA (littéralement *chevalier en place*).

— Nom sous lequel sont désignés les chevaliers qui, dans les courses données à l'occasion des fêtes royales, combattent les taureaux avec des *rejoncillos*. Ces cavaliers sont armés de pied en cap et revêtus des anciennes armures, à l'instar des chevaliers du moyen âge. Ces courses sont une imitation des anciens combats de taureaux, lorsqu'ils étaient exclusivement pratiqués par la noblesse.

CABESTROS. — Bœufs qui, après avoir été dressés, sont adjoints aux troupeaux de *toros* pour leur servir en quelque sorte de gardiens et de conducteurs. Au moyen de ces bœufs, que les taureaux sont accoutumés à suivre très-docilement, ces derniers sont aisément conduits là où il convient de les mener. Les *cabestros* portent toujours au cou une large lanière de cuir d'où pend une grosse clochette appelée *cencerro*. Ils ont les pointes des cornes rognées, afin d'éviter les accidents que leur présence dans le cirque pourrait amener quand ils y sont lancés pour reconduire au *toril* un taureau qui ne doit pas être tué.

CABEZADA. — Action offensive de l'animal. Mouvement d'impulsion que fait le taureau avec sa tête quand il veut se servir de ses cornes. (Synonyme d'*achazo*).

CACHETE (littéralement *coup de poing*). — On appelle ainsi une sorte de poinçon dont on fait usage pour amener la mort immédiate de l'animal et lui éviter les souffrances de l'agonie, lorsque déjà l'*espada* lui a donné le coup mortel. (Voyez le mot *puntilla*.)

CACHETERO. — Nom par lequel on désigne une sorte de *torero* d'un rang très-inférieur et dont l'emploi consiste à

achever, au moyen d'un coup de *puntilla* donné entre les deux cornes, les taureaux qui, blessés mortellement, se sont couchés par terre et dont la mort se ferait attendre très-longtemps si, en perçant la moelle épinière, on ne la provoquait instantanément. — *Cachetero* vient de *cachete* (coup de poing).

CAMBIO (littéralement *changement*). — On le dit d'une manœuvre qui consiste à provoquer le *toro*, de telle sorte qu'étant parti dans un sens, il se trouve à la fin de la passe dans une direction diamétralement opposée à celle du début. Pour que cette passe réussisse, il faut que le *torero*, par le jeu de sa cape, fasse décrire à l'animal une sorte de Z. Ce tour est rarement exécuté; on le voit peu, et seulement dans le cas où le *torero*, après avoir échoué dans une autre passe, se voit forcé d'exécuter cette manœuvre pour terminer heureusement une passe déjà commencée. Le *torero* l'emploie surtout à l'égard des taureaux de *sentido*. (Voyez ce mot.)

CAPA (*Cape* ou *manteau*). — Draperie dont se sert le *torero* pour combattre les taureaux. Ce vêtement forme une arme défensive pour les *toreros*. Les capes dont ils font usage pendant les courses, ont la forme du grand manteau espagnol, avec collet et pélerine. Ces capes sont d'habitude en percaline forte, de couleur voyante, et parfois en soie; il y en a de vertes, de bleues, de jaunes, etc. Un *chulo* qui manie avec habileté sa cape est à peu près sûr de n'être jamais atteint par les cornes de l'animal.

CAPEAR. — Combattre le taureau à l'aide du manteau ou de la cape, en faisant toutes sortes de passes. On appelle *capeador* et plus généralement *chulo*, le *torero* engagé seulement pour *capear*.

CAPEAR ENTRE DOS. — On appelle ainsi cette passe,

parce qu'elle est faite par deux *toreros* à la fois, qui, tenant chacun l'extrémité d'un manteau étendu d'une manière horizontale, autant que son ampleur le permet, se placent devant le *toro* et le provoquent. Au moment où l'animal, lancé à la poursuite de cet objet qui se présente devant ses yeux, l'atteint et va le frapper, les *toreros* lèvent le manteau et le *toro* glisse par dessous entre les deux hommes. Cette passe est fort jolie, et l'on est tenté de croire, en la voyant exécuter, que l'animal est dressé à faire ce tour, attendu la régularité avec laquelle il glisse au milieu des deux *toreros* sans jamais les toucher. Cependant cette passe est bonne à faire avec les *toros boyantes*, mais elle ne doit pas être répétée plusieurs fois, avec des *toros de sentido* surtout, parce qu'ayant été joués une fois, ils apprennent vite à distinguer le manteau et les écarteurs, et s'attaquent à ceux-ci.

CAPEO. — Jeux de cape. Toutes sortes de passes faites avec le manteau. Le *capeo* est la première période de la lutte à pied; il s'exécute conjointement et alternativement avec les passes de pique.

CAPOTAZO SECO (littéralement *coup de manteau sec*). —

On appelle ainsi la manœuvre employée par les *chulos* pour faire donner des coups de cornes au taureau d'un seul côté et sans qu'il bouge, au moyen du jeu de leurs manteaux, alors que l'épée du *matador* est enfoncée dans le corps de l'animal, mais non assez profondément pour le tuer. Dans ce cas, s'il convient au *matador* que l'épée s'enfonce davantage dans le corps du taureau, les *chulos* exciteront l'animal en lui jetant leurs manteaux, de manière à ce qu'il lance des coups de cornes du côté où l'épée a pénétré, tandis que s'il convient au *matador* de retirer son arme, on lui fera donner des *achazos*, c'est-à-dire

des coups de cornes du côté opposé , ce qui favorisera la sortie de l'épée.

CARGAR LA SUERTE. — (Voyez le mot *suerte de capa*.)

CASTA (*Race*). — On connaît la race d'un *toro*, c'est-à-dire la *ganaderia* à laquelle il appartient, par son aspect général, la structure de son corps, la couleur de sa robe , son *trapio*, ou tout autre signe ou cachet particulier à sa *ganaderia*, comme par exemple le *hierro* (le fer), qui est la marque imprimée par chaque propriétaire sur ses taureaux dans la partie postérieure du corps, soit enfin par la *divisa* que porte l'animal en se présentant dans le cirque.

CASTIGO (littéralement *châtiment*). — Généralement tout ce que font les *toreros* pendant la lutte, pour causer au taureau douleur, gêne , incommodité ou désagrément, comme par exemple, le piquer, lui mettre des *banderillas*, afin de l'irriter et de le rendre plus propre au combat.

CHATRE (*suerte á lo*) appelée aussi de *tigerilla*. — Cette passe est très-peu usitée à cause de son insignifiance. Presque semblable d'ailleurs à la *verónica*, on lui donne le nom de *tigerilla* (petits ciseaux), parce que les bras du *torero* sont placés de manière à former un X, le bout droit du manteau étant tenu par la main gauche, et *vice-versâ*.

CHIQUERO. — Grande loge ou cour attenante au cirque, dans laquelle sont enfermés les *toros* qui doivent être combattus dans chaque course. Les *toreros* et même les amateurs emploient ce mot pour désigner cet endroit dont le véritable nom est *toril*.

CHOTO. — Jeune taureau d'un an ou d'un an et demi : veau. Il y a des cirques où l'usage est, après les courses de taureaux ou de *novillos*, de faire arriver des *chotos*, avec lesquels on joue plutôt qu'on ne combat. Ce sont des

jeunes gens de douze à quinze ans et même des femmes travesties qui luttent contre eux. Ces combattants, armés de sabres ou de lances de bois, placés dans de vastes paniers ayant la forme d'un cheval, s'y enfoncent comme dans une sorte de carapace et se soustraient ainsi aux atteintes de l'animal. Il en résulte des scènes burlesques qui divertissent les spectateurs.

CHULO. — Nom par lequel sont désignés les *toreros* de la troisième catégorie, c'est-à-dire ceux dont les fonctions dans le cirque sont bornées seulement à *capear*. Les *chulos* et les *banderilleros*, qui se confondent avec eux, sont habillés avec une élégance remarquable ; leur costume, d'un goût exquis et d'une coupe admirable, consiste en une veste courte plus ou moins ornée de broderies, et de passementeries en couleur rose, verte, jaune ou bleue ; ils portent des culottes de satin, brodées d'argent ou d'or sur toutes les coutures, des bas de soie blancs et des escarpins de satin, un gilet brodé aussi dans le genre de la veste et une cravate en couleur légèrement nouée ; leur taille est serrée par une ceinture en soie de couleur. Une espèce de toque noire, chargée de passementerie, appelée *montera*, qu'ils posent coquettement sur l'oreille et un élégant chignon serré par une espèce de résille en soie ou attaché par un nœud de rubans noirs derrière la nuque, forment la coiffure et complètent cet ajustement.

Les armes offensives et défensives dont ils se servent pour le combat, consistent en un manteau à l'ancienne façon espagnole, en percaline et même en soie de couleurs éclatantes, qu'ils font papillonner devant le taureau pour le provoquer, l'éblouir, le distraire et se garantir contre ses coups. (Voyez le mot *torero*.)

CEDER AL PALO. — On le dit des *toros* qui, au bout d'un

certain temps de lutte avec le *picador*, deviennent moins entreprenants et moins hardis, mâtés qu'ils sont par les atteintes de la lance du *picador*. (Voyez le mot *transformacion*.)

CENCERRO. — Forte clochette suspendue par une lanière en cuir au cou des *cabestros*.

CENTRO (littéralement *centre*). — Les *toreros* appellent *centro de los terrenos* ou *centro de las suertes*, le point de rencontre du taureau et du *torero*, où le premier baisse la tête pour donner l'*achazo* et où le *torero* fait l'inflexion de corps nécessaire pour éviter le coup.

CENIRSE (*el toro*). — On le dit du taureau qui se rapproche trop du corps du *torero*, rentrant sur le terrain de celui-ci. (Voyez le mot *terreno del diestro*.)

CERCO (synonyme de *circo*). — Cirque.

CERRAR (*el toro*). — On appelle ainsi, parmi les *toreros*, la manœuvre employée par les *chulos* pour faire rapprocher le *toro* de la barrière au moyen du jeu de leurs capes, afin de pouvoir plus facilement exécuter certaines passes.

CITAR. — Provoquer le *toro* au combat, soit au moyen de la cape, soit de toute autre façon, de manière à ce qu'il s'élance et qu'on puisse exécuter des passes avec lui. Lorsque le *toro tiene muchas piernas*, c'est-à-dire lorsqu'il est grand coureur, on doit le provoquer de loin en mettant la *capa* bien basse, sans s'arrêter au moment de la provocation, car si le *torero* n'agit pas de cette façon, il sera atteint par l'animal. Pour éviter ce danger, il faudra exciter le taureau de manière à ce que sa tête et son corps ne soient pas en ligne droite, car alors l'animal, se voyant forcé dans sa course à faire un petit tour pour suivre la direction du *torero*, perd du temps dans cette évolution et celui-ci peut se sauver distançant l'animal. Si le *toro* n'a

pas de fortes jambes, alors on le provoquera à peu de distance, car si l'on procède autrement, le *toro* ne s'ébranlera pas pour suivre un objet qu'il sait ne pouvoir atteindre.

Si le *toro* est en *querencia*, il faut le provoquer de près en s'arrêtant, l'obligeant par ce moyen à partir ; mais le *torero* qui ne sera pas un agile coureur, ne doit pas se hasarder à faire cette provocation avec un *toro* pourvu de bonnes jambes, parce que celui-ci ayant été provoqué de près, se trouve immédiatement sur son adversaire. Dans ce cas, le *torero* sera perdu, s'il ne peut, au moyen d'un jeu de *capa*, faire dévier le *toro* de la ligne qu'il parcourt. Dans cette circonstance, un bon expédient est de jeter la *capa* sur la tête ou le musle de l'animal, puis de se sauver à toutes jambes. Dans tous les cas, à la fin de la passe, il faut que le *toro* voie sans obstacle le lieu de la *querencia*, car il y reviendra toujours.

Les taureaux *boyantes*, *revoltosos*, et ceux des autres catégories, excepté toutefois les taureaux de *sentido*, sont faciles à courir ; on peut en dire autant des *abantos*, lesquels d'habitude fuient par poltronnerie avant que la passe ne soit terminée. Cependant, il y a toujours danger à négliger, même dans ce cas-là, les règles de la tauromachie.

Les *toros de sentido* sont les plus difficiles à combattre, surtout quand ils sont grands coureurs. Les *burriciegos* n'offrent pas de grandes difficultés dans la lutte, si l'on observe toutefois les précautions nécessaires selon leurs catégories respectives. Quant aux taureaux borgnes, on les provoquera toujours du côté de l'œil bon ; mais au moment de la course, il faut exécuter un changement de position, de façon à ce que là où était le corps du *torero* se trouve la *capa*, et réciproquement. Par ce moyen le *toro* enfilera toujours la *capa* et jamais le corps de l'écarteur.

CITE (*Provocation*). — Tout ce qui a pour but d'exciter l'animal et de provoquer ses attaques, comme cris, sifflements, gestes, mouvements de corps, de *capa*, etc.

CLARO (*Toro*). — (Voyez le mot *boyante* dont il est le synonyme)

COBARDE ! COBARDE ! (littéralement *poltron*). — Injure qu'adresse le public, quand il est mécontent, aux *toreros* et quelquefois même aux *toros*.

COGIDA. — On appelle *cogida* l'acte par lequel l'animal saisit le *torero*, soit par l'effet d'une passe mal exécutée ou d'un mouvement imprévu, soit par un accident quelconque.

COLADO. — (Voyez le mot *toro colado*.)

COLARSE (*el toro*). — On le dit du *toro* qui se glisse entre le corps et la *capa* du *torero*, mais sans atteindre ni l'un ni l'autre.

COLARSE SUELTO (*el toro*). — On le dit du *toro* qui arrive jusqu'au corps du cheval sans avoir été touché ou blessé par la pique du *picador*. (Voyez le mot *toro pegajoso*.)

CONDICIONES. — Qualités que doit posséder le *torero* pour être bon lutteur. Il lui faut du courage, de l'agilité et une connaissance parfaite de sa profession.

CONSERVAR PIERNAS. — On le dit du taureau qui, étant déjà à la troisième période de la lutte, conserve encore toute son agilité et toute sa force.

CONTRABARRERA. — Des deux cloisons de planches qui forment le corridor circulaire, on appelle *contrabarrera* et aussi *talanquera* celle où s'accoude le public et qui est surmontée de cordes horizontales.

CONTRASTE (littéralement *contraste*, *opposition*). — On appelle ainsi la position où se trouve le *toro* quand il est forcé d'attaquer dans deux directions différentes.

CORNADA (*Coup de cornes*). — Même signification qu'*achazo, cabezada*.

CORNEAR (*Donner des coups de cornes*). — Manière dont le taureau emploie ses armes naturelles. Nous croyons convenable de faire ici quelques observations sur l'action de *cornear*. Tous les *toros* ne savent point se servir de leurs deux cornes avec une adresse égale. Il y en a quelques-uns qui, sous tous les rapports, sont très-maladroits, mais généralement ils savent mieux employer une de leurs cornes que l'autre. Au début de la lutte, le *torero*, s'il n'est pas novice dans son état, connaît ou doit connaître de quel côté l'animal sait employer le mieux ses armes naturelles, car il est généralement remarqué qu'il agit de préférence, la remuant plus souvent, l'oreille avoisinant la corne dont il se sert le plus. Il arrive aussi très-fréquemment que, pendant la lutte, un taureau apprend mieux à se servir d'une de ses cornes que de l'autre, parce que, du côté où elle se trouve, il a été en butte à plus de passes et que, dans cette direction, le *torero* s'est soustrait à sa poursuite un plus grand nombre de fois. Les *toreros* ne devront jamais perdre de vue ces importantes considérations, afin de chercher leur salut du côté où l'animal, moins exercé, ne leur porterait que de plus faibles coups.

CORRIDA (*Course de taureaux*). — Elles ont lieu dans l'après-midi. On divise les *corridas* en *corridas enteras, medias corridas* et *pruebas*. La *corrida entera* est celle où, dans une seule après-midi, on combat douze taureaux. Quand il n'en paraît que six, c'est une *media corrida* ; la *prueba* est une petite course où ne figurent habituellement que deux taureaux et qui a lieu le matin. On donne rarement une *corrida entera* ; il est plus usuel de les diviser en demi-*corridas* de six taureaux chacune.

CORRIDO (*Toro*). — On le dit d'un *toro* qui a été combattu plus d'une fois.

COSO. — Synonyme de cirque, d'arène, autrement dit emplacement où l'on combat les taureaux.

COSTADO (*Suerte al*). — Passe latérale avec la *capa*. Le *torero* exécute cette passe de deux manières, soit en mettant le manteau devant lui, soit en le mettant derrière. Dans le premier cas, le *torero* se placera de biais ayant en face le terrain extérieur ou *de dehors* ; il étendra horizontalement le bras dans la direction de l'animal, tenant de cette main un des bouts de sa *capa* dont la plus grande ampleur sera de ce côté, et la soutenant à l'extrémité opposée avec la main levée à la hauteur de sa poitrine. Alors il provoquera le taureau, ayant soin de se placer de profil avec le manteau, de manière à ce que l'animal ne découvre qu'un seul objet à la fois. Quand il verra le taureau à la distance voulue pour exécuter la passe, il baissera le manteau en le déployant, et après avoir fait trois ou quatre pas vers le terrain *du dedans*, il le lui présentera, terminant la passe comme dans la *verónica*.

La deuxième manière d'exécuter cette passe consiste en ce qu'au lieu de passer le bras devant sa poitrine, le *torero* le placera derrière son dos, tenant le manteau de cette main. Quand le taureau est à la distance convenable, on abat le manteau. Vers la fin de la passe, on lèvera le bras vivement et l'on fera quelques pas vers le terrain abandonné par l'animal, puis le *torero*, ramenant le manteau qu'il traînait derrière lui, le tirera par dessus la tête du taureau au moment où celui-ci donnera l'*achazo*.

CRECERSE AL PALO (*el toro*). — On le dit d'un taureau appartenant à la catégorie des *boyantes* qui, au moment de son arrivée dans le cirque, est assez sensible aux atta-

ques, mais qui devient plus féroce et plus brave au combat, au fur et à mesure qu'il ressent les atteintes multipliées de la lance du *picador*. (Voyez le mot *transformation*.)

CRUZ (littéralement *croix*). — Les *toreros* désignent par ce mot le point de jonction des omoplates, lequel est situé sur le cou du taureau.

CUADRAR LA MULETA. — La disposer de manière à ce qu'elle présente toute son ampleur devant la tête du *toro*.

CUADRARSE. — On le dit du *torero* qui, se trouvant en face de l'animal, se met de profil vers le cou du taureau et de manière à éviter ses *achazos*.

CUADRILLA. — On appelle ainsi la troupe de *toreros* de différentes classes nécessaires pour l'exécution d'une course. Cette troupe ou *cuadrilla* se compose du *torero* appelé *primer espada* qui, dans le cirque, est le chef suprême de la *cuadrilla*, et auquel sont complètement subordonnés tous les individus, sans exception, qui la composent ; du *segundo espada* ; des *banderilleros* au nombre de quatre ou de six ; des *chulos* ou *capeadores* qui, dans la hiérarchie tauromachique, occupent le troisième rang ; et enfin des *picadores* et du *cachetero*, lequel, par la nature de ses fonctions, est considéré comme au-dessous de tous les *toreros* d'une *cuadrilla*. Les garçons employés au service personnel des *toreros*, soit pour leur donner les *banderillas*, la *muleta*, l'épée, etc., ne sont considérés que comme de simples attachés. Ceux qui enlèvent les malpropretés du cirque, ceux qui en font disparaître les traces sanglantes et les corps morts, ne sont regardés que comme ouvriers salariés pour la circonstance.

CUARTEO (*banderillas á*). — Nom par lequel est désigné un genre de passe de *banderillas*. (Voyez le mot *suerte de banderillas*.)

CUNA (littéralement *berceau*). — Les *toreros* désignent sous ce nom la partie supérieure du front du taureau, c'est-à-dire l'espace compris entre les racines des cornes, autrement appelé *testuz*.

CUNERO (*toro*). — Les *toreros* appellent ainsi les taureaux qui, ayant été pris jeunes dans différentes *ganaderias*, sans avoir encore reçu la marque distinctive de leur origine réelle, sont réunis en un même troupeau formé ainsi de diverses extractions quoique appartenant à un seul propriétaire ou spéculateur.

D

DAR LAS TABLAS AL TORO. — Certaine passe par laquelle s'opère un changement respectif de situation entre le taureau et le *torero*. Après que celui-ci, ayant le dos tourné vers la barrière, a fait la passe avec la *capa*, il vient occuper le terrain abandonné par le *toro*, et par suite de ce mouvement, l'animal déçu ne trouve devant lui que les planches de la première barrière.

DAR LA PUNTILLA. — Achever un taureau déjà blessé, au moyen d'un coup de poinçon. (Voyez le mot *acachetar*.)

DEGOLLADO (*toro*) (littéralement *taureau égorgé*). — (Voyez le mot *toro*.)

DERRIVAR (*el toro*). — Renverser un taureau à la course, plus particulièrement au milieu de son troupeau et dans la campagne, en lui mettant la pointe de la pique à la naissance de la queue et pesant dessus de toute la force de son corps augmentée de l'impulsion de la course. Ainsi que nous l'avons indiqué, ces exercices se font généralement dans les champs et toujours à cheval sur une bonne monture.

DERROTÉS. — On donne ce nom aux mouvements vifs et

continuels que fait le taureau en tous sens avec sa tête, sans la baisser, pour désarmer le *torero*, en se servant de ses cornes. Action défensive de la part de l'animal.

Une des choses auxquelles le *torero* doit apporter le plus d'attention, c'est d'éviter que l'animal n'ait point la *cabeza descompuesta*, c'est-à-dire la tête en l'air et lançant à droite et à gauche des coups de cornes appelés *derrotes*, habitude que le *toro* contracte par suite des jeux de *capa* mal exécutés et d'excitations faites par les spectateurs, agitant des objets divers par dessus les barrières. Pour remettre l'animal dans un état convenable et l'obliger à *humillar*, c'est-à-dire à attaquer la tête baissée, le *torero* devra exécuter quelques passes avec sa *capa*, en la tenant près du sol et en la traînant même par terre, car si le *toro* conservait jusqu'au dernier moment ce vice dangereux, il désarmerait et atteindrait inévitablement le *matador*, lorsque celui-ci voudrait lui donner le coup mortel.

DESARMARSE (*el diestro*). — On le dit du *torero* qui abandonne l'endroit où il s'était placé, pour exécuter une passe avec le *toro*.

DESCABELLAR. — On appelle ainsi une certaine manière de tuer le *toro* et qui consiste à lui introduire la pointe de l'épée entre les deux cornes, près de leur racine, juste dans la cavité vitale du cerveau, au moment où l'animal baisse la tête pour attaquer son adversaire. Si cette manœuvre, qui exige la plus grande habileté, s'exécute convenablement, le taureau, dont la moelle épinière a été atteinte, tombe raide mort comme frappé de la foudre. Si, au contraire, par un motif quelconque, le coup ne réussit pas, il n'en résulte pour le taureau qu'une sorte de piqure d'épingle, ce qui excite l'indignation des spectateurs, plus irrités de voir manquer cette passe que toute autre.

DESCUBRIRSE (*el toro*). — La même signification que *humillar*. (Voyez ce mot).

DESJARRETAR. — Couper les jarrets au *toro* au moyen de l'*pasta* ou *media luna*, en l'appuyant sur les articulations. Cette opération était fort usitée aux époques primitives, alors que l'art de la tauromachie était dans son enfance. On se servait de cet instrument faute d'avoir des *toreros* qui, étant à pied, tuassent convenablement le *toro* avec l'épée ; mais l'emploi de la *media luna* fut constamment mal reçu du public, cette opération étant regardée comme déshonorante pour l'homme qui l'exécutait, d'où il résultait que les esclaves seuls en étaient chargés. Dans les temps modernes, elle n'a lieu que très-rarement, et dans des circonstances tout à fait exceptionnelles : L'emploi de la *media luna* a pour objet de faire tomber le *toro* sur ses cuisses mutilées, ce qui l'empêche de se défendre, et permet de le tuer sans s'exposer au moindre danger.

DESPALDILLAR. — Veut dire littéralement *disloquer* ou *démordre l'épaule*. On dit qu'un *toro* est *despaldillado* lorsque le *picador*, soit par manque d'adresse, soit par méchanceté (ce qui est le plus ordinaire), a blessé l'animal d'un coup de pique dans la partie supérieure des jambes, c'est-à-dire là où elles rejoignent le corps, afin de le mutiler et de le rendre impropre au combat. En effet, le taureau blessé dans cette partie éprouve une dislocation des omoplates qui le fait boiter et lui enlève conséquemment la majeure partie de ses forces pour l'attaque. Les règles de la tauromachie interdisent sévèrement au *picador* de blesser ainsi l'animal : aussi, quand semblable éventualité se présente, non-seulement on les accable d'insultes, mais il arrive même parfois qu'on les met en prison. Comme généralement les taureaux portent la *divisa* vers l'omoplate,

il arrive que les *picadors*, quand ils ont blessé de la sorte l'animal, s'excusent en disant qu'ils voulaient seulement enlever la *divisa* du bout de la pique. Pour ne laisser nul prétexte à des actes pareils, certains propriétaires de *ganaderias* préférèrent la faire placer sur le dos du taureau et même sur les reins.

DESPEJO (*Dégagement du cirque*). — On appelle ainsi les évolutions exécutées par un piquet de troupes qui envahit le cirque quelques instants avant que la course ne commence, afin de faire évacuer l'arène aux personnes qui ne doivent point figurer dans le combat. On peut se dispenser de cette cérémonie en interdisant l'entrée de l'arène aux personnes non employées au service du cirque.

DESTRONQUE. — On donne ce nom à l'espèce de chute que fait le taureau au moment où le *torero* retirant subitement sa *capa*, l'animal lancé vers cet objet ne trouve plus que le vide. Ce mouvement violent, qui fait éprouver à l'animal une sensation douloureuse dans l'épine dorsale, provient de la force de projection avec laquelle il s'est précipité en donnant un faux coup de tête sur un obstacle évanoui.

DETRAS (*Suerte de frente por*). — Ce qui la distingue des autres passes, c'est qu'au lieu de se présenter de face, le *torero* lui tourne le dos. Vers la fin de la passe, il doit se retourner afin d'être prêt à recevoir l'animal et à l'écarter, si par hasard il persistait dans l'attaque. Cette passe fut inventée par *Pepehillo*.

DIESTRO. — Synonyme de *torero*, de *chulo*, écarteur.

DIVISA (littéralement *Devise*). — Faveur, nœud de rubans en couleur que l'on accroche au cou du *toro*, au moyen d'un petit fer pointu en forme de fer de flèche, un instant avant qu'il ne sorte du *toril* pour entrer dans le cirque et être

combattu. Cet insigne sert à faire connaître aux spectateurs le propriétaire, la race ou la *ganaderia* à laquelle appartient l'animal. Il est d'usage en Espagne, dans certaines courses, et principalement à Madrid, que les dames de la haute noblesse fournissent elles-mêmes ces *divisas* autrement appelées *moñas*, enrichies de dentelles, de fleurs artificielles, et de broderies d'or et d'argent. Dans les affiches, de même que dans les prospectus qui circulent à l'occasion des courses, on indique que telle *divisa* sera portée par tel taureau, et on y fait connaître aussi le nom de la dame qui en a fait cadeau. Les *toreros*, les uns avec leurs piques, les autres avec leurs mains, détachent ces *divisas* du cou du taureau, pour ensuite les offrir en forme d'hommage à une dame ou à quelque personne de distinction assistant à la course : galanterie récompensée d'ordinaire avec générosité par ceux auxquels elle s'adresse, et qui remonte aux anciens usages chevaleresques des courses de taureaux au moyen-âge. Les *divisas* ainsi obtenues sont fort recherchées par les amateurs.

E

ECHAR UNA SUERTE. — Faire une passe quelconque avec la cape dont le *torero* se sert pour combattre le taureau.

EMBOLAR (*el toro*). — Mettre des boules en bois ou en cuir à l'extrémité des cornes du *toro*, afin de diminuer les dangers du combat. L'animal à l'extrémité des cornes duquel on a mis ces boules, est appelé *toro embolado*. Ces taureaux sont ordinairement combattus par des amateurs. Les véritables *toreros* se croiraient déshonorés s'ils luttaient contre des animaux ainsi désarmés.

EMBRAGUETAR LOS TOROS. — On appelle ainsi la ma-

nœuvre qu'exécute le *matador*, tant avec son corps qu'avec la *muleta*, de manière à faire prendre à l'animal une impulsion et une direction telles qu'il soit amené vers le centre de l'action pour y recevoir le coup mortel selon les règles de l'art.

EMBROCAR (*el toro*), (littéralement *enfiler*.) — On le dit du taureau qui se dirige en ligne droite vers le *torero*.

EMBROQUE. — Position dangereuse où se trouve placé le *torero* à l'égard de l'animal, et qui est telle que s'il ne parvient pas à la changer pendant la passe, il sera nécessairement embroché par les cornes du *toro* à la portée desquelles il se trouve.

ENCERRARSE. — On le dit du *torero* qui se trouve tellement gêné dans ses mouvements que, faute de l'espace nécessaire pour finir la passe sans heurter le *toro*, il court grandement le risque de tomber entre ses cornes.

ENCERRADO (*diestro*). — On le dit d'un *torero* lorsque, par suite d'une passe mal exécutée, il ne peut plus se dégager avec sécurité, et qu'il n'a pas un emplacement suffisant pour manœuvrer sans courir le risque d'être saisi par l'animal.

ENCIERRO (*Conduite des taureaux*). — Nom qu'on donne à l'acte de conduire les taureaux, soit au *toril*, soit en tout autre lieu d'où on les fait sortir ensuite pour les combats du cirque. Cette manœuvre, qui demande de la part de ceux qui la dirigent du savoir-faire et de la prudence, n'est pas au nombre de celles qui fixent le moins, dans le programme des fêtes, l'attention des véritables amateurs et, quoiqu'elle soit habituellement exécutée aux premières lueurs du jour ou à une heure avancée de la nuit, une très-grande affluence de monde vient habituellement y assister. D'avance, les taureaux qu'on doit con-

duire sont réunis avec le nombre de *cabestros* nécessaires, à une distance du cirque d'une demi-lieue ou d'une lieue, dans des pâturages affectés à cette destination. Lorsque l'on a choisi les taureaux qui doivent être combattus en un jour de course, on en forme un troupeau distinct, séparé des autres animaux, et qui, entouré de *cabestros*, lesquels jouent le principal rôle dans ces circonstances, de gardiens à pied ayant pour armes des frondes et de gros bâtons, et d'autres enfin à cheval avec des piques, se mettent en route au trot précédés de l'un d'entr'eux également à cheval, et que les *cabestros* sont accoutumés à suivre. Des amateurs nombreux, aussi à cheval, se mêlent au convoi dans cette périlleuse cavalcade, et un concours considérable de curieux à pied se place sur les hauteurs et dans les autres endroits avoisinant le chemin, afin de dominer le parcours du troupeau, au passage duquel ont lieu souvent des scènes comiques qui se produisent au milieu des exclamations populaires, lesquelles se transforment souvent en cris de terreur, lorsqu'un taureau s'est échappé ou bien que quelque mauvais plaisant a propagé la nouvelle d'un danger quelconque.

ENCONTRONAZO. — Mot par lequel on désigne tout choc résultant de la rencontre du *toro* contre la pique du *picador*.

ENGANCHAR (littéralement *accrocher, saisir*). — On le dit du taureau quand il saisit avec ses cornes un objet quelconque : le *torero*, la *capa*, etc.

ENGAÑO (littéralement *tromperie, ruse*). — On désigne par ce mot tout artifice employé par le *torero* pour abuser l'animal et le combattre plus avantageusement. Ce sont les jeux de manteau, les courses, les mouvements de corps, etc. On donne aussi le nom d'*engaño* à la *capa* elle-même, ainsi qu'à la *muleta* du *matador*.

CERNIRSE EN EL ENGAÑO. — On le dit du *toro* qui, après s'être précipité vers le *torero*, arrivé près de lui, s'arrête tout à coup devant la *capa*, et demeure immobile et indécis.

ENGUIONAR (sous-entendu le *toro*). — Faire baisser la tête à l'animal, soit par un jeu de *muleta*, soit en lui touchant le mufle de la pointe de l'épée ou de toute autre manière, afin que dans la passe de mort, surtout dans celle de *descabellar*, le *matador* ne soit pas désarmé par les mouvements de tête du *toro* et puisse lui donner plus commodément le coup mortel.

ENLAZAR (*Enlacer*). — Prendre le *toro* par les cornes au moyen d'un nœud coulant.

ENMAROMAR. — La même signification qu'*enlazar*. Ces manœuvres sont usitées quand on doit faire courir un *toro embolado* ou *enmaromado*.

ENTERO (*Toro*). — On le dit d'un *toro* qui conserve encore toute sa vigueur, même à la fin de la lutte et après avoir reçu les coups des *picas* et des *banderillas*.

ENTRE-BARRERAS. — On appelle ainsi l'espace compris entre les deux cloisons de planches qui forment les barrières du cirque. Espèce de corridor circulaire qui règne tout autour de l'arène et qui sert de refuge aux *toreros* trop vivement poursuivis par le taureau.

ENVAINAR (*el toro*). — On emploie cette expression lorsque le *matador*, par suite d'un accident quelconque, n'a fait que glisser son épée entre la peau et la chair de l'animal sans le blesser grièvement.

ESCUPIRSE (*el toro*). — Se dit du taureau qui, par ruse ou par peur, fuit la *capa* ou tout autre objet que le *torero* lui présente. On dit aussi du taureau que *no toma el engaño*, ce qui signifie qu'il ne se prend pas à l'appât.

ESPADA (littéralement *épée*). — Dans le langage tauromachique, on appelle *espada* le *torero*, chef de troupe, chargé de tuer le *toro*. Dans chaque *cuadrilla*, il y a ordinairement deux ou trois *espadas* que l'on distingue entre eux par les dénominations de *primer* et de *segundo espada*, *media espada* et de *sobresaliente de espada*, termes qui signifient première, deuxième épée, demi-épée et suppléant d'épée. Le *primer espada* est le chef suprême de la *cuadrilla* auquel tous les autres *toreros*, durant leurs fonctions dans le cirque, sont complètement subordonnés; c'est lui qui règle et combine les dispositions intérieures du cirque, marquant à chaque *torero* le rôle qu'il doit remplir, le poste qu'il doit occuper, et ses attributions spéciales durant la course. C'est leur protecteur, leur guide pendant le combat. C'est le roi de la scène, comme dit Alexandre Dumas; c'est à lui qu'appartient le cirque, c'est le général qui dirige toute la bataille; c'est le chef au geste duquel chacun obéit passivement: le taureau lui-même, sans s'en douter, est soumis à sa puissance; il le conduit où il veut à l'aide des *chulos* ou de sa *muleta*, et lorsque l'heure du dernier duel entre lui et le taureau est arrivée, c'est sur le terrain qu'il a choisi que le taureau, frappé à mort, vient expirer à ses pieds. Le droit de tuer le premier taureau dans chaque course est dévolu à titre de prérogative au *primer espada*, et quant aux autres taureaux, il lui est facultatif de les mettre à mort lui-même ou de confier le soin d'en tuer quelques-uns, soit à son *segundo espada* ou à son *media espada*. Le *sobresaliente*, qui est un débutant dans les fonctions d'*espada*, ne figure guère dans les courses qu'afin d'y remplacer tel ou tel autre *espada* qu'un événement quelconque obligerait à discontinuer son service. Néanmoins,

comme encouragement, il est souvent accordé à un *sobresaliente* de tuer un des derniers taureaux. Quand deux premiers *espadas*, d'une égale célébrité, sont engagés pour combattre les taureaux dans le même cirque et dans la même course, l'*espada* le plus ancien en titre prend la direction de la *cuadrilla*. L'ancienneté ne se compte et n'est valable qu'à partir de l'époque où un *torero* a pour la première fois figuré avantageusement en qualité de premier *espada* dans le cirque de Madrid. Dans ce cas l'*espada*, reconnu ainsi chef à l'ancienneté, met à mort le premier *toro*; après lui, l'autre premier *espada* tue le second; le troisième est réservé au chef, et ainsi de suite alternativement. Si la maîtresse de l'*espada* est dans le cirque, c'est ordinairement vers l'endroit qu'elle occupe dans les gradins que les plus belles passes ont lieu et que le taureau sera tué par lui. L'*espada* ne prend pas part ordinairement aux manœuvres de la *capa* ni aux passes de *banderillas*, il croirait déroger en se mêlant aux *chulos*; il commande, il dirige, sauf quand il veut faire briller son adresse par des jeux de cape de son invention, ou bien quand une intervention personnelle est nécessaire pour sauver un *chulo* ou un *banderillero* en danger, ou pour dégager un *picador* compromis. Quand l'*espada* prend la fantaisie de clouer des *banderillas*, alors c'est lui seul qui fait cette manœuvre, les autres *banderilleros* ne font que les lui servir.

Les premiers *espadas* chefs de *cuadrilla* sont d'ordinaire largement rétribués. Jusqu'à l'année 1780, il était d'usage de leur allouer par jour de course 1,200 réaux, (environ 300 fr.) à chacun, et cette somme fut portée dans cette même année à 1,500 réaux payés à *Pedro Romero* et à *Costillares*. En 1784, les émoluments des *espadas*

atteignirent le chiffre de 750 fr. par jour de course, qui furent payés à Madrid à *Costillares*, par ce motif qu'il était l'unique premier *espada* figurant dans les courses de cette année. Depuis lors, un *espada* renommé n'a jamais reçu moins de 500 francs. Aujourd'hui, ils sont encore plus largement rétribués, et en 1852 il a été payé environ 22,000 francs à la troupe travaillant dans le cirque de Bilbao sous la direction de *Cuchares*, pendant les quatre jours de courses qui ont eu lieu au mois d'août.

Les *espadas* renommés sont rares aujourd'hui, et depuis la mort du fameux *Montes* et du *Chiclanero*, on peut dire qu'il n'y en a que deux ou trois qui se font remarquer; ce sont *Cuchares*, le *Salamanquino*, *Cayetano Sanz*, et quelques autres qui commencent à faire leur réputation.

ESPINILLERA, appelée aussi par les *toreros* MONA. — Espèces de coussins ou de bas ouatés garnis de barres de fer dont les *picadores* revêtent leurs jambes, pour les garantir des atteintes des cornes du taureau. L'*espinillera* fut inventée vers la moitié du *xvii^e* siècle par don Gregorio Gallo, chevalier de l'ordre de St-Jacques et écuyer du roi Charles II. Elle fut appelée alors *Gregoriana*, du nom de son inventeur.

ESTADO (*État, période*). — Le *toro* a trois *estados* ou périodes pendant la lutte : il est *levantado*, *parado* et *aplomado*.

Le premier *estado*, qu'on appelle *levantado*, est celui du *toro* qui vient de sortir du *toril* et qui, portant la tête très-élevée, attaque indistinctement tous les objets, mais sans acharnement et sans intention malicieuse : il ne fait, à proprement parler, que parcourir le cirque dans toutes les directions, avec une grande vélocité, et comme

pour chercher une issue par laquelle il puisse s'échapper. Dans un tel moment, il est fort difficile d'exécuter la moindre passe ; l'animal, dans la rapidité de sa course, ne laisse point le temps de s'y préparer et de se placer en face de lui. Si néanmoins on parvient à fixer son attention, alors les passes réussissent constamment et ne font courir aucun péril au *torero*. En effet, l'animal, en sortant du lieu resserré où il a été renfermé, respirant librement le grand air, n'est préoccupé que du désir de trouver dans le cirque une issue qui lui permette de retourner dans les champs. On comprend dès lors que, son seul désir étant de s'échapper, il ne prête que peu d'attention à tout ce qui l'environne, et que si par hasard il parvient à atteindre un *torero*, il l'abandonne à l'instant même après l'avoir renversé. Dans ce moment, tout ce qui se présente aux yeux de l'animal n'est qu'un obstacle à sa fuite qu'il évite ou qu'il renverse sans s'y arrêter ; mais bientôt le *toro*, convaincu de l'inutilité de ses courses, commence à se poser ; et c'est alors qu'il entre dans la deuxième période appelée *parado*. Lorsque le taureau est parvenu à cet état, l'on juge s'il est *boyante*, *revoltoso*, de *sentido*, etc., et c'est alors le moment le plus favorable pour exécuter avec lui les différentes passes de la lutte, car l'on peut dire que c'est là l'instant où commence le véritable combat. Les *querencias* accidentelles commencent aussi alors à se produire, mais ne sont cependant pas aussi développées que dans la troisième période, qui est celle d'*aplomado*. Quand les *toros* sont dans cet état, il devient plus dangereux de lutter contre eux. Ils ne se prêtent plus aux passes qui amusent le public. On reconnaît que le *toro* est *aplomado* en ce que, après avoir commencé à prendre la *querencia* dans la période précédente (celle de *parado*),

parvenu à celle d'*aplomado* il ne la quitte plus, et s'il n'a pris aucune *querencia* accidentelle, il va toujours chercher les naturelles. De plus, il se ménage beaucoup, et ne s'attaquant pas aux objets qui sont à une grande distance, il s'acharne seulement sur ceux qui sont assez rapprochés, et encore avec une grande circonspection. En un mot, excepté fuir, il fait tout pour éviter la lutte, et au lieu d'attaquer il se défend.

Ces trois périodes ou états ne se manifestent pas de la même manière et avec une régularité pareille chez tous les taureaux. Il est parfois fort difficile de les distinguer; néanmoins, ces trois périodes ont toujours lieu. Il est utile et important de les connaître, car elles indiquent le moment convenable pour exécuter les diverses passes du combat selon la catégorie à laquelle appartient le taureau, ne perdant jamais de vue l'état dans lequel il se trouve.

ESTAR EN SUERTE (*el toro*). — On dit que le *toro está en suerte*, lorsqu'il se trouve placé dans la position voulue pour que le *torero* exécute une passe quelconque. Pour toutes sortes de jeux de *capa*, il faut que le *toro* se trouve dans une direction parallèle à la première barrière, à une distance égale de son terrain et de celui du *torero*.

ESTOCADA (*Estocade, coup d'épée*). — On donne le nom d'*estocada* au coup d'épée donné par le *matador* et au moyen duquel il fait tomber le taureau raide mort à ses pieds. Les passes de *muleta* ne sont en quelque sorte que la préparation et les préliminaires de ce coup. Il est certaines circonstances dans lesquelles on devra supprimer ces manœuvres préparatoires et tuer subitement l'animal sans aucun antécédent.

ESTOCADA DE MUERTE. — Coup d'épée mortel. La manière de frapper ce coup, ainsi que l'endroit par où il devra

être frappé, varient extraordinairement et constituent autant de passes ayant des noms différents.

La tauromachie a établi certaines règles quant à la manière de donner le coup mortel, règles dont le *torero* ne doit point s'écarter s'il ne veut pas être taxé d'inhabile : il en résulte que certains coups d'épée, alors même qu'ils tueraient subitement l'animal, n'ont aucun mérite aux yeux des amateurs distingués, qui sont très-exigeants en Espagne, s'ils ont été donnés contrairement aux règles de l'art. D'après ces principes, il arrive fréquemment qu'un *matador* a fait preuve de plus de science, ne tuant l'animal qu'après deux ou trois coups d'épée, que tel autre dont la première estocade aura laissé le taureau raide mort. Les *toreros* divisent cette passe suprême des courses en *estocadas por alto*, et en *estocadas por bajo*, dont la traduction littérale est : coups d'épée donnés par haut, et coups d'épée donnés par bas. Il est entendu néanmoins qu'aucun coup d'épée n'est jamais donné par dessous la tête de l'animal, mais que l'on indique seulement par ces expressions les différentes directions de l'épée. Les *estocadas por bajo* reçoivent aussi le nom de *golletes*. Nous allons essayer de donner à nos lecteurs, afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes le mérite plus ou moins grand de chaque *matador*, quelque idée de ces différents coups d'épée ainsi que des conséquences qui en résultent.

ESTOCADA POR ALTO. — L'endroit par où le *matador* doit de préférence enfoncer l'épée, est la saillie formée par les clavicules des jambes de devant, dans la région supérieure du dos où se termine le cou de l'animal, tout près des premières côtes, à l'endroit où se trouvent les derniers crins appelés *rubios*. Il arrive souvent que lorsque dans cette partie les os sont très-rapprochés, l'épée rencontre

l'un d'eux, et au lieu de se glisser entre les jointures, rebondit en arrière, ou bien se brise ou s'échappe des mains du *matador*, par la force du choc. Quand cet accident a lieu, on ne peut pas dire que c'est un manque d'adresse de la part du *matador*, attendu que, ainsi que nous venons de l'expliquer tout à l'heure, ce n'est pas le nombre de coups plus ou moins limité qui constitue le mérite de l'*espada*, mais bien la manière dont ces coups d'épée sont donnés. Lorsque les estocades ont eu lieu selon les règles de l'art, que le taureau tombe ou non, on ne saurait contester le mérite du *matador* : dans ce cas, ce n'est ni l'adresse ni les connaissances spéciales qui lui ont fait défaut ; c'est un effet du hasard, une chance défavorable, un malheur. Ceci s'applique évidemment au talent de l'homme ; mais quant aux spectateurs, il n'est pas douteux qu'il ne leur soit plus agréable de voir tomber le taureau raide mort dès le premier coup d'épée.

Les *estocadas por alto* amènent, comme nous l'avons dit, la mort de différentes manières : 1^o lorsque l'épée se glissant entre deux vertèbres de l'épine dorsale, vient traverser la moelle épinière ; 2^o lorsque le fer a percé ce que les *toreros* appellent la *herradura*, qui n'est autre chose que le sternum ou os membraneux et courbé qui contient la poitrine de l'animal et auquel on donne ce nom à cause de la ressemblance de sa forme avec un fer à cheval ; 3^o quand le taureau a été *pasado de parado* ; et 4^o quand il est *descordado*. Nous allons essayer d'expliquer les conséquences produites par ces différents coups d'épée, en indiquant sommairement en quoi consiste leur mérite.

1^o Les coups d'épée ou blessures qui atteignent la moelle épinière sont ceux qui ont le plus grand mérite ; ils causent la mort avec une rapidité instantanée qui rend inutile

l'emploi du *cachetero*, c'est-à-dire le coup de *puntilla*. Le mérite et l'élégance de ce coup résultent de l'étonnement et de la stupéfaction dont on est saisi en voyant un monstre plein de force et de férocité tomber comme frappé de la foudre au plus fort de sa course, à peine effleuré en quelque sorte par l'épée du *matador*.

2° L'*estocada* qui perce la *herradura* produit aussi la mort subite, et par cela même elle est d'un mérite extraordinaire. On connaît que la *herradura* a été percée, lorsque l'épée, un peu plus basse, s'est enfoncée d'une manière oblique et dans la direction de la poitrine. Quand ce cas se présente, le taureau s'arrête un moment, se tenant encore debout, mais sans forces; il ne jette pas de sang, même par la blessure; mais quelques instants après il tombe raide mort, souvent sans qu'il soit nécessaire de lui donner le coup de grâce avec la *puntilla*. Dans cette *estocada* surtout se montre l'adresse et l'intelligence du *matador*, car, ayant reconnu qu'il a coupé la *herradura* du taureau, parfaitement sûr des suites de son coup, il ne s'occupe plus de l'animal et, lui tournant le dos, il va paisiblement faire le salut habituel au fonctionnaire public qui préside le cirque. Les spectateurs demeurent surpris, et dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire, en voyant partir le *matador*, lorsque le taureau, qui jusque-là est resté debout, immobile et comme pétrifié, s'affaisse subitement frappé de mort et donne ainsi la clef de l'énigme, en prouvant l'intelligente adresse du *matador*.

3° Les autres *estocadas* par haut qui tuent le taureau en peu de temps, sont celles où l'épée, rentrant par l'endroit appelé la *crúz* (la croix), traverse la poitrine; le fer ayant glissé perpendiculairement, pénètre dans les poumons et provoque l'hémorragie par la bouche et par les

naseaux. Ces coups d'épée sont d'un mérite remarquable aux yeux des *toreros* et des connaisseurs, en raison de la position que le *matador* a besoin de prendre au moment d'enfoncer son arme. Ces sortes d'*estocadas* s'appellent, parmi les *matadores*, *pasadas por pararse*, et l'on donne le nom de *pasado de parado* au taureau qui meurt de cette manière.

4^o Il arrive que le taureau recevant un coup d'épée par haut est *descordado*, c'est-à-dire que ses nerfs ou tendons ont été coupés. Ces taureaux tombent, mais ne meurent pas : ils vivraient encore longtemps si le *cachetero* ne leur donnait le coup de grâce.

ESTOCADA POR BAJO (*Estocade par bas*). — Ces *estocadas* n'ont pas autant de mérite que celles données par haut et que nous venons d'expliquer. Elles sont ordinairement désignées sous le nom de *gollete*. Ces coups sont néanmoins d'un effet remarquable, parce que l'épée, s'enfonçant dans la poitrine, traverse les poumons et amène la mort plus ou moins immédiate du taureau.

ESTOCADA POR CARNE. — Les *toreros* emploient les mots de *ir la estocada por carne*, quand le *matador*, au lieu d'avoir enfoncé son épée du côté droit de l'animal, l'enfonce du côté gauche, ne le touchant qu'à peine, accident qui arrive quand le taureau appartient à la catégorie de ceux qui se *ciñen*, ou bien quand l'animal s'est *colado*.

ESTOCADA A LA CARRERA ou A TORO LEVANTADO. —

Ce genre de coup d'épée se donne conformément aux règles précédemment établies, avec cette différence néanmoins, que le *matador* n'a fait usage d'aucune passe de *muleta* pour disposer l'animal à recevoir le coup mortel, mais qu'au contraire il accourt à la rencontre du taureau au moment où celui-ci marche sans but ou poursuit un

torero. Dans cette circonstance, il est difficile d'enfoncer convenablement l'épée, car le *matador* n'a eu à l'avance ni le temps ni l'occasion de pointer son arme, d'où il résulte qu'il manque souvent ce genre d'estocade.

ESTOCADA A MEDIA VUELTA. — Cette locution signifie coup d'épée donné par un demi-tour. Cette manière de tuer est usitée contre les taureaux qui ne veulent ni prendre leur impulsion, ni *humillar*; contre ceux également dont le *matador* a lieu de craindre, à cause de leur instinct ou d'une circonstance quelconque, un accident fâcheux pour lui. Pour exécuter ce genre d'estocade, le *torero* doit attaquer l'animal par derrière, ou, pour mieux dire, obliquement et de côté, d'une façon tout à fait pareille à celle employée pour placer les *banderillas* par demi-tour. Pendant que le *matador* prépare son coup, il faut qu'un *chulo* attire l'attention de l'animal par devant, au moyen d'un jeu de *capa* quelconque. On donne en général la préférence à cette manière de tuer le taureau quand il demeure *aplomado* au milieu du cirque.

ESTOCADA A METE Y SACA. — Les *toreros* donnent ce nom à un coup d'épée raccourci, qui consiste à ramener l'épée immédiatement après l'avoir enfoncée à moitié dans le corps du taureau. Le mouvement que fait le *matador* pour ramener son épée est si rapide qu'à peine si les spectateurs s'aperçoivent que le taureau a été touché en voyant l'épée entre les mains du *matador*; cependant, si le coup a été bien frappé, le taureau ne tarde pas à s'abattre par suite de la blessure mortelle qu'il a reçue, quoiqu'elle paraisse légère et sans importance aux yeux des spectateurs. Il faut être très-adroit et connaître bien son art pour frapper ce coup avec adresse et succès.

ESTOCADA A PASO DE BANDERILLAS. — Ce genre d'es-

estocade est une des ressources de l'art tauromachique, usitée seulement contre ces taureaux dangereux et pleins d'instinct qui ne se prêtent à aucune autre sorte de passe, et qui ne veulent ni s'élancer, ni attaquer. Dans des circonstances semblables, c'est le *matador* qui prend l'initiative de l'agression contre l'animal, s'élançant vers lui de la même manière que pour tuer un taureau *recibiendo*, c'est-à-dire que le *matador*, en allant à la rencontre de l'animal, doit, en arrivant près de lui, l'attaquer exactement comme si c'était le taureau qui se fût élancé vers son adversaire.

Le mérite de ce genre d'estocade consiste à ne point s'écarter du taureau sans lui avoir enfoncé l'épée jusqu'à la garde, se laissant tomber avec force sur le corps de l'animal.

ESTOCADA A VUELA PIES. — Coup d'épée donné en courant; manière dont le *matador* tue le taureau en l'attaquant de front et en lui enfonçant l'épée dans le corps, au moment où, durant sa course rapide, il se trouve à portée de la tête de l'animal demeuré immobile. Cette passe fut inventée par le fameux *matador Costillares*, et l'on en fait usage lorsque le taureau est tout à fait *aplomado*, c'est-à-dire las, rendu de fatigue, ou bien que, par suite de ses instincts malicieux, il ne se prête à aucun genre de manœuvre, ne se décidant ni à attaquer ni à quitter l'emplacement où il semble s'être fixé. Cette méthode est très-gracieuse et demande une adresse particulière, mais elle n'est point sans inconvénients et sans danger. En effet, si l'animal s'élance vers le *torero*, au moment de la course de celui-ci, il court le risque d'être atteint sans nul moyen de défense, par les cornes du taureau. On exécute ainsi cette passe : le taureau, arrêté, immobile, dans une par-

tie quelconque du cirque, tient la tête droite, levée à sa hauteur naturelle ; le *matador* s'élance vers lui avec toute l'agilité dont il est susceptible et, arrivé à la portée de la tête de l'animal, il lui présente la *muleta* à la hauteur du mufle, la couchant ensuite doucement à terre : le taureau baisse la tête comme pour s'en saisir, et c'est ce moment précis que choisit le *matador* pour lui enfoncer son arme, sans s'être arrêté, d'ailleurs, un seul instant.

ESTRIVO DE LA BARRERA (littéralement *étrier de la barrière*). — On appelle *estrivo de la barrera*, une espèce de rebord en bois qui règne tout autour de la clôture du cirque, du côté de l'arène, et qui, placé à une certaine hauteur, 50 centimètres à peu près au-dessus du sol, sert aux *toreros* de point d'appui pour leur pied, quand, par une circonstance quelconque, ils se trouvent dans la nécessité de sauter par dessus cette barrière.

F

FIERA. — Généralement toute bête sauvage. On le dit aussi du taureau.

FUERA! FUERA! FUERA! (littéralement : *à la porte! à la porte!*) — Cri par lequel les spectateurs manifestent leur mécontentement.

G

GALLEO. — On donne le nom de *galleos* aux diverses feintes qu'exécute le *torero* au moyen de son manteau, de façon à rendre son jeu plus attrayant et plus varié. Le *galileo* le plus usité et le plus joli est celui qu'on nomme le *bou*. Le *torero*, pour l'exécuter, met la *capa* sur sa tête

en forme de mantille. Travesti de cette façon, il provoque le *toro* et se défend de ses attaques sans se décoiffer. Le *galleo* est une sorte de *recorte*, avec cette différence que le *torero* exécute ce dernier avec son corps, tandis que, pour le *galleo*, il fait usage de sa cape, de sa *montera* ou de tout autre objet. Ces deux passes se confondent habituellement et sont désignées d'une manière générale sous le nom de *recortes*. (Voyez ce mot.)

GANADERIA. — On appelle *ganaderia* une réunion de troupeaux de taureaux et de vaches, d'un nombre indéterminé, mais d'une même origine et appartenant à un seul propriétaire ou à plusieurs dont les intérêts sont communs. Les taureaux de chaque *ganaderia* proviennent généralement du même père et gardent un cachet particulier de formes et d'allures qui les distingue toujours. Les propriétaires de ces troupeaux s'attachent à conserver rigoureusement, de génération en génération, la pureté du type primitif, parce que de là dépend le maintien de leur réputation et les résultats plus ou moins avantageux de la vente des produits.

Il y a en Espagne un très-grand nombre de *ganaderias*, mais toutes ne produisent pas de bons taureaux pour la lutte. Les plus renommées sont dans la Castille et dans l'Andalousie. Les taureaux de ces contrées sont grands, courageux et d'une belle prestance. Entretienus toujours dans des parages solitaires et sauvages, ils conservent toute leur férocité.

Indépendamment des caractères typiques distinctifs de ces diverses origines et que les connaisseurs saisissent infailliblement à première vue, les taureaux sont marqués dans la partie postérieure du corps d'un fer aux initiales du propriétaire, ou de tout autre signe équivalent.

Outre ces empreintes, il y a les *divisas* adoptées par les propriétaires, ayant des couleurs différentes religieusement observées dans chaque *ganaderia*, et qui sont appliquées aux taureaux lancés dans les cirques pour les faire connaître facilement au public. (V. le mot *divisa*.)

GANADERO. — Riche propriétaire éleveur de taureaux et qui en fait le commerce.

GARROCHA. — Longue pique dont se servent les *vaqueiros*, c'est-à-dire les gardiens à cheval du troupeau, pour conduire les taureaux à l'*encierro*. La *garrocha* est employée dans le cirque pour exécuter le saut dit *salto de la garrocha*. (Voyez ce mot.)

GOLLETE. — Nom par lequel on désigne en général les coups d'épée donnés par bas, de façon à atteindre les poumons et les parties inférieures de la poitrine. (V. *estocada por bajo*.)

GUINDALETA. — Sorte de lien composé d'un nœud coulant dont il est fait usage dans le *toril* pour s'emparer des taureaux dont on veut tamponner les cornes, ou que l'on veut dégager des *banderillas* qui sont restées fixées dans leur peau. On s'en sert encore dans l'abattoir pour leur donner le coup mortel.

H

HARTAR DE CAPA (*el toro*). — On désigne par ces mots la passe suivante : le *torero*, tenant la cape bien basse et bien tendue, laisse l'animal s'avancer ; il ne lève le bras que lorsque le taureau, ayant baissé la tête pour donner l'*achazo*, se trouve transporté par la force de l'impulsion sur le terrain du *torero*.

HERRADURA (littéralement *fer à cheval*). — En tauroma-

chie, on appelle ainsi cette partie intérieure de la poitrine du *toro* qui affecte la forme d'un fer à cheval et qui n'est autre chose que le sternum. Lorsque l'épée du *matador* la traverse, la mort a lieu instantanément. (V. le mot *estocada por alto*.)

HIERRO. — Fer à marker les taureaux. Chaque *ganadero* en a un particulier. On donne ce même nom à l'empreinte produite par l'application de ce fer sur le corps de l'animal.

HUMILLACION. — Mouvement du taureau quand il baisse la tête pour donner l'*achazo*.

HUMILLAR. — On le dit du taureau quand, au moment de l'attaque, il baisse la tête comme pour embrocher ce qui est devant ses yeux.

J

JURISDICCION (littéralement *jurisdiction*). — On appelle juridiction du *torero* tout l'espace que celui-ci, au moment d'exécuter la passe, peut atteindre, soit avec ses bras, soit avec sa cape, soit de toute autre façon, sans avoir à craindre l'*achazo*. On appelle *jurisdicción* du *toro*, le cercle que celui-ci peut décrire avec sa tête ou atteindre avec ses cornes.

L

LANZADA A PIÉ (*Coup de lance à pied*). — Cette passe fut en grande vogue autrefois, mais elle était depuis longtemps abandonnée par les *toreros* de profession. La troupe d'Indiens récemment introduite dans les jeux du cirque l'a reprise avec assez de succès. Pour faire cette passe, il faut une pique d'environ trois mètres de long sur une épaisseur

de sept à huit centimètres, d'un bois peu cassant et dont le fer ait à peu près vingt centimètres de long sur une largeur proportionnée. Le *torero*, armé de cette lance, se place à quatre ou cinq mètres du *toril*, le genou droit à terre, et le manche de la lance appuyé au fond d'un petit trou pratiqué d'avance dans le sol; il attend le taureau, tenant sa lance inclinée vers lui à la hauteur nécessaire pour que l'animal, au moment de l'attaque, se l'enfonce lui-même dans le front. Tel est l'objet de cette passe. Il est bon d'avoir en même temps un manteau, pour se défendre en cas d'insuccès de cette manœuvre.

LEVANTADO (*Toro*). — Le premier des trois états ou périodes du *toro* pendant la lutte, immédiatement après qu'il est sorti du *toril*. (Voyez le mot *estado*.)

LIAR (Enrouler la *muleta* autour de son manche). — Dernière passe qu'exécute le *matador* avec cet engin, au moment où il va tuer le *toro*. (Voyez le mot *muleta*.)

LIDIA. — Lutte, combat de taureaux dans le cirque.

LIDIADOR. — Lutteur, combattant, écarteur, *chulo*, *torero*, etc., etc.

LIDIAR (Combattre les taureaux dans l'arène. Synonyme de *torear*). — *Lidiar* se dit non-seulement du combat de l'homme contre le taureau, mais contre toute espèce d'animaux féroces, tandis que le mot *torear* s'applique plus spécialement aux combats des taureaux dans le cirque.

LIGEREZA (*Agilité*). — La véritable agilité du *torero* consiste non-seulement à pouvoir exécuter une course rapide en ligne droite, savoir tourner, changer de direction, s'arrêter et même sauter, mais encore et principalement; le *torero* doit être doué de cette souplesse de corps, de cette adresse dans tous ses mouvements, si utiles dans certaines circonstances pour éviter les coups de cornes du *toro* et ne

pas être embroché par lui. Les *matadores* ont surtout besoin de réunir ces qualités. Elles rendent le *torero* maître de l'animal, et sont indispensables pour bien exécuter les *recortes* et les *galleos*. Cette agilité est d'un avantage si incontestable, qu'on a vu des *toreros* qui en étaient doués, continuer à travailler avec une précision admirable dans un âge fort avancé, alors qu'ils pouvaient à peine marcher et qu'ils étaient loin de posséder la souplesse et la force de leur jeunesse.

M

MANCORNAR.—Enfoncer en terre les cornes d'un taureau, de façon à ce que, privé de mouvement, il devienne immobile et inoffensif. Cette manœuvre demande une grande force musculaire et beaucoup d'adresse; elle est exécutée dans certaines circonstances par les *vaqueros* ou gardiens de troupeaux, lesquels saisissent l'animal par les cornes, et les enfoncent dans le sol après avoir imprimé au cou un mouvement de torsion douloureuse qui force le taureau à se ployer et à se renverser. Dans les jeux du cirque, les *toreros* ont quelquefois recours à la même méthode s'il survient un accident quelconque qui oblige les spectateurs à descendre dans l'arène.

MAREAR (*le toro*). — Étourdir le taureau après qu'il a été blessé, en le faisant tourner sur lui-même dans un cercle très-restreint, pour le forcer à se coucher par terre. Cette manœuvre s'exécute au moyen des capes que les *chulos* lui présentent alternativement d'un côté et de l'autre pour l'obliger à tirer des *achazos*. Ces mouvements répétés provoquent l'effusion continuelle du sang par la blessure qu'il a reçue, ce qui, en affaiblissant l'animal, finit par amener sa chute.

MAROMA. — Grosse corde avec laquelle on attache le *toro* par les cornes quand il doit être *enmaromado*.

MAZORCA. — Nom qu'on donne à la partie inférieure et la plus épaisse des cornes, près de leur racine, où sont marqués les *anillos* qui indiquent l'âge de l'animal.

MEJORAR EL TERRENO (*Améliorer la position*). — On le dit du *torero* qui se place dans une position plus avantageuse pour recevoir le *toro*, afin de mieux exécuter une passe avec lui, quand l'animal entre dans sa juridiction.

METER LOS BRAZOS (*le torero*). — Baisser les bras en les avançant pour bien fixer les *banderillas*.

MONA (synonyme de *espinillera*). — Le nom de *mona* est plus usité que ce dernier parmi les *picadores*.

MOÑA (littéralement *poupée*, synonyme de *divisa*).

On appelle *moña* en tauromachie une large cocarde en satin de couleur plissé, et ornée à son centre de roses aux feuilles d'or et d'argent, de dentelles etc., etc., et après laquelle pendent de longs rubans terminés aussi par des rosettes où quelquefois on lit le nom du taureau brodé en lettres d'or. Cette cocarde ou touffe de rubans est le but de l'ambition des *toreros* et des *picadores*; c'est un joli cadeau à faire à une maîtresse ou à une personne de distinction qui, en le recevant des mains des *toreros*, les récompensent largement de cette attention. La *divisa*, cocarde ou touffe de rubans, est enfoncée dans l'épaule gauche du taureau au moyen d'un fer à pointe de flèche.

MONTERA. — Nom qu'on donne à une espèce de toque ou casquette d'une forme particulière et aplatie dont le *torero* est coiffé. Cette coiffure est garnie de passementerie de différents genres.

MULETA. — On appelle ainsi un carré long d'étoffe de laine, de couleur écarlate, qui a pour le moins un mètre et

de demi de longueur et une soixantaine de centimètres environ de largeur. Ce morceau d'étoffe est fixé, par la partie étroite, à un bâton de 75^c à peu près de longueur et sert au *matador* dans la dernière phase du combat. Cet engin, qui est en quelque sorte le bouclier de l'*espada*, joue un rôle si important dans la passe du coup mortel, que, sans lui, ce coup serait d'une exécution fort difficile, sinon même impossible. La façon dont la *muleta* est employée indique le degré d'habileté du *torero* qui, en la maniant adroitement, peut diriger l'animal vers l'endroit et lui faire prendre la position qui lui convient le mieux pour lui donner la mort. C'est avec des passes de *muleta*, plus ou moins nombreuses, que l'*espada* corrige chez le taureau les mauvaises positions de tête dont il a pris l'habitude pendant le combat. En un mot, cet engin est d'une si grande importance, que le *torero* qui sait bien s'en servir est en mesure de se jouer de l'animal le plus redoutable, le réduisant presque à l'impuissance, pouvant même, s'il le faut, l'amener à se coucher par terre devant lui, rendu d'épuisement et de fatigue, résultat que le *torero* habile aura obtenu, pour ainsi dire, sans changer de place, en demeurant avec son adversaire dans un cercle très-circonscrit.

N

NAVARRA (*suerte á la*). — Nom qu'on donne à une certaine passe faite avec la cape. Pour l'exécuter, il faut que le *torero* soit placé de la même manière que pour la passe de la *verónica*, c'est-à-dire que ses pieds soient dans la même ligne que les pieds de devant de l'animal, lequel devra se trouver en ligne parallèle avec la barrière et à

une distance moyenne ; seulement , il faut que ses jambes soient encore en bon état. On provoquera le *toro* de près, et au moment de se lancer et pendant qu'il franchit la distance qui le sépare du *torero* , celui-ci préparera la passe en baissant la cape graduellement , de façon à ce qu'elle soit développée et presque entièrement étendue à terre lorsque l'animal arrivera à *juridiction*. Par ce moyen on obtiendra que le *toro* baisse sa tête autant que possible , et alors , 'au moment de l'*achazo*, on ramènera vivement la cape par dessous le museau , décrivant un demi-cercle vers le corps de l'animal , et la replaçant immédiatement devant sa tête.

Quand le *toro* appartiendra à la catégorie des *revoltosos*, le *torero* devra prendre la précaution de se placer de profil et d'enlever et de retirer la cape le plus rapidement possible. Si, par suite de la légèreté de ses mouvements ou par toute autre circonstance, l'animal vient attaquer de nouveau le *torero*, celui-ci devra, pour éviter d'être atteint, faire quelques pas en arrière , tenant la cape bien ouverte, et la passe se terminera en exécutant la *verónica* pour se débarrasser du *toro* , car il ne serait pas prudent de répéter la *navarra*. Quant aux taureaux qui gagnent du terrain, ainsi que ceux de *sentido* , le célèbre maître Montes dit que la prudence doit conseiller de ne pas exécuter cette passe avec eux.

NOVILLADA. — Petite course dans laquelle on ne fait figurer que de jeunes taureaux ayant même les cornes tamponnées. Ces taureaux sont ordinairement combattus par des amateurs ou par des écarteurs spéciaux qui , parodiant toutes les passes d'une course aux taureaux , provoquent l'hilarité des spectateurs au moyen de mille scènes burlesques, improvisées et même préparées à l'avance. On

fait usage, dans ces *novilladas*, de *dominguillos* qui sont des mannequins ordinairement formés d'une outre revêtue d'un costume quelconque, et dans laquelle se trouve un certain poids disposé de manière à ce que ces figures puissent toujours reprendre leur équilibre lorsque les coups du taureau les ont ébranlées ou jetées. L'acharnement de l'animal contre ces figures, ainsi que leurs poses ridicules, égaient extraordinairement les spectateurs. Pendant les mois d'hiver et ceux des grandes chaleurs, les courses aux taureaux sont remplacées à Madrid par des *novilladas*; ainsi on peut dire que les courses ont lieu dans la capitale de l'Espagne pendant toute l'année.

NOVILLO. — Jeune taureau de deux à trois ans, dont on se sert pour exécuter des courses d'un genre particulier et auxquelles on donne le nom de *novilladas*.

O

OLIVO (*agarrarse ó subirse al olivo*). — On le dit d'un *picador* qui, faute de courage, abandonne sans nécessité absolue son cheval pour aller s'abriter derrière les barrières, chose qui n'est permise par les règles que lorsqu'on est désarmé, ou que le cheval a été tué ou maltraité de manière à ne pouvoir plus s'en servir pour éviter les coups de cornes du taureau. On dit encore *tomar el olivo*, d'un *torero* quelconque qui se réfugie dans le couloir en franchissant la barrière.

OTRO ! OTRO ! OTRO ! (sous-entendu *toro*). — Ce cri, poussé par les spectateurs à la fin de la course, exprime le désir qu'un autre *toro* soit combattu, demande que l'autorité accorde assez fréquemment. Le même cri s'em-

ploie par les spectateurs, lorsque, mécontents d'un taureau, ils demandent qu'il soit remplacé par un autre.

P

PALCO (*Loge*). — Les *palcos*, plus spacieux que les loges de nos théâtres avec lesquelles ils offrent la plus grande analogie, sont couverts, à l'abri de la pluie et du soleil, et tout à fait indépendants les uns des autres. Ils sont très-grands et peuvent contenir dix, douze, quinze et même vingt personnes, comme ceux du cirque de Madrid. Ils renferment les places les plus favorablement disposées pour jouir du coup d'œil général, et leur prix est le plus élevé de tous ceux des autres places du cirque. Ils sont situés dans la partie supérieure de l'amphithéâtre dominant l'arène.

PALCO POR ASIENTOS. — On donne ce nom à certaines loges dans lesquelles on peut prendre une ou plusieurs places, comme on prend une stalle ou un balcon à l'Opéra.

PARADO (*toro*) (littéralement *taureau arrêté*). — Deuxième état du taureau dans le cirque pendant la lutte. (Voyez le mot *estado*).

PARCHE. — Morceau de papier fort ou de linge en couleur, enduit d'un côté d'une matière adhérente. On applique les *parches* au *toro* dans un but d'amusement et en se conformant aux règles de la fixation des *banderillas*. C'est sur le front ou le museau du *toro* qu'on place d'ordinaire ces objets. On pourra les appliquer cependant sur toute autre partie du corps de l'animal, pourvu qu'on observe une certaine symétrie dans la forme, la pose et le choix des couleurs. Quelquefois on les garnit de nœuds de rubans de couleur, ou de tout autre ornement.

La pose des *parches* est très-ancienne, mais dès qu'on commença à employer les *banderillas*, les *parches* furent abandonnés et ne sont plus usités aujourd'hui parmi les *toreros* de profession. Il existe cependant une certaine troupe de nègres, d'Indiens et de Portugais qui, au lieu de combattre les taureaux à la manière ordinaire et usitée, se bornent à mettre des *parches* aux taureaux ou à leur clouer des *rejoncillos*. Les taureaux sont cependant *embolados*, c'est-à-dire ont les cornes tamponnées, ce qui diminue considérablement les dangers de la lutte, et par conséquent le mérite de ces nouveaux écarteurs.

PAREAR (littéralement *accoupler*). — En tauromachie *parear* veut dire mettre deux *banderillas* à la fois. Nous croyons qu'il ne serait point hors de propos de reproduire ici quelques observations émanées du célèbre *torero* Montes et adressées aux *banderilleros*, sur la manière de *parear*.

Les taureaux étant ordinairement plus adroits à se servir de leurs armes d'un côté que de l'autre, les *banderilleros*, dit ce maître, feront en sorte de s'accoutumer à *parear*, c'est-à-dire à clouer des *banderillas* avec une adresse égale, soit du côté droit, soit du côté gauche, afin d'attaquer l'animal dans le sens où il est moins exercé et moins dangereux; par ce moyen, ils éviteront les accidents survenus fréquemment à ceux qui, ne sachant accrocher les *banderillas* que dans une seule direction, atteignent le *toro* du côté où il est habitué à se lancer et où il est le plus adroit, et par conséquent très-redoutable pour l'homme.

PASE (*Passe*). — Jeux du *torero*, soit avec la *capa*, soit avec la *muleta*, afin de disposer le *toro* d'une façon convenable, pour lui donner le coup mortel.

PASE REGULAR DE MULETA. — On appelle ainsi les premiers jeux que fait le *matador* avec la *muleta* et qui consistent à provoquer le *toro*, le recevoir de pied ferme, l'écartier avec la *muleta*, le faisant glisser quelques pas et se bornant lui-même à demeurer toujours en face de l'animal et à faire deux ou trois demi-tours pour se placer de profil.

PASE DE PECHO. — Passe de *muleta* d'un mérite plus grand que la passe habituelle. Il faut, pour l'exécuter, que le *matador*, au moment où le *toro* touche la *muleta*, ploie le corps de manière à laisser arriver l'animal sur son terrain; alors, pendant que le *toro* tire l'*achazo*, il doit exécuter quelques pas en arrière. La passe de *pecho* vient immédiatement après la passe ordinaire de *muleta*.

Il nous a paru convenable de faire ici, non pas dans l'intérêt des *toreros* de profession, classe qui n'existe pas encore en France, mais pour éclairer les amateurs et les mettre en mesure de juger par eux-mêmes et de l'intelligence du *matador* et du mérite de son jeu, il nous a paru convenable, disons-nous, de faire quelques observations à propos des *pases de muleta*, observations qui ne nous appartiennent pas, mais qui sont émanées du fameux maître Montes, lequel dit que quand on ira faire les *pases de muleta* avec un *toro* qui sera *aplomado*, mais conservant encore assez d'agilité, on placera la *muleta* à une grande distance du corps, un peu de biais, en la profilant au besoin. Ces différentes précautions sont nécessaires, car le *matador* devant provoquer l'animal de très-près, celui-ci, en s'élançant, atteindrait le *torero* s'il trouvait la *muleta* développée dans la ligne d'impulsion de son corps. Montes ajoute : si le *toro* a été *boyante* pendant les deux premières périodes de la lutte, et que dans la dernière il conserve

encore assez d'agilité; s'il prend *querencia* ou devient *aplomado*, le *matador* ne devra exécuter les passes de *muleta*, même avec les précautions dont on vient de parler, qu'après que l'animal, couru par les *chulos*, aura perdu son agilité et quitté le lieu de la *querencia*. Sans ces mesures de prudence, sur cent fois qu'on exécuterait cette passe, le *torero* serait atteint quatre-vingt-dix-neuf. En résumé, lorsque le *toro*, conservant toute son agilité, sera ce qu'on appelle *aplomado*, il faut lui enlever une partie de ses forces au moyen de jeux de cape répétés.

Lorsque le taureau est de ceux qui attaquent la tête en l'air et la remuent dans tous les sens pour désarmer son adversaire, celui-ci, pour lui faire perdre cette habitude, devra le subjuguier par de nombreuses passes de *muleta*, la lui présentant aussi basse que possible et la plaçant de manière à ce que l'animal soit amené à attaquer la tête baissée jusqu'à terre. Sans ce système, le *matador* courrait le risque d'être désarmé et atteint. En dernier lieu, quand le *matador* aura vu que le *toro* a de la malignité unie à beaucoup d'instinct; quand il craindra que dans les passes de *muleta* il ne rejambe ou ne file entre lui et la *muleta*, il devra se faire accompagner d'un *chulo* muni de sa cape, lequel se placera du côté opposé à celui du *matador* et à une distance convenable. La fonction de ce *chulo*, qu'on choisira adroit et intelligent, est de remuer et de lancer le manteau au moment où le *toro* attaque son adversaire; de cette façon, l'attention de l'animal est occupée de deux côtés différents, et il se voit forcé de donner l'option à l'objet le plus rapproché de lui et qui est la *muleta* du *matador*. Montes recommande néanmoins de n'employer cette méthode que lorsque l'utilité en sera reconnue, en raison de la catégorie à laquelle appartient l'a-

nimal, mais non dans les autres cas où cet expédient serait plutôt nuisible qu'avantageux.

PEGADORES. — Nom sous lequel sont désignés les membres d'une certaine *cuadrilla* de *toreros* indiens et portugais. Ces nouveaux artistes tauromachiques combattent contre des taureaux aux cornes tamponnées ; l'un d'eux provoque l'animal et l'attend de pied ferme : au moment où le taureau baisse la tête pour l'embrocher, le *pegador* se jette sur son front et, se cramponnant aux cornes, tient le taureau en échec jusqu'à ce que les autres *pegadores* arrivent et s'en rendent maîtres. Dans cette lutte corps à corps avec la bête, les *pegadores* sont presque toujours culbutés et lancés en l'air.

Les *pegadores* indiens, armés de *rejoncillos* et placés devant la porte du *toril*, attendent l'animal, les uns debout, les autres à genoux, et d'autres couchés par terre. Quand ils sont attaqués, ils lancent leurs *rejoncillos* et entourant le taureau de tous côtés, le harcèlent et le poursuivent dans toutes directions jusqu'à ce qu'ils réussissent à s'en emparer. On comprend bien que pendant cette lutte plusieurs sont atteints, renversés et lancés. Les taureaux ainsi combattus sont ordinairement tués par un *sobresaliente d'espada*, c'est-à-dire par un suppléant d'épée ou *matador* en troisième.

PEON (*Pion*). — *Torero* à pied, *chuto*, écarteur.

PERROS! PERROS! PERROS! (*des chiens! des chiens!*)—

Cri répété par les spectateurs pour demander à l'autorité qui préside les courses que le taureau soit combattu par les boule-dogues. Cette réclamation, rarement écoutée par l'autorité, a lieu lorsque l'animal, trop poltron, se refuse aux évolutions nécessaires pour que les passes soient exécutées. Dans des cas exceptionnels cependant, l'autorité

ellé-même fait arriver des chiens dans l'arène pour combattre un taureau dont la féroçité exposerait trop le *torero*; mais ces cas arrivent rarement.

La concession faite aux spectateurs d'introduire les chiens dans l'arène, constitue une tache pour la *ganaderia* à laquelle appartient le taureau; et lorsqu'au contraire c'est l'autorité qui ordonne d'amener les chiens, il en résulte pour les *toreros* et particulièrement pour le *mata-dor*, une note défavorable.

PICADOR. — *Torero* à cheval armé d'une longue pique pour combattre les taureaux. Le *picador* doit être courageux, il doit aussi posséder une force physique suffisamment développée, connaître à fond les ressources de son art et, de plus, être bon cavalier. La force musculaire est une des conditions indispensables pour être un bon *picador*; sans quoi, à quelque degré qu'il possède les autres qualités qu'exige son art, il ne pourra jamais se présenter devant un *toro*. Si le *picador* n'a pas assez de force pour résister au choc de la rencontre de l'animal et même pour arrêter le *toro* dans son impulsion, le cheval sera tué et le cavalier courra lui-même le plus grand risque.

Le *picador* a pour arme offensive une lance armée d'un fer triangulaire de deux ou trois centimètres de longueur, dont l'atteinte ne peut blesser le taureau dangereusement, mais elle suffit pour l'irriter et le contenir. Une bandelette de peau adaptée à la main droite du *picador* empêche la lance de glisser.

Ses armes défensives ou son armure consistent en une espèce de guêtres ou des bas ouatés, doublés de fer et montant jusqu'à mi-cuisses. Cette jambièrre, qui est appelée *mona*, a pour but de garantir les jambes du cavalier contre les atteintes des cornes du taureau.

La selle enfourchée par le *picador* est en bois, de forme arabe, d'une solidité à toute épreuve; elle est très-haute par devant et par derrière, et ressemble à ces selles dont se servaient les chevaliers du moyen-âge pour les tournois. Les étriers sont aussi en bois, garnis de barres de fer, et formant des sabots: un long éperon, aigu comme un poignard, arme le talon du cavalier.

Le costume du *picador* est très-pittoresque: il se compose d'une veste courte, non boutonnée, en drap ou en velours rose, vert ou bleu, chargée de broderies d'or ou d'argent, d'aiguillettes, de glands, de paillettes, de boutons en filigrane et de passementerie en tout genre, surtout aux épaulettes; d'un gilet brodé comme la veste et à moitié boutonné, qui permet de voir une chemise à jabot dont le col rabattu est soutenu par une cravate à couleurs éclatantes nouée négligemment, de pantalons larges de peau de buffle et d'une ceinture en soie. Un chapeau gris à larges bords et orné de nœuds de rubans, avec mentonnière, coiffe sa tête derrière laquelle on voit une espèce de catogan en rubans noirs pour retenir les cheveux noués en *moño*, ce qui complète cet ajustement.

PICAR (*Piquer*). — Combattre les taureaux étant à cheval et armé d'une longue pique. Le mérite de cette passe consiste à empêcher le taureau, dans le moment de l'attaque et au moyen de la pique, d'arriver jusqu'au cheval, de le toucher et de le blesser, manœuvre qui demande non-seulement une grande force de bras, mais encore beaucoup d'habileté dans le maniement de la pique et du cheval.

De même que les taureaux se divisent en six catégories pour le combat à pied (V. l'article *toro*), de même, pour les passes de pique, on les divise en quatre catégories, à savoir: *boyantes*, *pegajosos*, *que recargan* et *abantos*.

Quoique la passe de la pique soit au fond toujours la même, cependant la manière d'exécuter cette manœuvre constitue autant de passes qui se distinguent entr'elles et sont désignées par les *toreros* sous des noms différents. Nous allons essayer d'en donner à nos lecteurs un léger aperçu.

La passe la plus usitée, celle que l'on aime le mieux à voir et qui forme, pour ainsi dire, le fondement de l'art du *picador*, est celle que les *toreros* appellent *picar sin perder terreno* (littéralement piquer sans perdre du terrain). Elle consiste à provoquer le taureau, à le laisser arriver jusqu'à portée de la pique sans bouger de place et, au moment où l'animal baisse la tête pour tirer l'*achazo*, à lui appliquer le fer de la lance, à s'appuyer dessus de tout le poids de son corps, et à écarter l'animal par cet effort, en le faisant passer par devant la tête de la monture que l'on tient immobile. Puis, faisant tourner le cheval à gauche, on laisse fournir une course, tandis que le taureau prend son terrain.

On appelle *picar á toro levantado* la première passe de pique faite à un taureau qui sort du *toril*. Pour l'exécuter, le *picador* doit se placer à huit ou dix mètres de distance sur le côté gauche de la porte par laquelle l'animal entre dans le cirque, de manière à ce que, le *picador* étant le premier objet qui se présente aux yeux de l'animal, celui-ci l'attaque immédiatement et reçoit le coup de pique sans s'y arrêter.

Il arrive assez souvent que dans cette première sortie le taureau vient attaquer le *picador* du côté des planches de la barrière, manœuvre à laquelle on donne le nom de *toro trocado*, littéralement taureau changé, c'est-à-dire pris en sens inverse. Dans ce cas, si le cavalier ne peut éviter

le choc, son cheval sera positivement tué, lui-même sera renversé et courra le plus grand danger. Pour éviter ces fâcheux accidents, le *picador* doit ne pas trop se rapprocher des planches ni de la porte du *toril*, de telle sorte que si le taureau, en entrant dans le cirque, veut faire ce mouvement, il ait le temps de se mettre en arrêt et de le recevoir convenablement, sans s'exposer à le laisser glisser entre la pique et le cheval; ou bien, ayant l'espace suffisant, il puisse éviter le choc en laissant passer le taureau entre le cheval et les planches.

Lorsque, la course étant déjà commencée, le taureau ataquera le cavalier, s'élançant vers lui du milieu du cirque, celui-ci devra se mettre en ligne droite avec l'animal, pour le recevoir avec le fer de sa pique; mais, au moment du choc, le cavalier devra être placé de manière à ce que l'animal, après avoir reçu le coup de pique, se glisse du côté gauche en passant par devant la tête de la monture, laquelle ne devra pas être rapprochée de la barrière, afin de ne pas se trouver gêné dans son mouvement de retraite. Cette manière de piquer est désignée sous le nom de *picar el toro en linea recta*, littéralement piquer le taureau en ligne droite.

Quand les taureaux sont *aplomados* ou en *querencia*, on les pique en plaçant le cheval de façon à ce que son côté droit regarde le taureau au moment du choc; et lorsque le *picador* a donné le coup de pique, il devra faire passer l'animal par devant la tête de sa monture. Cette manœuvre est appelée *picar á toro atravesado*, c'est-à-dire piquer le taureau de travers ou de côté.

On appelle piquer le taureau *á caballo levantado*, la manœuvre qui consiste à faire cabrer sa monture au moment du choc, mouvement qui demande beaucoup d'adres-

se, est d'une très-difficile exécution, et par cela même d'un mérite extraordinaire. Dans ce cas-là, le *picador*, au moment du choc, doit faire tourner son cheval de son côté gauche, sans retirer à lui la pique qu'il projette sur la tête du taureau qui, placé à la droite du cheval, est tenu assez fortement pour ne point en atteindre l'épaule. Dans cet instant, quand le taureau baisse la tête pour embrocher le cheval, celui-ci est forcé à se cabrer par le *picador* qui, debout sur les étriers, emploie toute sa vigueur à peser sur la lance pour retenir le taureau. Ce mouvement forçant le cheval à se rejeter en arrière, le met à l'abri des atteintes des cornes de l'animal, et il peut poursuivre sa course dans le cirque. Louis Corchado et Paul de La Cruz, *picadores* renommés, exécutaient cette passe avec une adresse particulière.

Il y a d'autres manières de piquer les taureaux inventées par le sieur Zaonero; elles diffèrent de celles usitées aujourd'hui en ce que, au lieu d'avoir toujours le côté où l'on tient la pique, c'est-à-dire le côté droit, en regard des planches du cirque, et d'obliger le taureau à filer vers le côté gauche du cavalier, la position de celui-ci se trouve changée. C'est bien toujours du côté droit qu'il tient la pique, mais c'est à sa gauche que se trouvent les planches du cirque. Le célèbre maître Montes recommande cette manière de piquer.

PICA (*Pique*). — Lance dont se servent les *picadores* pour combattre le taureau, étant à cheval. Cette arme est plutôt un aiguillon qu'une véritable lance, car le fer dont elle est garnie n'a justement que la longueur nécessaire (3 centimètres environ) pour entamer la peau de l'animal, de manière à ce que la blessure faite par le *picador* n'ait d'autre résultat que d'irriter le taureau, doubler

sa colère et le rendre, par ce moyen, plus propre au combat.

PINCHAR (sous-entendu le *toro*). — Blessier l'animal d'un coup d'épée, en lui enfonçant dans le corps, mais pas assez profondément pour occasionner sa mort.

PINHAZO. — Mot par lequel les *toreros* désignent la blessure faite par le *matador* avec son épée.

PINTA. — Nom qu'on donne à la couleur de la robe, autrement dit pelage des *toros*. La *pinta* n'a aucune influence sur les qualités bonnes ou mauvaises de l'animal.

PITON. — L'extrémité de la corne du taureau, ainsi que la totalité de la corne elle-même.

PLAZA (*Place*). — On appelle *plaza de toros* le cirque où ont lieu les courses de taureaux. La *plaza de toros* n'est qu'un amphithéâtre circulaire plus ou moins vaste formé, à l'instar des amphithéâtres romains, de gradins dans le genre de l'Hippodrome de Paris. Au centre se trouve le *redondel*, c'est-à-dire l'arène où le combat a lieu, et autour de laquelle est établie une forte cloison ou palissade de madriers appelée *barrera*, d'une hauteur d'environ deux mètres, peinte ordinairement en rouge et garnie de chaque côté, à soixante centimètres environ au-dessus du sol, d'un rebord de charpente appelé *estrivo de la barrera*, où les *toreros* posent le pied pour sauter par dessus, quand ils sont trop vivement poursuivis par le taureau. De l'autre côté de cette cloison, et à la distance de deux mètres environ, est une deuxième barrière plus élevée, surmontée dans toute la circonférence du cirque d'une ou deux cordes destinées à préserver les spectateurs de l'invasion de quelque taureau sauteur. Un corridor formé par ces deux barrières règne tout autour, et c'est là que se tiennent l'*alguacil*, le *cachetero*, les *picadores* suppléants et les

garçons de service du cirque. Quatre grandes portes à deux battants, situées ordinairement aux quatre points cardinaux, si la disposition du terrain le permet, donnent entrée dans l'arène.

A partir de la deuxième enceinte et touchant la corde, commencent les gradins où se tiennent les spectateurs. Ceux qui sont près de la corde s'appellent places de *bar-rera* ou d'*aficionado*; ce sont des places fort recherchées, d'abord à cause de leur plus grande proximité du lieu du combat, et ensuite pour la facilité plus grande qu'elles donnent de parler avec les acteurs. Elles sont ordinairement occupées par des amateurs passionnés. Les gradins appelés *tendidos* sont à découvert; ils sont partagés en différentes catégories, telles que *tendidos de sol*, et *tendidos de sombra*, suivant qu'ils sont disposés au soleil ou à l'ombre pendant la course.

La partie la plus élevée de l'amphithéâtre est terminée par un rang de loges (*palcos*) et de galeries couvertes occupées ordinairement par l'aristocratie du sang et de la finance.

Les meilleures places sont celles qui, d'après leur catégorie, se trouvent en face de la porte du *toril*: c'est vers cet endroit qu'est ordinairement située la loge de l'autorité municipale qui préside à la course.

Ce genre de divertissement est si répandu en Espagne; les avantages que les courses procurent dans les villes où elles ont lieu sont si grands et si généralement reconnus, que c'est à peine si l'on rencontre une localité de quelque peu d'importance qui n'ait une *plaza de toros* construite, soit en maçonnerie, soit en charpente. Les plus remarquables, sous le rapport de la construction, de la solidité, du bon agencement, des distributions et des dé-

cors, sont celles de Madrid, Séville, Barcelonne, Saragosse, Valence, Caceres, etc., etc.

Quoique les courses de taureaux ne soient point encore généralisées en France, il existe néanmoins dans le Midi certaines localités où elles ont lieu chaque année à l'occasion des fêtes patronales. Pour éviter les inconvénients qui peuvent résulter d'une disposition vicieuse de l'arène, nous croyons à propos de donner ici quelques détails sur les conditions que doivent réunir les endroits destinés à ce genre de divertissement, nous conformant aux observations faites par le célèbre Montes.

Tout cirque destiné aux courses de taureaux devra être placé hors de la ville, dans ses environs les plus immédiats, à proximité d'une de ses portes ou barrières. On choisira, de préférence, un emplacement aussi peu exposé que possible aux vents qui règnent d'ordinaire dans la localité; et, pour obvier aux inconvénients et aux accidents qui pourraient résulter d'un concours excessif de population, on établira des passages séparés, dont l'un pour les voitures et les chevaux, et l'autre pour les personnes qui se rendent à pied à la course.

L'édifice, du moins sa partie extérieure, s'il est possible, devra être construit en maçonnerie jusqu'au premier étage, à une hauteur de deux ou trois mètres. Sa solidité, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, devra dans tous les cas être à toute épreuve. Pour éviter la confusion qui résulte d'une très-grande affluence de monde, il serait fort convenable de diviser le local en diverses sections, numérotant les places de chaque; par ce moyen, on évitera les rixes et les disputes qui surviennent parfois, quand on ne trouve point à se placer commodément, et de plus, on ne tombera pas dans l'inconvénient d'une distribution irré-

gulière du public dans le cirque, chose qui a lieu parfois, alors que certaines parties du local débordent de monde, tandis que certaines autres sont, pour ainsi dire, inoccupées. Les spectateurs pourront, grâce à cette division, se trouver placés en beaucoup moins de temps, et la répartition du poids rendra plus rares les affaissements du cirque ou autres accidents.

L'animation que produit le combat chez les spectateurs, rend leurs gestes, leurs mouvements si vifs, même si violents, que les planches et les sièges en éprouvent un ébranlement extraordinaire; c'est pourquoi, lorsqu'on construit un cirque, on ne saurait trop recommander de mettre de la solidité dans l'établissement des planches, des banquettes et de tout ce qui les avoisine; car leur force doit être calculée sur le double du poids des spectateurs.

Les corridors, les escaliers, les autres parties destinées au service intérieur devront être entretenus dans un état de parfaite propreté, offrir une largeur qui facilite un prompt dégagement, et surtout une solidité à toute épreuve.

L'arène où les taureaux sont combattus doit présenter un terrain aussi bien nivelé que possible, d'une consistance convenable, c'est-à-dire que le sol, sans être d'une excessive dureté, ne devra point s'enfoncer sous les pas du *torero* ou de l'animal; il faudra le recouvrir d'une couche de sable fin ayant à peu près deux travers de doigt d'épaisseur. On l'arrosera convenablement après avoir fait, comme de raison, disparaître les pierres, les cailloux, tout ce qui, en un mot, pourrait faire obstacle: par le même motif, il ne sera jamais permis aux spectateurs, principalement à ceux qui occupent les places avoisinant les barrières du cirque, de jeter dans l'arène aucun objet qui puisse, en entravant la course du *torero*, lui faire courir le risque

d'être atteint par l'animal. Les assistants devront également s'abstenir, non-seulement d'insulter les *toreros* et de les provoquer par des mots grossiers ou indécents, mais même de détourner de la lutte l'attention du taureau, en lui jetant à la tête des mouchoirs, des chapeaux, ou d'autres objets de semblable nature, le résultat de ces jeux étant de surexciter l'instinct de l'animal et de l'accoutumer à *cornear por alto*, c'est-à-dire à tenir la tête élevée et à en donner des coups sans but, à droite et à gauche. Le taureau qui a contracté cette fâcheuse habitude se refuse ensuite à attaquer les cornes basses, et conserve une allure irrégulière et qui peut être funeste au *matador*.

Il conviendrait aussi de ne point permettre la circulation, parmi les spectateurs déjà placés, des vendeurs de rafraîchissements ou autres industriels; mais, comme cela se pratique dans beaucoup de théâtres, il leur serait assigné, à l'entrée de chaque section, un local où les assistants viendraient se pourvoir de ce qu'ils désirent.

PRUEBA (littéralement *épreuve*). — Nom qu'on donne à une petite course exécutée dans la matinée d'un jour de course, et dans laquelle, d'ordinaire, on ne combat que deux taureaux. La *prueba* sert, pour ainsi dire, à éprouver, soit la qualité des taureaux, soit l'habileté des *toreros*. Les personnes qui sont abonnées pour une série de courses ont la faculté d'assister aux *pruebas* sans rien payer en sus, et occupent les places auxquelles leur abonnement leur donne droit; mais celles qui n'ont pris de billets que pour une course, doivent un droit d'entrée si elles veulent assister à la *prueba*.

PUNTILLA. — Nom du poinçon ou poignard employé par le *cachetero* pour donner le coup de grâce aux taureaux blessés mortellement et couchés à terre. Ce poinçon, d'envi-

ron trois centimètres de diamètre, est de forme cylindrique et terminé par une pointe en forme de lancette. La longueur totale de cette arme est d'environ 30 centimètres.

PUNTILLERO. — On désigne aussi sous ce nom le *cachetero* (V. ce mot), c'est-à-dire le *torero* chargé de donner le coup de grâce au taureau après qu'il a reçu le coup d'épée du *matador* et qu'il est couché à terre.

PUYA. — Nom du fer aigu placé à l'extrémité supérieure de la pique, et dont la longueur est de trois à quatre centimètres environ. Ce fer est de forme triangulaire.

PUYAZO. — Coup de pique.

Q

QUERENCIA. — On appelle ainsi l'emplacement où le taureau se tient de préférence dans le cirque, et où il revient après chaque passe. Ces *querencias* ou lieux de prédilection sont ordinairement les environs de la porte du *toril* par laquelle il est arrivé dans l'arène, et celle de la cour intérieure où les taureaux sont enfermés avant qu'ils ne soient combattus. C'est là ce qu'on appelle des *querencias* naturelles. Il y a en outre des *querencias* accidentelles ; telles sont l'endroit où git à terre un autre taureau tué, ou bien un cheval mort ; les approches des barrières et les endroits où la terre est fraîche ou remuée. Les taureaux demeurent plus longtemps sur ces endroits-là et y retournent toujours après qu'ils ont fourni une course ou qu'une passe a été terminée. Dans la *querencia*, le taureau est plus difficile à combattre ; il paraît avoir plus de confiance en lui-même, redoute moins son adversaire, et devient beaucoup plus dangereux.

Lorsqu'il est utile, pour exécuter quelque passe, de lui faire abandonner un de ces postes où il se retranche et se défend avec obstination et succès, on doit le piquer, l'inquiéter avec le manteau, lui mettre une *banderilla* sur les fesses ou dans le ventre ; mais le plus puissant moyen de lui faire abandonner la *querencia* est d'employer une *banderilla de fuego* (pétard). On doit cependant n'avoir recours à cet expédient qu'après que tous les autres ont été inutilement employés.

Quand les taureaux sont dans la première période, c'est-à-dire *levantados*, ils ne se prononcent encore pour aucune *querencia*. C'est dans la deuxième période qu'ils commencent à les adopter.

QUIEBRO. — Inflexion du corps du *torero* pour éviter l'*achazo*. On appelle *hacer un quiebro*, faire une inflexion de corps pour esquiver l'atteinte des cornes du *toro* sur le terrain même où l'on se trouve quand on est attaqué.

QUIEBRO DE MULETA. — On désigne ainsi le mouvement qui consiste à retirer par un tour de main subit, de devant les yeux du taureau, la *muleta* que le *matador* lui présente, et au moment même où l'animal va l'atteindre.

QUITE. — Mouvement défensif du *torero* en face de l'animal, soit en se servant de la cape ou autrement, et qui a une analogie parfaite avec ce qu'on appelle *parade* en terme d'esrime.

R

RECOGER (littéralement *remasser, recueillir*). — On le dit du taureau quand il prend avec ses cornes un objet quelconque.

RECORTE. — On emploie ce mot quand le *torero* et le *toro* s'étant trouvés, par une passe quelconque, fort rapprochés l'un de l'autre, le *torero* fait un coup d'adresse en ployant son corps en arc de cercle, dans le moment même où l'animal se précipite sur lui pour l'embrocher. Le *diestro* alors échappe au danger et fait une sortie différente de celle sur laquelle comptait le taureau.

REDONDEL (littéralement *cercle*). — Ce mot, qui est synonyme de *plaza*, *circo*, etc., est plus particulièrement employé par les *toreros* pour désigner spécialement l'arène où le combat a lieu.

REJONCILLO. — Espèce de javeline ou petite lance souple dont la hampe a la moitié de la longueur ordinaire, et dont sont armés les *caballeros en plaza* pour combattre les taureaux dans les courses royales.

REMATAR. — On dit qu'un *toro remata bien* quand, après avoir poursuivi un *torero*, celui-ci ayant sauté par dessus la barrière ou disparu dans un *burladero*, l'animal s'acharne après l'obstacle qui le sépare de son ennemi.

REMATAR EN EL BULTO. — On le dit des taureaux qui, par suite de leur instinct et de leur malice, apprennent à distinguer, dès les premières passes, toutes les tromperies et toutes les ruses employées par les *toreros* pour les combattre, et qui alors, au lieu de s'attaquer à la cape, cherchent de préférence à atteindre le corps de leur adversaire. Cet instinct et cette connaissance ont fait donner à ces animaux le nom de *toros de sentido*. La lutte contre ces taureaux exige de grandes précautions de la part du *diestro*, qui ne doit point s'écarter des règles de l'art.

REQUISITOS. — Conditions que les taureaux doivent réunir pour être combattus avec succès, ce sont : la *casta* (la race), l'âge, le poil, le poids, c'est-à-dire le degré

d'embonpoint ; qu'ils soient sains et qu'ils n'aient pas été combattus précédemment.

Il est très-difficile, et pour ainsi dire presque impossible, de reconnaître avant le combat les bonnes ou mauvaises qualités d'un taureau : ces qualités ne se développent ordinairement que pendant la lutte, et les personnes les plus intelligentes, les *ganaderos* et les *toreros* eux-mêmes, éprouvent continuellement de grandes déceptions à ce sujet. Il arrive souvent que tel taureau réunissant les plus belles apparences et paraissant posséder les meilleures dispositions pour le combat, une fois lancé sur l'arène, se montre pour ainsi dire dégénéré et tout à fait impropre pour la lutte, tandis que tel autre, au contraire, sur lequel on ne comptait pas, se transforme si avantageusement qu'il étonne les lutteurs les plus expérimentés. Il convient cependant de choisir les taureaux parmi ceux d'une *ganaderia* dont la race est en réputation et bien connue, car il y a plus de chance à trouver de bonnes qualités chez un taureau appartenant à une *ganaderia* qui d'ordinaire les produit bons, que dans une autre dont les produits sont médiocres et de mérite inférieur.

L'âge où les taureaux deviennent généralement plus aptes au combat est celui de cinq à sept ans. A cette époque, l'animal a toute sa force et sa vigueur, il est plus vif, plus courageux, et en même temps il conserve encore sa simplicité naturelle. Ceux qui ont atteint huit ou dix ans n'ont pas assez d'agilité ; ils sont plus rusés, et leur jeu est moins amusant pour les spectateurs. En outre ils sont plus dangereux à combattre, et quand, par malheur, ils parviennent à saisir le *torero*, comme ils savent *cornear* (se servir de leurs armes naturelles) avec beaucoup d'adresse, leurs coups sont presque toujours mortels, et il est très-difficile de les distraire et de leur faire abandonner leur proie.

On doit particulièrement appeler l'attention sur le poil proprement dit, qu'il ne faut pas confondre avec la *pinta*, c'est-à-dire la robe ou la couleur du poil, laquelle n'a aucune influence dans la qualité bonne ou mauvaise du *toro*. Il faut donc que ce poil soit fin, luisant et uni également sur tout le corps. Il y a des taureaux dont le poil est long et ordinaire, qu'on nomme *bastos*, parce que la race à laquelle ils appartiennent est appelée *basta*. Ces taureaux ne sont pas aussi estimés : ceux de poil fin sont toujours préférés.

On doit aussi tenir compte du degré d'embonpoint du taureau, c'est-à-dire de son poids en kilogr. Il ne faut pas qu'il soit excessivement gras, parce qu'alors il se lasse vite, il est lourd et ne se prête pas aussi bien aux passes du combat ; il ne convient pas non plus qu'il soit maigre, parce que, dans ce dernier cas, les forces lui manquent, il a moins de courage et d'énergie, il devient poltron et refuse de prendre part à la lutte par la crainte des mauvais traitements et des souffrances dont il est menacé. Il est inutile d'ajouter qu'il faut que l'animal soit sain et sans défaut. On examinera scrupuleusement l'œil, parce que les taureaux dont la vue est défectueuse sont difficiles à combattre et offrent une lutte sans intérêt.

Outre ces conditions, il faut que le taureau n'ait jamais été précédemment combattu, car autrement, malgré la réunion de toutes les conditions voulues pour être bon, il ne satisfera ni les spectateurs ni les *toreros*. Les premiers seront déçus dans leur attente, parce que des *toros* qui ont été déjà combattus ne se prêtent pas facilement aux différentes passes et sont ce qu'on appelle *marrajos*; et les derniers seront mécontents à plus forte raison, parce qu'avec des *toros* semblables, non-seule-

ment ils ne peuvent faire briller leur adresse, mais, ce qui est pire, leur vie est en danger. Ces taureaux ayant appris dans leur premier combat à connaître toutes les ruses employées par les *toreros*, n'y font aucune attention quand ils sont combattus de nouveau, et ne se laissent distraire par quoi que ce soit; ils cherchent uniquement le corps du *torero* que tôt ou tard ils finissent par atteindre. Cè malheureux, s'il échappe en vie, ce qui est douteux, se retirera du moins fort maltraité, et le plus souvent mortellement blessé.

La tauromachie, ou art de combattre les taureaux, qui aujourd'hui est devenue une science, possède des règles sûres pour lutter avantageusement contre ces animaux; mais avec des *toros corridos*, ces règles ne prêtent qu'un faible secours, le grand instinct de ces *toros* leur faisant connaître le moment de la sortie du *torero* dans chaque passe, celui de la défense, et tous leurs efforts ont pour but de rendre également impossible cette défense et cette sortie. Le célèbre Montes a dit que les *toros corridos* qui mettent en si grand péril les *toreros*, sont l'opprobre de la tauromachie et fournissent aux détracteurs des courses le motif sur lequel ils s'appuient pour les flétrir du nom d'amusement barbare et sanguinaire. Il ajoute qu'on doit défendre avec la plus grande rigueur et sous les peines les plus graves le combat de ce genre de taureaux, en infligeant des peines sévères aux *ganaderos* propriétaires de troupeaux qui, par cupidité, livrent pour les courses des animaux dans de telles conditions.

REVOLTOSO (*Toro*) (littéralement taureau remuant, inquiet). — Une des catégories dans lesquelles les *toreros* classent les taureaux pour le combat. (V. le mot *toro*.)

RUBIOS. — On appelle ainsi les derniers crins du cou du

taureau qui se trouvent près de la saillie formée par la réunion des os qui terminent les clavicules des bras et des épaules de l'animal.

S

SALIDA FALSA (littéralement *fausse sortie*). — On indique par ce terme la fuite des *banderilleros* quand ils n'ont pas réussi à mettre les *banderillas* au taureau.

SALIRSE DE SUERTE. — Se placer dans un endroit où il est impossible de fournir aucune passe. Cela se dit, soit des *toreros*, soit du *toro*,

SALTO AL TRASCUERNO (*Saut par dessus les cornes*). — Cette passe se fait en franchissant à pieds joints les cornes du taureau, au moment où il baisse la tête pour frapper son adversaire.

SALTO DE LA GARROCHA. — On appelle ainsi une manœuvre qui ne peut s'exécuter qu'au moyen d'une longue pique dont le fer est fixé dans le sol de l'arène, tandis que le *torero*, partant du milieu du cirque et saisissant, après une petite course, l'extrémité opposée de cette arme, s'élance en faisant un saut, de manière à franchir en l'air tout le corps de l'animal dans le sens de sa longueur. Ce mouvement ne réussit que lorsque le *torero*, debout en quittant le sol, retombe sur ses pieds avec aisance et grâce. Le *diestro*, quand il fait ce tour d'agilité, ne doit pas abandonner l'extrémité de la lance qu'il tient en mains, alors même qu'il a exécuté heureusement le saut, attendu qu'il lui sera peut-être nécessaire, pour éviter l'attaque de l'animal, s'il se retourne, de répéter ce mouvement en sens inverse, ce qui ne saurait manquer de lui attirer de la part

du public de nouveaux applaudissements. Il y aurait de l'imprudence, cependant, à répéter cette manœuvre avec des taureaux *revoltosos*.

SALTO SOBRE EL TESTUZ. — Ce saut est fort dangereux et ne peut être exécuté avec toutes sortes de taureaux. Pour le faire, il faut qu'au moment où le taureau fond sur le *torero*, celui-ci pose son pied sur la tête de l'animal, entre les deux cornes, et saute par dessus. Une grande adresse et beaucoup de sang-froid sont nécessaires pour n'être pas victime en exécutant ce tour.

SALUDO. — Salut que fait la *cuadrilla* lors de son entrée dans l'arène, quelques moments avant de commencer la course. Outre le salut général du cortège, il y a un autre salut particulier que fait le *matador* à l'autorité présidant les courses, un instant avant de commencer sa lutte à mort avec l'animal. Sorte d'hommage rendu et de permission réclamée de passer à la dernière période de la course.

Quelquefois, lorsque le *matador* salue l'autorité présidant la course, ou toute autre personne, avant d'exécuter le coup de mort, il agite son épée, prononce quelques mots avec chaleur et jette sa *montera* loin de lui avec un geste d'impatience et d'orgueil. Il en est résulté que quelques personnes, n'entendant pas ce que disait le *matador*, ou qui, l'entendant, ne comprenaient pas la signification de ces paroles, ont cru que la manière énergique et menaçante dont sa main agissait un instrument de mort, ainsi que la vivacité de ses mouvements, voulait dire que l'*espada* jurait sur son âme qu'il tuerait le taureau ou qu'il serait tué par lui, d'où elles en sont venues à qualifier de barbare et d'impie ce genre de divertissement. C'est là une grande erreur, car ce que dit le *matador* n'est autre chose qu'une espèce de compliment adressé à telle ou telle personne en

l'honneur de laquelle il se propose d'immoler le taureau. C'est une espèce de dédicace, d'hommage de la vie de l'animal, qui vaut au *torero*, s'il a exécuté le coup final majestueusement et avec adresse, un présent ou une gratification de la part de la personne en l'honneur de laquelle le taureau a été tué.

SENTAR LOS PIÉS (littéralement *poser les pieds*). — On dit d'un *torero* qu'il sait bien *sentar los piés* lorsque, dans l'attaque, après avoir fait la provocation, il reste immobile jusqu'au moment opportun.

SOL (littéralement *soleil*). (*Palco ó asiento de sol.*) — Signifie que la loge ou la place désignée sous ce nom se trouve, pendant les heures de la course, exposée au soleil. Ces places sont naturellement d'un prix moins élevé que celles de *sombra* qui sont les plus chères.

SOL Y SOMBRA (*Soleil et ombre*). — Les places désignées sous ce nom forment une catégorie intermédiaire, quant à leur agrément et à leur prix, entre les places complètement au soleil et celles complètement à l'ombre. Elles ne sont exposées aux ardeurs de l'astre brûlant que pendant un certain temps de la course.

SOMBRA (*Ombre*). — Loges ou places abritées du soleil pendant les heures de la course. Les places à l'ombre sont respectivement les plus chères.

SUERTE (*Passe*). — On désigne sous ce nom toutes sortes de jeux, soit avec la cape, les *banderillas*, l'épée, la pique ou autrement.

SUERTE DE BANDERILLAS. — Passe ou tour aux *banderillas*. Nom générique des manœuvres employées pour fixer au cou du taureau les *banderillas*. Quoique cette *suerte* soit toujours essentiellement la même, c'est-à-dire qu'elle consiste à clouer des *banderillas*, les différentes

manières dont elle est faite constituent autant de passes d'un mérite plus ou moins grand. Ces manières ou passes, dont quelques-unes demandent une adresse extraordinaire, sont connues parmi les *toreros* et les amateurs sous diverses dénominations dont les plus intéressantes sont les suivantes :

SUERTE DE BANDERILLAS A CUARTEO. — Le *banderillero*, pour exécuter cette passe, se place en face de l'animal et le provoque. Quand le taureau l'attaque, le *banderillero* décrit avec son corps une espèce de courbe; il s'incline de côté, en dehors de la portée des cornes, et allongeant les bras par dessus la tête de l'animal, il lui cloue les *banderillas* au moment même où celui-ci baisse le front pour frapper l'*achazo*. Le taureau, en donnant son coup de tête, se prête de lui-même à l'application des *banderillas*.

Les *banderillas* doivent être fixées deux à la fois, une de chaque côté, et le plus près possible de la ligne formée par la crinière du taureau entre sa tête et ses épaules. Comme les *banderillas*, après avoir été fixées, doivent toujours être très-rapprochées, le *torero*, pour réussir, doit tenir les mains unies et les coudes élevés.

SUERTE DE BANDERILLAS A MEDIA VUELTA (littéralement *pose de banderillas par demi-tour*). — Pour exécuter cette passe, le *banderillero*, s'approchant du taureau par derrière, lorsqu'il est immobile ou qu'il court, tâche d'attirer sur lui l'attention de l'animal. Au moment où celui-ci se retourne pour l'attaquer, le *torero* se présente devant lui et, se mettant de côté, lui cloue les *banderillas* de la manière indiquée plus haut.

SUERTE DE BANDERILLAS A PIÉ FIRME, appelée aussi de *Pecho* et à *Topa-Carnero*. — Il faut que le *banderil-*

lero, se plaçant en face de l'animal pour faire ce tour, l'excite de la voix et du geste, afin qu'il se décide à l'attaquer. Le *torero* cependant devra toujours rester immobile jusqu'à ce que le taureau baisse la tête pour l'embrocher. Alors seulement il évitera le coup, en faisant un *quiebro* et se mettant de côté, et il lui clouera les *banderillas* comme nous l'avons dit plus haut.

La beauté de cette passe consiste en ce que le *banderillero*, voyant arriver vers lui le taureau plein de rage, ne bouge pas et le reçoit de pied ferme, tandis que le taureau, après avoir reçu les *banderillas*, s'écarte aussi rapidement qu'il était venu. Néanmoins, le fameux Montes engage à n'exécuter cette passe qu'avec des *toros boyantes*, et rarement avec ceux appartenant aux autres catégories. On pourra, d'après lui, faire aussi ce tour avec les *toros* qui sont en *querencia*, car cet état consistant en une préférence de l'animal pour tel ou tel endroit de l'arène, il est absorbé par cette fantaisie; tout en attaquant les objets qui se présentent devant lui, il ne s'acharne pas après eux et ne les considère que comme des obstacles qui l'empêchent d'arriver à son lieu de prédilection.

SUERTE DE BANDERILLAS AL RECORTE. — Cette manière de placer les *banderillas* est celle qui offre le plus de mérite, mais aussi plus de difficulté et de danger; elle est, pour ainsi dire, le *nec plus ultra* de l'art; c'est par cela même la plus amusante et la plus gracieuse. Il n'y a qu'un maître qui puisse exécuter ce tour avec la netteté et l'élégance dont il est susceptible. Il consiste en ce que le *torero*, se dirigeant vers l'animal pour faire un *recorte*, doit simultanément retirer les bras et ployer le corps à l'instant même où le taureau baisse la tête pour tirer l'*achazo*. C'est là le moment suprême de présenter les

banderillas au taureau, qui se les enfonce lui-même par l'impulsion de sa tête. Ce qui forme le mérite de ce coup et la beauté de son exécution, c'est la posture que doit prendre le *banderillero* en le faisant. En effet, il faut qu'il ait le dos tourné vers l'animal, les bras levés prêts à enfoncer les *banderillas*, le corps complètement ployé, et les regards dirigés vers le but qu'il se propose d'atteindre.

SUERTE DE BANDERILLAS AL SESGO, AL TRASCUERNO ou A LA CARRERA, appelée par Montes A VUELAPIÉS. — On ne fait cette passe qu'avec les *toros* qui sont *aplomados*, et quand ils sont arrêtés dans un lieu de *querencia*. Il faut que le *banderillero* soit excessivement agile pour exécuter cette passe, parce que son salut dépend uniquement de sa légèreté, si le *toro* bouge au moment où il lui cloue des *banderillas*.

Pour faire cette passe, le *torero*, selon l'agilité dont il est doué, se placera un peu de côté et en arrière de l'animal, à une distance qu'il croira convenable. De ce point, il devra s'élancer dans la direction de la tête du *toro*, sans s'arrêter un seul instant en lançant les *banderillas*, car s'il ralentissait sa course et que le *toro* tournât un peu la tête en ce moment, le *banderillero* serait inévitablement embroché. Voilà pourquoi il est de rigueur que le *toro* avec lequel cette manœuvre est employée soit déjà las, *aplomado* et dans un endroit de *querencia*. Néanmoins, la plus grande rapidité à la course est toujours nécessaire.

SUERTE DE CAPA. — On appelle ainsi les différentes passes que le *torero* fait avec sa cape pour agacer et combattre le taureau. Espèce de tour de force ou manière d'employer le manteau pour abuser l'animal pendant la lutte.

Pour toute sorte de jeu de cape, il faut que le taureau se trouve dans une direction parallèle à la première bar-

rière et à une distance égale de son terrain et de celui du *torero*.

On dit que le *toro está en suerte*, lorsqu'il est dans la position voulue pour que le *torero*, soit à pied, soit à cheval, exécute une passe.

On dit que le *diestro* est en *suerte*, quand il se trouve en face du taureau, armé et tout prêt à recevoir l'animal.

On appelle *cargar la suerte*, le mouvement que fait le *torero* avec ses bras pour baisser la cape jusqu'à terre après avoir provoqué l'animal. Cette manœuvre a pour but d'écarter le *toro* de son terrain et de se mettre hors de la portée de ses cornes.

Il y a différentes manières d'employer la cape, constituant autant de *suertes de capa* dont les plus usitées sont : à la *verónica*, à la *navarra*, de *tigerilla* appelée aussi à *lo chatre*, *al costado* avec la cape par devant et *al costado* avec la cape par derrière, *de frente por detras*. (Voyez ces différents mots).

SUERTE DE MUERTE (*Passe de mort*). — Quand la dernière période de la lutte est arrivée, le *torero*, armé d'une épée longue à double tranchant et de la *muleta*, fait différentes passes avec, pour préparer le taureau à recevoir le coup mortel. L'endroit par où le *matador* doit enfoncer son épée, ainsi que la manière de frapper le taureau, forment autant de passes ou *suertes de muerte* que la *tauroromachie* distingue sous des noms différents. (V. le mot *estocada de muerte*.)

SUYO ! SUYO ! — Cri que poussent les spectateurs et qui signifie : « Donnez-lui le taureau ! » C'est une espèce de requête adressée à l'autorité présidant les courses, afin d'en obtenir que tel taureau, tué avec une rare adresse par l'*espada*, lui soit accordé à titre de récompense ou

d'encouragement. La même demande est faite aussi en faveur d'un *picador* ou de tout autre *torero*, quand ils ont exécuté avec bonheur une passe difficile et hasardeuse. Autrefois, quand la demande du public était accordée, c'était le cadavre même de l'animal qu'on donnait au *torero*; mais aujourd'hui, pour éviter tout motif de jalousie, c'est une gratification variant de 20 à 30 fr. qui est donnée au *torero*, au lieu du *toro* mort. Quand l'autorité a obtempéré aux cris de *suyo! suyo!* le *torero*, en signe de prise de possession, lui présente, après l'avoir coupée, une des oreilles de l'animal mort.

T

TABLADOS. — On désigne sous ce nom l'espace de l'amphithéâtre où sont établis les gradins découverts, compris entre la deuxième barrière et les loges ou *balconcillos*. (V. le mot *tendidos*.)

TABLAS et aussi **TABLEROS.** — Les *toreros* désignent sous ce nom la cloison en planches et madriers qui forme la première barrière intérieure autour de l'arène. On dit encore *entablerarse*, d'un taureau qui s'accule contre cette barrière, pour s'y défendre comme le sanglier au bouge.

TALANQUERA. — On appelle *talanquera* et aussi *contrabarrera*, la partie supérieure de la deuxième clôture intérieure du cirque qui, avec la première barrière ou cloison, forme le corridor circulaire autour de l'arène. La *contrabarrera* est surmontée ordinairement d'une ou de deux cordes tendues horizontalement, dont le but est de garantir les spectateurs de l'amphithéâtre contre les attaques ou les sauts que pourrait faire le taureau pendant la lutte.

TAPARSE (*el toro*). — On le dit du taureau quand, au lieu d'*humillar*, c'est-à-dire de baisser la tête au moment de l'attaque, il la maintient droite et levée, ce qui empêche le *torero* de faire aucune passe avec lui.

TENDER LA SUERTE. — Baisser la cape en l'avancant vers le taureau pour exécuter la passe.

TENDIDOS. — On donne ce nom à la partie de l'amphithéâtre garnie de banes, où le peuple se place à prix modique, et qui s'étend tout autour de l'arène, à partir de la *contrabarrera* jusqu'aux galeries couvertes ou les loges. Ces places, les dernières du cirque, correspondent aux troisièmes de nos théâtres.

TENER MUCHAS PIERNAS (*el toro*). — Signifie être grand coureur, léger, avoir une grande agilité dans ses mouvements.

TERRENO DEL DIESTRO. — On appelle ainsi l'espace du cirque existant entre le *torero* armé ou préparé pour fournir une passe, et les planches de la première barrière.

TERRENO DEL PICADOR. — Le terrain du *picador* est non-seulement son côté droit, c'est-à-dire l'espace compris entre le côté droit de son cheval et les planches de la première barrière, mais aussi toute autre partie du terrain qui, attendu la catégorie et les instincts du taureau, lui permettrait de se dégager de celui-ci de la manière la plus aisée, en se ménageant un espace libre pour sa fuite, ce qu'il fera toujours en avançant son cheval vers le terrain abandonné par le taureau.

TERRENO DEL TORO, appelé aussi *Terreno de afuera* (de dehors). — On donne ce nom à l'espace de l'arène compris entre le point qu'occupe le taureau et le milieu du cirque. A l'égard du *picador*, le terrain du taureau est toujours du côté gauche du *picador* jusqu'au centre du cirque.

L'entrée du taureau dans son terrain est par devant la tête du cheval.

TENTADERO. — Lieu destiné à essayer les taureaux au moyen d'une petite lutte. (V. le mot *Tienta*.)

TENTAR (sous-entendu le *toro*). — Essayer les taureaux pour les classer, au moyen d'une lutte préparatoire qui a lieu dans le *tentadero* de chaque *ganaderia*, et qui a pour objet de connaître les qualités de l'animal.

TIENTA. — Première et légère épreuve que l'on fait subir aux jeunes taureaux quand ils sont dans les pâturages, et qui a pour objet de reconnaître leurs qualités avant d'en faire choix pour les combats du cirque.

Il est entendu que, dans cette épreuve, on choisit toujours les plus courageux et qui, en outre, réunissent les autres qualités voulues pour être présentés sur l'arène. Tous ceux qui ne remplissent point ces conditions sont ordinairement châtrés, mis dans un troupeau séparé, et destinés à être employés aux travaux de l'agriculture ou engraisés comme viande de boucherie.

La réputation d'une *ganaderia* résulte de la bonté des taureaux qu'on y a choisis pour le combat.

TIRAR LOS BRAZOS (*Tirer les bras*). — Mouvement que fait le *torero* avec ses bras, pour retirer la cape, soit au-dessus, soit au-dessous de la tête de l'animal, au moment d'exécuter la passe.

TOPA-CARNERO. — On donne ce nom à une certaine manière de clouer les *banderillas*. (Voir le mot *suerte de banderillas*).

TOREAR. — Combattre les taureaux sur l'arène.

TOREO (EL) signifie tout ce qui a rapport à la tauromachie ou art de combattre les taureaux.

TORERO. — Ecarteur, *toréador*, autrement dit celui qui com-

bat les taureaux par profession. On voit suffisamment que ces différentes qualifications servent à désigner l'homme qui a pour état de lutter avec les taureaux dans des courses publiques et moyennant une certaine rétribution. Les *toreros* se subdivisent en deux grandes catégories : *toreros* à pied et *toreros* à cheval. Ces derniers sont toujours appelés *picadores*. D'autre part, la catégorie des *toreros* à pied comprend trois classes : la première, la plus élevée, est celle des *matadores* ou *espadas*, dont les attributions se trouvent désignées dans le Vocabulaire au mot *espada*. Vient ensuite la deuxième classe qui est celle des *banderilleros* ; c'est à ce mot qu'on trouvera également dans le Vocabulaire le détail de leurs fonctions. Enfin la troisième et dernière classe est celle des *chulos* ou *capeadores* qui, en distinction et en mérite, est considérée comme la plus infime, sauf néanmoins des exceptions très-honorables. Tout *torero* débute habituellement dans l'exercice de sa profession à titre de simple *aficionado*, équivalent du mot français amateur, avec cette particularité, néanmoins, qu'il paie de sa personne dans les luttes du cirque. Si ce débutant possède les qualités et les dispositions nécessaires, il trouve d'ordinaire un *espada* ou un *banderillero* qui, le prenant sous sa protection, devient son professeur et lui enseigne les principes et la pratique de l'art tauromachique. Lorsqu'il a acquis les connaissances fondamentales de son art et qu'il a fait ses preuves dans les abattoirs, l'apprenti *torero* commence à faire essai de son talent dans des courses soit de *novillos*, soit même de taureaux, mais habituellement, dans ce dernier cas, dans des cirques d'importance secondaire, jusqu'à ce qu'il ait été engagé en qualité de *chulo* dans la troupe de quelque *espada* renommé. Quand il devient d'une certaine adresse dans le maniement de la

cape, il passe parmi les *banderilleros*, et si le degré d'habileté ainsi que les autres qualités voulues se trouvent réunies en lui, il arrive enfin au rang d'*espada*. Tous les *toreros* néanmoins n'atteignent pas à ces hautes fonctions. Comme les classes diverses dont nous avons parlé nécessitent des aptitudes distinctes et des connaissances spéciales, un même individu ne peut pas toujours réunir les qualités qu'exigent ces différentes fonctions, quoiqu'il ait été très-remarquable dans une ou deux d'entr'elles. C'est le cas de dire avec le poète :

« Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. »

Ce que nous venons d'expliquer n'est applicable qu'à la première des deux catégories dont nous avons parlé, celle des *toreros* à pied. Les *picadores* à eux seuls en forment une tout à fait à part.

Le *torero* est généralement prodigue, aime le luxe, les femmes, le jeu, la bonne chère, et réunit en un mot tous les goûts du dissipateur. Il en résulte que, malgré les riches traitements qu'il reçoit chaque année durant les deux saisons de courses, il est excessivement rare qu'il puisse abandonner l'exercice de sa profession avec une fortune régulièrement constituée, telle qu'il la faut pour vivre de ses revenus. La plupart des hommes de cette profession finissent par aller mourir dans un hôpital. Quelques-uns, bien rares parmi les plus fameux, ont suivi une conduite différente, qui leur a permis de se créer une existence parfois même opulente lorsqu'ils ont voulu quitter leur dangereux état. On peut citer de ce nombre Romero, Montes, et actuellement Cuchares, dont la conduite rangée lui a permis de se créer une fortune considérable en Andalousie.

Il est rare que les *toreros* soient désignés, durant leur carrière, par leur nom de famille véritable; ils sont plutôt connus, soit par le nom de leur ville natale, soit par un diminutif de leur prénom, soit par un mot qu'ils affectionnent ou répètent habituellement, soit enfin par un sobriquet ou un terme désignant un tic, une manière habituelle ou un défaut corporel quelconque.

Le costume des *toreros* est fort riche et élégant; il se compose d'une veste courte de couleur bleue, verte ou rose, chargée de passementerie et de broderies d'or et d'argent, d'un gilet brodé aussi comme la veste, d'une nuance éclatante, d'une culotte chamarrée, de bas de soie et d'escarpins en satin. Une ceinture en soie aux vives couleurs serre leur taille, et leur tête est coiffée d'une espèce de toque garnie pareillement de passementerie, en soie, appelé *montera*; derrière la nuque s'étale coquettement une touffe de cheveux disposés en tresse, ou en chignon orné d'un nœud de rubans noirs assez semblable à l'ancien catogan et qu'on appelle la *coleta* ou le *moño*. Le costume de l'*espada* ne diffère de celui des autres *toreros* que par la richesse de ses ornements.

TORIL. — Loge ou cour faisant partie du cirque, où l'on renferme les taureaux destinés aux courses. Le *toril* est appelé aussi, par les *toreros* et par les amateurs, *chiquero*.

TORO (*Taureau, animal sauvage*). — Les taureaux, malgré leur féroce, sont excessivement simples de leur nature et si faciles à abuser et à prendre à l'appât, qu'ils croient que leur ennemi est la cape que leur présente le *torero*; aussi s'acharnent-ils à cet objet inoffensif, tandis que leur adversaire, en employant les ressources qu'offre la tauromachie et maniant la cape avec habileté, se trouve toujours à l'abri des attaques les plus furieuses de l'ani-

mal ; mais les vieux taureaux et ceux qui ont déjà été *placados*, c'est-à-dire qui ont figuré dans d'autres courses, ne prennent point l'ombre pour le corps ; ils distinguent à merveille le manteau de celui qui le porte, et, plus avisés par les leçons qu'ils ont reçues dans leur premier combat, dédaignent l'épouvantail et s'acharnent à poursuivre l'homme lui-même, d'où il résulte que, quand de semblables animaux sont employés dans une course, il est bien rare qu'il n'arrive pas quelque accident fâcheux. Dans ce cas le *toro*, connaissant d'avance toutes les ressources que peut employer son adversaire pour lui échapper, se met d'avance en mesure de lui couper la retraite, le serre de plus en plus près et l'attaque avec rage.

Cependant, comme tous les taureaux n'ont pas le même caractère, et que par ce fait on remarque certaines différences dans leur manière d'attaquer, nous croyons devoir consigner ici quelques observations à ce propos, qui devront être regardées comme autant de préceptes fondés sur l'expérience et proclamés par le célèbre Montes. Ces indications contribueront à rendre aux simples spectateurs plus intéressantes les diverses péripéties du combat, et les aideront à savoir mieux apprécier le talent et le mérite des *toreros*.

Lorsque les taureaux labourent le sol de leurs pieds de devant, rejetant la terre en arrière, ils tardent à s'élancer, et quand ils se précipitent enfin en avant, chose qui n'a lieu qu'après qu'ils ont été provoqués de nouveau, subitement ils reprennent l'instinct du combat, redressent les oreilles et gonflent leurs flancs par une forte aspiration. Les *toreros*, surtout les *picadores*, devront observer avec attention ces divers signes, afin de n'être point pris à l'improviste.

Lorsqu'un *torero* voit que l'animal, plus véloce que lui, va le saisir à coup sûr, il doit suspendre lui-même sa course et faire volte-face, afin de voir où se trouve le taureau. Quand celui-ci, baissant la tête, cherchera à l'embrocher, le *torero* devra se laisser tomber subitement à terre, et cette manœuvre le sauvera du coup de tête de l'animal qui ne labourera que l'air avec ses cornes. L'homme n'aura ainsi à redouter que l'atteinte des pieds de la bête furieuse qui, d'un bond, franchira le corps de son adversaire. Si, chose très-rare, le taureau revenait sur ses pas pour retrouver le *bulto* manqué, et qu'il fût impossible au *torero* de se relever et de s'enfuir, alors, demeurant toujours couché, il devra agiter les jambes en l'air en guise d'épouvantail ; grâce à cette ruse, l'animal ne cherchera qu'à les atteindre, et la vie de l'homme sera épargnée.

Le *torero* en danger pourra encore se glisser sous le corps de l'animal, lorsque celui-ci baissera la tête pour l'embrocher ; puis, il se saisira d'une de ses jambes afin de rester toujours abrité par le corps même de la bête, ou encore, il se suspendra à une des cornes, s'y cramponnant avec force, de manière à suivre tous les mouvements du taureau jusqu'à ce que d'autres membres de la *cuadrilla* viennent distraire et attaquer l'animal de toutes les manières imaginables, et tirer leur camarade de cette position critique.

Lorsqu'un *banderillero* se trouvera dans une des situations déjà décrites, il devra faire usage de ses *banderillas* en les clouant dans le mufle de l'animal. Le taureau, exaspéré par la douleur, bondira en prenant la fuite, et l'homme sera ainsi délivré.

En semblable conjoncture, les *matadores* doivent se servir de leur épée, et c'est dans ces luttes imprévues qu'ils

doivent faire preuve d'habileté, de courage et de présence d'esprit.

Le taureau, outre sa simplicité naturelle, est noble dans l'attaque; une fois lancé, il marche droit sans s'arrêter et entraîné, pour ainsi dire, par l'impulsion même de son corps, à la poursuite de l'objet qu'il croit son adversaire, sans se détourner à droite ni à gauche : on prétend qu'il ferme les yeux dans le moment où il frappe le coup, et c'est à ces circonstances qu'on doit en grande partie la facilité avec laquelle les *toreros* parviennent, à l'aide de leur manteau et même d'une inflexion du corps, à se mettre hors de la portée de ses cornes.

Chaque taureau est l'acteur d'un petit drame divisé en trois actes, séparés seulement par une sonnerie de clairon, c'est-à-dire que le combat présente trois phases différentes, mais sans interruption. Immédiatement après qu'il est sorti du *toril*, il combat contre les *picadores*; viennent ensuite les *banderilleros*, et la lutte se termine par le combat à mort avec l'*espada*.

Le taureau, quoique sauvage, est un animal délicat et même friand pour les pâturages, et pour l'eau principalement. Aussi le voit-on bien vite subir les effets des changements de température et d'aliment.

Ces animaux peuvent être de même espèce sans avoir les mêmes qualités ou conditions pour la lutte, et par conséquent ils ne doivent pas être combattus de la même manière. Les *toreros* les classent, pour le combat à pied, en différentes catégories, savoir : *boyantes*, *revoltosos*, *que se ciñen*, *que ganen terreno*, *de sentido*, *abantos* et *burri-ciegos*. Pour la *pica*, c'est-à-dire pour la lutte à cheval, les *picadores* les classent en quatre catégories, qui sont : les *boyantes*, *pegajosos*, *que recargan* et les *abantos*.

TORO BOYANTE. — On donne les noms de *boyante*, *sen-cillo*, *claro* ou *franco*, au taureau qui, tout en étant de sa nature très-brave, conserve néanmoins et à cause de sa valeur même, la simplicité primitive de sa race. Ces taureaux sont les plus convenables pour toutes sortes de passes ; car, par un effet de leur bravoure et de cette simplicité, ils cherchent dans l'attaque le manteau, le suivent toujours, et bien rarement ils se prennent au corps du *torero*. Ces taureaux sont si faciles à combattre, qu'on les prendrait, en voyant la régularité de leur attaque, plutôt pour des animaux privés et dressés d'avance à la lutte, que pour des animaux sauvages.

A l'égard de la passe de pique, on divise ces taureaux en deux catégories : les *boyantes blandos* et les *boyantes duros*. Les premiers sont ceux qui, dans leur rencontre avec le *picador*, sont si sensibles aux atteintes de la pique, qu'ils n'opposent aucune résistance au choc, y cèdent immédiatement, et s'échappent en sens opposé, la tête basse, le cou tourné et donnant des coups de pied aux étriers du *picador*. Ils sont par conséquent très-faciles à piquer.

Les *boyantes duros* diffèrent des *boyantes blandos* en ce qu'ils opposent plus de résistance au choc, ne donnent point des coups de pied en partant et ne tiennent pas la tête basse.

TORO PEGAJOSO (littéralement *taureau collant*). — Les *toreros* désignent sous ce nom certains taureaux qui, dans les passes de pique, mettent une insistance particulière à atteindre le but de leur attaque et qui, au lieu de filer d'un côté ou de l'autre du cheval, après le choc, restent dans le voisinage, prodiguant des coups de tête en tous sens pour désarmer le *picador* et atteindre lui ou son cheval. Ces taureaux sont difficiles à piquer et même à com-

battre à pied, et quand ils ont réussi à toucher leur but, il n'est pas aisé de les en écarter.

Parfois ces taureaux, ne se sentant pas assez de force pour résister au choc du *picador*, lorsque celui-ci, grâce à la vigueur de son poignet, les empêche avec sa pique de s'approcher, s'avisent de s'éloigner de leur adversaire de manière à prendre la course et d'essayer, par l'impulsion d'un élan vigoureux, de renverser le cavalier, en rendant de sa part toute résistance impuissante. Cette tactique est appelée par les *toreros* : *Arrancar de largo*, qu'on peut traduire par *s'élancer de loin*.

D'autres taureaux font un grand bond vers le cavalier, mouvement dangereux pour celui-ci, car il peut être atteint et blessé n'ayant pas eu le temps de se mettre en défense. L'unique ressource du *picador*, dans ce cas-là, est de se courber sur le cou du cheval de façon à présenter le moins de prise possible.

Parfois les taureaux, n'étant pas très-vigoureux, ou ayant beaucoup souffert dans leur lutte avec le cavalier, deviennent moins redoutables pour celui-ci, affaiblissement qui s'appelle *ceder al palo*.

On dit d'un taureau qu'il s'est *colado suelto*, lorsqu'il s'est glissé entre la pique du cavalier et sa monture sans avoir reçu des coups de lance, ou qu'il n'a rencontré qu'une faible résistance. Alors il s'anime, devient plus intrépide, plus dangereux à combattre, car il attaque avec plus de confiance en sa force : arrivé à cet état, le taureau est *consentido*.

Certains taureaux, quoique appartenant à la catégorie des *boyantes*, ont une puissance si grande et une telle énergie que, malgré l'absence de toute ruse dans leur attaque, ils arrivent toujours jusqu'au cheval (*llegan siempre*

comme disent les *toreros*), le blessent tantôt dans la poitrine, tantôt dans la partie haute des jambes de devant. Quelque habileté qu'emploie le *picador* pour éviter cet accident, il ne faut pas cependant confondre ce genre de taureaux avec ceux qui *besan* (qui baisent), c'est-à-dire qui ne parviennent à atteindre le cheval que par leur ténacité à résister à tout choc de pique qui voudrait les repousser, se traînant en quelque sorte, sans jamais céder du terrain, jusqu'au but qu'ils se proposent. Ceux qui *llegan siempre*, au contraire, arrivent par la simple force de leur impulsion.

TORO REVOLTOSO, qui veut dire taureau remuant. Ces taureaux, appelés aussi *celosos*, qui dans ce sens signifie pleins d'ardeur et de convoitise, ne diffèrent des *boyantes*, dont ils ont toutes les bonnes qualités, qu'en ce qu'ils se remuent beaucoup plus dans le but d'attraper les objets qui se présentent devant eux, se soutenant avec force sur les pieds de devant dans toutes les passes du combat. Quand une passe a été bien faite, ils restent comme stupéfaits et émerveillés de voir échapper la cape ou le corps du *torero* qu'ils croyaient tenir entre leurs cornes : ils suivent ces objets de leur vue sans pouvoir se rendre compte de la manière dont leur proie s'est évanouie. Ces taureaux sont aussi très-bons à combattre et très-propres à toutes sortes de manœuvres dans le cirque ; mais il faut cependant que le *torero* n'oublie point qu'il a une bête sauvage devant lui.

TORO QUE SE CIÑE. — On appelle ainsi le taureau qui, tout en se prêtant assez bien aux passes du combat, se rapproche trop du corps du *torero*, et entre sur son terrain. Il faut donc le combattre avec un peu plus de précaution, surtout dans les passes de *muleta*.

TORO QUE GANA TERRENO (littéralement *taureau qui gagne du terrain*). — On le dit des taureaux qui, dans les passes, s'écartent de la ligne droite, inclinant du côté du *torero* et empiétant sur ce qu'on appelle le terrain de celui-ci. L'animal, par cette manœuvre, qui tantôt est l'effet naturel de sa manière de courir, et tantôt l'effet de sa malice, par suite de ce qu'il a appris pendant la lutte, embarrasse son adversaire et ne lui laisse plus la faculté d'exécuter la passe. Parmi les taureaux de ce genre, il en est de deux caractères : d'abord ceux qui, inclinant vers le *torero* dès le début de la course, ne suivent pas la ligne droite de leur tête à la cape du *torero* ; puis ceux qui, après avoir été joués dans les premiers tours et s'apercevant des ruses de leur adversaire, cherchent à l'atteindre et, s'écartant de la ligne droite avec toutes les apparences d'une malicieuse intention, envahissent son terrain. Il faut combattre ces derniers avec infiniment de prudence, attendu que la déviation qu'ils font subir à leur course est le résultat, ainsi que nous le disons, de leur malice et de ce que leur expérience leur a appris pendant la lutte. Les premiers, au contraire, c'est-à-dire ceux qui, dès le commencement, inclinent vers le *torero*, sont moins à craindre, car ce n'est là que leur manière ordinaire de se mettre en mouvement.

TORO DE SENTIDO. — Les *toreros* distinguent sous ce nom les taureaux qui, doués d'une intelligence particulière et pleins d'une malice raffinée, savent distinguer la cape du corps même de leur ennemi. Cet instinct leur fait mépriser toutes les ruses qu'emploie le *torero* pour les combattre. Ils cherchent toujours le corps de leur adversaire et l'atteindraient bien souvent, si l'art tauromachique ne présentait pas des ressources pour lutter contr'eux. Il est indispensable que le *torero* ne perde pas un seul instant

de vue toutes les règles prescrites, s'il veut ne pas s'exposer à être victime de la malice et de l'intelligence traîtreuse de ces animaux. C'est surtout quand ils sont arrivés au troisième *estado*, c'est-à-dire quand ils sont *aplomados*, que ces taureaux affectent les allures les plus dangereuses, et qu'il est fort difficile au *matador* de leur donner le coup mortel.

TORO ABANTO. — On appelle ainsi les taureaux qui, de leur nature, sont peureux. On en distingue de diverses sortes. Il en est de si craintifs, qu'au lieu d'attaquer ils se mettent à fuir dès qu'ils aperçoivent le *torero*. Il en est d'autres qui entreprennent l'attaque ; mais avant d'atteindre la distance voulue pour le combat, ils s'écartent et se dérobent à leur adversaire. Quelques taureaux enfin de cette catégorie, après avoir attaqué, se trouvant au moment précis de l'exécution de la passe, s'arrêtent et demeurent indécis devant le *torero*. On appelle *brabucones*, les taureaux les moins poltrons de ceux dont nous venons de parler.

A l'égard du *picador*, les taureaux *abantos* sont ceux qui s'arrêtent devant la pique, n'osant pas attaquer, ou bien qui, ayant ressenti de légères atteintes, lancent des coups de cornes inoffensifs et sans vigueur dans tous les sens. Il faut néanmoins que le *picador* ait beaucoup d'adresse pour n'être point désarmé par ce mouvement perpétuel d'oscillation.

TORO QUE RECARGA (littéralement *taureau qui revient à la charge*). — Les taureaux de cette catégorie sont ceux qui, étant touchés par la pique du cavalier, paraissent s'éloigner du centre de l'action comme pour s'échapper ; mais remarquant que le *picador* a suffisamment écarté son arme, ou que, par suite de leur changement de posture,

ils ne peuvent plus être atteints, ils reprennent un élan vigoureux et réussissent à parvenir à leur but. Ces taureaux sont difficiles à combattre, et il faut que le *picador* soit sur ses gardes afin de ne pas se laisser surprendre par leurs brusques attaques.

TORO BURRI-CIEGO. — (Voyez le mot *burri-ciego*.)

TORO ! TORO ! TORO ! — Synonyme de *suyo* dans certaines circonstances ; mais le plus souvent, ce cri poussé par les spectateurs exprime leur désir qu'un autre taureau soit combattu.

TORO APLOMADO. — On appelle ainsi le taureau qui, étant arrivé à la dernière période de la lutte, ne se prête plus aux passes du combat, et s'approchant des *tableros*, se défend traitreusement contre les provocations des lutteurs. (Voyez le mot *estado*.)

TORO ATRAVESADO (littéralement *taureau transpercé*).

— On dit que le taureau a été *atravesado* quand l'épée du *matador*, par un hasard quelconque, s'est séparée de la direction qu'elle aurait dû suivre, et entrant transversalement sans attaquer aucune partie vitale, fait surgir la pointe du côté opposé. Ce cas se présente lorsque le coup d'épée n'a pas été donné d'après les règles de l'art, preuve du peu d'adresse ou de l'ignorance du *matador*, que les spectateurs accablent de leurs huées.

TORO BERRENDO. — On appelle ainsi les taureaux dont la robe est mouchetée de blanc et de noir. Parmi les taureaux andalous et castillans qui passent pour les meilleurs taureaux d'Espagne, il se trouve beaucoup de taureaux *berrendos*.

TORO CORRIDO ou **PLACEADO.** — On le dit des taureaux qui, après avoir subi une fois les combats du cirque, figurent de nouveau sur l'arène. Il est très-dangereux de

combattre ces taureaux, car leur première lutte leur a fait apprendre à distinguer la cape du corps du *torero*. Aussi s'acharnent-ils à poursuivre celui-ci, méprisant toutes les ruses que la tauromachie enseigne pour lutter avantageusement avec eux. Il est avéré que la plupart des malheurs survenus dans les cirques ont été causés par des taureaux qui avaient déjà été combattus, ou bien par des taureaux de *sentido*.

TORO DEGOLLADO (littéralement *taureau décollé, égor-gé*). — On dit que le taureau a été *degollado* quand le *matador* n'a pas donné l'estocade d'après les règles de l'art et qu'il a traversé le cou de l'animal sans le blesser à mort, ou bien qu'il a coupé la chair qui joint les deux omoplates aux côtes dans la partie supérieure du corps.

TORO DE LIBRAS. — Cette locution sert à désigner, en langage tauromachique, un *toro* grand et épais. Les taureaux de Castille sont en général de véritables *toros de libras*. Leur poids moyen est de 700 à 800 livres. Quelques-uns en pèsent 1,000. Après ceux-ci viennent les taureaux andalous, qui sont d'assez grande dimension. Les plus petits sont les taureaux de Navarre et de l'Aragon dont le poids n'excède pas 500 livres.

TORO DESCORDADO. — Le taureau est *descordado* lorsque, par suite d'un coup d'épée, ses nerfs et tendons ont été coupés. Dans ce cas, il tombe, mais ne meurt pas. Il vivrait encore longtemps si le *cachetero* ne lui donnait pas le coup de grâce avec la *puntilla*. (Voyez le mot *estocada por alto*.)

TORO DESJARRETADO. — Taureau dont les jarrets ont été coupés au moyen de l'*asta* ou *media-luna*.

TORO DESPEADO. — On dit que le *toro* est *despeado* quand, par suite d'une marche trop forte, il a les pieds

endoloris, les sabots enflammés ou les jambes enflées, chose qui se produit ordinairement chez les taureaux qui, venus de loin, sont combattus immédiatement, sans qu'on les ait laissés se reposer pendant quelques jours. Cet inconvénient est plus habituel parmi les taureaux dont les pâturages sont situés dans les plaines, ou qui, par suite de n'importe quelle autre circonstance, sont habitués à un repos excessif. Les animaux de la race appelée *basta*, ou qui ont vécu dans des endroits escarpés ou pierreux, ont naturellement le sabot plus dur et ne sont pas aussi exposés à l'incommodité dont nous parlons.

TORO ENTERO. — On dit que le taureau est *entero*, lorsque, après un certain temps de lutte, il conserve encore toute sa force et sa vigueur.

TORO LEVANTADO. — Le taureau est *levantado* dans la première période de la lutte, c'est-à-dire immédiatement après qu'il vient de sortir du *toril*. Quand il est dans cet état, il est très-facile de le combattre. C'est pendant cette période qu'ont lieu ordinairement les passes de pique.

TORO PARADO. — Deuxième *estado* ou période de l'animal pendant la lutte. C'est durant cette période qu'on peut dire que le véritable combat a lieu. (Voyez le mot *estado*.)

TORO PASADO DE PARADO. — Nom qu'on donne au taureau qui a été tué d'un coup d'épée donné perpendiculairement. (Voyez le mot *estocada por alto*.)

TORO DE CABEZA. — On appelle ainsi les taureaux doués par la nature d'une force si extraordinaire dans la région de la tête, que quand ils en donnent un coup, aucune force humaine n'est capable d'y résister. Quelques-uns de ces taureaux possèdent une vigueur musculaire si prodigieuse, qu'ils sont en mesure, avec leurs cornes, d'enle-

ver de terre un cheval monté de son écuyer, et de les soutenir en l'air, l'un et l'autre, pendant un certain espace de temps.

TORO RECIBIDO (*matar á*). — Manière de tuer le taureau qui consiste à attendre l'animal de pied ferme, après l'avoir provoqué, en lui enfonçant l'épée dans le moment même où il baisse la tête pour embrocher le *matador*.

TORO COLADO. — On dit que le taureau s'est *colado* quand, par suite de sa manière particulière de courir ou par une autre circonstance quelconque, il s'est glissé entre la cape du *chulo* et le corps de celui-ci, ou entre l'épée du *matador*, sans avoir été atteint. On dit pareillement qu'il s'est *colado suelto*, lorsqu'il s'est glissé entre la pique du cavalier et sa monture sans avoir reçu le coup de lance.

TORO DE SACA. — On donne ce nom au taureau qui réunit les conditions les plus essentielles pour le combat. Avoir atteint l'âge de cinq ans, être doué de courage et d'énergie, être sain de toutes les parties du corps, posséder un embonpoint convenable, n'avoir été précédemment combattu dans aucun cirque, telles sont, en général, les premières conditions requises.

TORO TROCADO (littéralement *taureau changé*). — On le dit du taureau quand il attaque le *picador* du côté des planches de la barrière, ce qui amène ordinairement le renversement du cavalier et la mort du cheval.

TRANSFORMACION (*Transformation*). — Changement qui s'opère chez les taureaux pendant le combat, les bons devenant mauvais et les mauvais devenant bons.

On sait que les qualités des taureaux se modifient, pendant la lutte, selon la manière dont ils sont combattus, et aussi selon les éventualités quelconques qui se produisent pendant la course. Par exemple, un taureau qui, après

avoir saisi un homme ou après tout autre accident, sera devenu, de *boyante* qu'il était, *toro de sentido*, devra être combattu par les *toreros* conformément à la nouvelle catégorie à laquelle il se trouve appartenir. On devra surtout ne pas exécuter de passes dans les emplacements où l'animal aura atteint un homme, parce que, dans ces endroits-là, qui deviennent pour lui des lieux de *querencia*, l'animal est ce que les *toreros* appellent *consentido*, c'est-à-dire, prêt d'avance à toute attaque, plein de confiance en ses forces, et par cela même plus courageux. Ce cas échéant, on cherchera avant tout à faire quitter par l'animal son endroit de *querencia*, afin de pouvoir continuer à lutter avantageusement avec lui.

Parfois, lorsque l'animal est sensible et qu'il se ressent des horions qu'il a reçus dans la lutte, il se transforme également; mais, dans ce cas, c'est à l'avantage des *toreros*.

Ces transformations se remarquent plus particulièrement dans la lutte avec le *picador*. En effet, un taureau reçoit rarement le choc de la pique sans que le caractère de l'animal semble se modifier, changements que les *toreros* désignent par différents noms, afin de les expliquer et de les faire connaître. Par exemple, un grand nombre de taureaux qui, étant *boyantes* et *blandos* en sortant du *toril*, au lieu de devenir poltrons par suite des atteintes du fer, se montrent au contraire plus intrépides, plus féroces, et demandent à être traités avec précaution; cette transformation est appelée par les *toreros* : *crecerse al palo*, dont la traduction littérale est : *grandir par le châtiment*. D'autres, au contraire, ceux qui se montrent d'abord intrépides au sortir du *toril*, deviennent par suite des coups de pique *blandos*, ce qui signifie mous; changement appelé par les *toreros* : *ceder al palo*, dont la signification est : *diminuer par le châtiment*.

TRAPIO (*Cachet, type*). — L'ensemble des conditions qu'un taureau doit réunir pour être fin et de race, telles que poil luisant, épais, uni et doux au toucher, jambes décharnées et nerveuses, avec toutes les articulations bien dessinées et bien flexibles, sabot petit, rétréci et rond, cornes fortes, petites, égales et noires, queue longue, bien fournie et les crins fins, des yeux noirs et vifs, des oreilles couvertes de poils et mobiles. Le taureau réunissant ces conditions s'appelle un taureau de bon *trapio*.

Ordinairement les taureaux de chaque province, et même ceux de chaque race ou *ganaderia*, ont un *trapio* ou cachet particulier qui les fait distinguer, et il y a des amateurs si connaisseurs en *trapios*, que, dès qu'un taureau se présente dans le cirque, ils reconnaissent immédiatement la race ou la province à laquelle il appartient.

TRAPO (littéralement *chiffon*). — Les *toreros* désignent sous ce nom la *muleta* du *matador*.

TRASTEAR ou **CORRER** (*los toros*). — On appelle ainsi les différentes passes que fait le *torero* avec la cape, pendant la lutte, pour provoquer le taureau, le déplacer, le distraire, et pour le préparer à la mort.

On dit que le *matador* est *trasteando* le taureau quand, après lui avoir enfoncé l'épée dans le corps sans qu'il soit tombé raide mort, il fait différentes passes avec la *muleta* afin que l'animal, complètement enfermé, se couche par terre las et rendu, et que le *cachetero* puisse lui donner le coup de grâce.

TROMPETA (*Trompette*). — Clairon employé pendant la lutte pour en indiquer les différentes phases. Ainsi, une fanfare de trompette sert dans les courses à annoncer chaque changement ou période : les premiers sons indiquent que l'autorité ordonne l'ouverture du *toril*; une deuxième

fanfare annonce la fin de la lutte à cheval et les jeux de cape, et le commencement de l'office des *banderilleros*; une autre, le moment où la passe finale de l'épée et le coup mortel vont avoir lieu, etc.

V

VARA (signifie *pique*). — On dit qu'un taureau a reçu tel ou tel nombre de *varas*, lorsque, ayant attaqué à différentes reprises le *picador*, il en a reçu autant de coups de pique.

VARA DE DETENER (littéralement *bâton d'arrêt*). — Longue pique dont se servent les *picadores* pour combattre les taureaux, ainsi que les *vaqueros* gardiens et conducteurs de troupeaux.

VER LLEGAR LOS TOROS. — Les *toreros* emploient cette locution qui, littéralement, veut dire : *voir arriver les taureaux*, pour exprimer le sang-froid que le *torero* doit avoir pour observer les mouvements de l'animal quand il part pour attaquer; être assez exercé pour regarder de temps en temps le taureau au moment de le courir et de lutter avec lui dans toutes sortes de passes; savoir passer la cape d'une main à l'autre pendant la course pour faire dévier le taureau de la ligne droite; courir quand l'animal courra; s'arrêter quand il s'arrêtera; faire enfin toutes sortes de manœuvres et de mouvements opportuns en rapport avec ceux du taureau, pour le combattre avec adresse. La sûreté du *torero* consiste dans la précision de ses mouvements d'après les règles de l'art.

VERONICA (*Suerte á la*). — Sorte de passe avec la cape, qui consiste à faire renvoyer le taureau au moyen de la cape, dans le moment où il donne l'*achazo*. Cette passe est

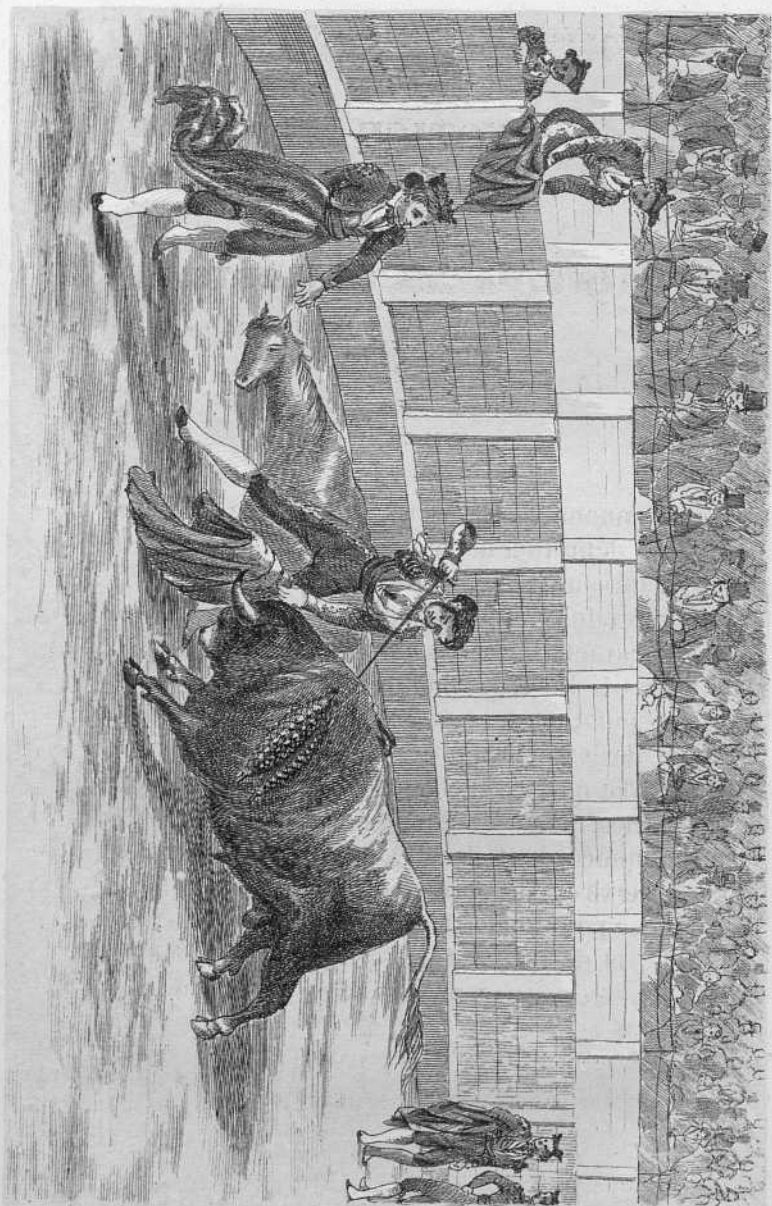
facile, de beaucoup de goût et d'un bel effet. Pour l'exécuter, il faut que le taureau soit en ligne parallèle avec la barrière et à une distance moyenne. Le *torero* se placera en face de l'animal, de manière à ce que ses pieds soient dans la même ligne que les pieds de devant du taureau. Après l'avoir provoqué, il l'attendra de pied ferme, et quand le taureau se trouvera dans son terrain, il exécutera la passe avec la cape, en l'abaissant autant que possible. En tirant les bras, on l'exécutera de telle sorte que l'animal, après l'*achazo*, reste dans une posture droite et convenable pour faire une deuxième passe, s'il revient à la charge.

Quand le taureau sera *revoltoso*, le *chulo* lèvera un peu plus la cape à la fin de la passe, et fera quelques pas en arrière afin d'être toujours armé et disposé à recevoir l'animal quand il se retournera. Cette passe est facile à exécuter avec des *toros boyantes et revoltosos*; ceux qui se *ciñen* et ceux qui gagnent du terrain demandent un peu plus de précaution.

VIAGE. — Nom qu'on donne aux courses des *toreros* ou de l'animal pendant la lutte.

VUELAPIÉS (littéralement *vol à pied*). — Manière de tuer les taureaux qui, s'étant *aplomados*, ne se prêtent plus à aucune sorte d'attaque. Dans ce cas-ci, c'est le *matador* lui-même qui attaque le taureau et lui donne la mort. Il faut beaucoup de sang-froid et d'adresse pour frapper ce coup. Le *vuelapiés* fut inventé par le fameux *matador* Costillares. (Voyez sa biographie.)





ESTOCADA.



COUP D'ÉPÉE.

Lith. Lameligne à Bayonne



NOTICE

SUR

LES PRINCIPALES GANADERIAS

DE L'ESPAGNE.



Nous donnons, dans notre Vocabulaire tauromachique, la définition de la *ganaderia*. C'est une réunion de taureaux d'une même origine et que l'on s'attache à reproduire, de génération en génération, avec le même caractère, les mêmes instincts, le même type primitif. De cette fidélité de reproduction dépend la réputation des *ganaderias* et par conséquent la valeur de leurs produits. On doit dès lors comprendre avec quel soin chaque propriétaire cherche à conserver et même à améliorer, si c'est possible, la race renommée dont il est acquéreur ou héritier. Aussi observe-t-on scrupuleusement la condition loyale de ne point mêler les divers troupeaux en réputation, et de ne point laisser un taureau de race propager son espèce en dehors de sa *ganaderia*.

Dans tout contrat avec un entrepreneur de courses, il est stipulé que les taureaux sortis de leurs pâturages mourront, soit dans le combat du cirque,

soit de toute autre manière, sans jamais être employés comme étalons par des spéculateurs. Les propriétaires seuls, entr'eux, pratiquent quelquefois, mais bien rarement, des échanges pour des essais d'améliorations ou de modifications dans les types.

Aucun éleveur, d'ailleurs, ne voudrait reprendre, même à vil prix, des taureaux sortis vivants d'un premier combat, parce que ces taureaux, ainsi que nous l'avons dit dans un autre chapitre, deviennent impropres à une lutte régulière et compromettraient la réputation d'une *ganaderia*.

Les prix des bons taureaux de race varient suivant le renom de leurs éleveurs et selon les allures particulières de chaque animal; mais, en général, ceux qui proviennent des *ganaderias* célèbres de Veraguas, Gaviria, Salvatierra, Benjumea, Barquero, Aleas et autres de premier ordre, ne se vendent pas moins de 3,000 réaux (750 fr. environ) et atteignent souvent le prix de 1,000 fr.

Pour ne pas tomber dans des redites continuelles à propos des qualités des taureaux de race, ce qui allongerait outre-mesure cette notice sans la rendre plus intéressante, nous allons esquisser seulement les qualités les plus saillantes de quelques *ganaderias* de la Castille, de l'Andalousie et de la Navarre comme type général, et ensuite nous donnerons un tableau où se trouveront le nom de la *ganaderia* et la couleur de la devise.

MAZPULE.

(Devise blanche.)

Si nous commençons par cette *ganaderia*, dont les

pâturages sont dans la province de Valladolid, ce n'est pas parce que les taureaux qu'elle produit, quoique excellents sous tous les rapports, soient absolument les meilleurs. S'ils sont grands et de *libras*, bien faits, durs au fer et courageux jusqu'au dernier moment de la lutte, d'autres taureaux réunissent aussi ces avantages; mais c'est parce que cette *ganaderia* est la plus ancienne que l'on connaisse en Espagne, à tel point qu'il est impossible de lui assigner une origine certaine. En faveur de cette ancienneté si reculée et à cause de l'excellence des taureaux qu'elle fournit, les taureaux de cette *ganaderia* ont non-seulement le privilège de figurer dans les courses royales, mais le droit de préséance sur tous ceux des autres *ganaderias*. Il sont lancés les premiers sur l'arène, pour être combattus, soit avec le *rejoncillo* par les *caballeros en plaza*, soit par les *toreros ordinaires*.

On pense bien que cette *ganaderia* n'a pas toujours appartenu à un seul propriétaire ou à une seule famille pendant ces quelques siècles d'existence; mais, malgré les changements de maître qu'elle a subis et dans lesquels elle a tantôt gagné, tantôt perdu, elle a toujours su soutenir à un haut degré la réputation qu'elle s'était acquise et qu'elle conserve encore aujourd'hui avec plus d'éclat que jamais.

Le propriétaire actuel ne la possède que depuis 1846, époque avant laquelle elle avait appartenu à MM. Muñoz, Prado, Valdés, Sans et autres.

A propos de l'ancienneté des *ganaderias*, dont les propriétaires sont très-jaloux, nous dirons que, dans tous les cirques d'Espagne, on observe l'ordre le plus

rigoureux pour la présentation des taureaux sur l'arène. En général, il n'arrive jamais que tous les taureaux d'une course appartiennent à un seul propriétaire; ordinairement ils viennent de trois, quatre ou cinq *ganaderias* : dans ce cas, c'est une règle rigoureusement observée, que ceux de la race ou *ganaderia* reconnue la plus ancienne soient les premiers lancés à la lutte, et que tous les autres leur cèdent le pas; mais, pour que la course soit plus variée, on a adopté la coutume de faire paraître successivement un seul taureau de chaque race, à commencer par la plus ancienne et en continuant par celle qui suit immédiatement.

TAUREAUX DE GIJON OU GAVIRIA.

(*Devise rouge.*)

Ces taureaux, connus aujourd'hui sous le nom de *Gaviria*, parce que le marquis de ce nom est propriétaire de cette ancienne *ganaderia*, ont joui autrefois d'une fort grande réputation. Il suffisait que les affiches annonçassent que des taureaux de cette *ganaderia* seraient combattus, pour attirer en foule les spectateurs. Aujourd'hui il en est presque de même, et quoique des amateurs sévères les considèrent comme déchus à un certain point de leur ancienne renommée, ce sont cependant des taureaux d'élite, d'une grande puissance et d'un grand poids; braves et lestes dans la première période de la lutte, prudents ensuite, ils deviennent *aplomados* dans la troisième période, c'est-à-dire qu'ils restent immobiles et se font malins; aussi faut-il que le *matador* se tienne sur ses gardes et les combatte avec beaucoup de précaution.

Pour les provoquer à la mort, il faut leur faire le moins possible de passes de *muleta*, ayant soin de la leur présenter de face dans la première passe et de la raccourcir immédiatement en s'approchant le plus possible, car autrement ces taureaux ont un instinct particulier pour apprendre les ruses du *matador* et deviennent très-dangereux.

GANADERIA DES DUCS D'OSUNA ET DE VERAGUAS.

(*Devise rouge et blanche.*)

La race d'où proviennent les taureaux de cette *ganaderia*, connue aujourd'hui sous le nom de Veraguas, jouit autrefois d'une réputation très-distinguée sous la direction de M. Vazquez, de Séville, son ancien propriétaire. Celle dont elle jouit aujourd'hui, sous les propriétaires actuels, n'est pas moindre, et l'on pourrait dire même qu'elle s'est augmentée. En effet, les taureaux qu'elle produit sont en grande vogue et méritent la prédilection des amateurs à cause des bonnes qualités qu'ils possèdent pour la lutte. Ces animaux ont presque tous une belle tête, parfaitement armée, sont d'un grand poids et d'une magnifique prestance. Ils soutiennent vaillamment le combat jusqu'au dernier moment, sont nobles, courageux, pleins d'ardeur, surtout dans la lutte à cheval avec les *picadores* qu'ils attaquent sans hésitation. Quoiqu'ils ne tardent pas à se choisir des *querencias*, ils obéissent cependant bien à l'appât. Ces bonnes qualités rendent ces taureaux faciles à combattre, malgré leur puissance et leur férocité, surtout si le *torero* est intelligent et qu'il sache les provoquer comme le demande leur caractère. Les paca-

ges de cette *ganaderia* sont sur les rives de la Jarrance, à Colmenar.

TAUREAUX DE SALVATIERRA.

(*Devise rouge et verte.*)

Les taureaux connus sous le nom de *Comtesse de Salvatierra*, appartenant aujourd'hui à M. le duc de La Conquista, tirent leur origine des anciennes et fameuses *ganaderias* de Gijon, Muñoz et Hidalgo. Si ces taureaux avaient réuni les excellentes qualités de ces trois races, ils seraient, sans contredit, les meilleurs et les plus distingués de l'Espagne. Leur propriétaire n'a pu arriver à ce perfectionnement, mais il a du moins réussi à leur conserver d'éminentes qualités, qui ne démentent pas leur origine. Aussi les taureaux de cette *ganaderia* occupent un rang très-distingué parmi ceux de premier ordre : ils sont braves, ardents opiniâtres, d'une grande *dureté* de tête, et se prêtent volontiers aux passes de la pique. Ce sont, en général, des taureaux de *sentido*; ils se défendent très-bien dans la dernière période de la lutte.

On remarque chaque jour dans les produits de cette *ganaderia* des améliorations incontestables dues à la bonne administration du propriétaire, ce qui fait espérer qu'avec le temps ces taureaux arriveront à une grande supériorité.

TAUREAUX DE ALEAS.

(*Devise rouge et jaune.*)

Les taureaux de cette *ganaderia*, dont les pâturages sont à Colmenar-Viejo, jouissent d'une réputation brillante et justement méritée; aussi sont-ils

courus dans le cirque de Madrid et dans presque tous les cirques des principales villes d'Espagne. Outre leur grandeur et leur belle prestance, ils sont d'une valeur et d'une résistance qui se soutiennent jusqu'à la fin de la lutte; ils sont durs et ardents dans les passes de la pique, et leur fureur et leur intrépidité augmentent au fur et à mesure qu'on les harcèle. Dans différents concours soutenus avec des taureaux d'autres *ganaderias*, ceux de M. Aleas ont presque toujours remporté la victoire, par leur courage, leur *dureté* et les autres bonnes qualités qu'ils possèdent. Aussi occupent-ils un rang très-distingué parmi les taureaux de premier ordre. Le propriétaire actuel de cette *ganaderia* est M. Garcia Puente Lopez.

TAUREAUX DE FUENTES, DE MORALZARZAL.

(*Devise violette.*)

Les taureaux de cette *ganaderia* portent la devise sur les reins; ils jouissent d'une réputation grande et méritée. Cela vient de ce que le propriétaire actuel de cette *ganaderia* a plus de soin du renom et de la bonne qualité de ses produits, que des revenus qu'il en pourrait tirer. Aussi ne vend-il comme taureaux de combat que ceux qu'il sait (par la *prueba*) par expérience mériter sous tous les rapports cette distinction. De belle prestance, de grand poids, durs, nobles, braves et simples à la fois, ils arrivent à la mort sans avoir rien perdu de ces bonnes qualités, surtout sous le rapport de la valeur. Ce sont enfin d'excellents taureaux de lutte, tant pour les *toreros* que pour les spectateurs.

TAUREAUX DE M. GIL DE FLORES, D'ALCARAZ.

(Devise orange.)

Les taureaux de cette *ganaderia* sont grands, lestes et très-nobles dans leurs mouvements pendant la première période de la lutte. Ils s'attaquent aux chevaux avec une prédilection marquée et se prêtent assez bien aussi aux autres passes de la lutte. Plusieurs d'entr'eux restent braves jusqu'à la mort; d'autres s'amollissent et se retirent près de la barrière pour mieux se défendre; mais ils se conservent toujours simples et nobles.

Malgré toutes ces bonnes qualités, les taureaux de cette *ganaderia* n'occupent pas le rang distingué qu'ils auraient pu atteindre. Cela vient peut-être de ce que tous les sujets qui en sortent ne présentent pas la même égalité de condition.

TAUREAUX DE M. ELIAS GOMEZ, DE COLMENAR-VIEJO.

(Devise blanche et bleu foncé.)

Les taureaux de cet éleveur tirent leur origine de l'ancienne et célèbre *ganaderia* du Chivato, qui n'existe plus aujourd'hui, ainsi que d'autres *ganaderias* non moins renommées. Ils réunissent la particularité d'une égalité admirable de type (*trapio*), de poil, de formes, de valeur et d'autres qualités excellentes pour la lutte, chose qui ne se rencontre pas toujours dans les autres races.

Ces taureaux jouissent d'une excellente réputation et occupent un rang très-distingué parmi ceux de premier ordre. Ils sont braves, ardents, durs au fer, d'une grande puissance dans la première partie de la

lutte, et souvent deviennent taureaux de *sentido*. Cependant, quand ils ont été trop harcelés, leur courage diminue un peu, et ils cherchent leur défense auprès des barrières. Alors ils sont dangereux et donnent beaucoup à faire aux *toreros* par la manière dont ils savent attaquer et se défendre.

Ces taureaux sont souvent combattus dans le cirque de Madrid.

TAUREAUX DE LA TORRE ET RAURI, DE MADRID.

(*Devise rouge et paille.*)

Ces taureaux tirent leur origine des célèbres *ganaderias* de Gijón, La Dehesa et Angulo. Le propriétaire actuel, jaloux de faire figurer les taureaux de sa *ganaderia* à la tête de ceux de premier ordre, n'a épargné aucun moyen pour atteindre ce but ; mais, soit que les moyens choisis ne fussent point employés à propos, soit par d'autres motifs inconnus, ses efforts n'ont pas été couronnés de tout le succès qu'il s'en était promis et qu'on devait attendre des soins apportés à son entreprise. Il est parvenu cependant à obtenir des taureaux d'une magnifique prestance, d'une robe brillante et d'un excellent modèle ; mais, à mesure que la race devenait plus fine et qu'on remarquait des progrès incontestables dans l'extérieur, on apercevait aussi une certaine décadence dans le caractère, la *dureté*, la valeur, ce qui obligea le propriétaire à changer de méthode et à essayer d'autres moyens d'éducation. Ces taureaux jouissent toutefois d'une haute réputation. On les court à Madrid et dans les principaux cirques d'Espagne ; car, quoique tous ne soient pas bons sur l'arène, ceux

qui le sont, le sont éminemment, et plaisent beaucoup aux spectateurs.

TAUREAUX DE M. SATURNIN GINÉS, DE ST-AUGUSTIN.

(*Devise violette et jaune.*)

Les taureaux de cette *ganaderia* sont reçus avec une grande faveur dans les différents cirques, surtout dans celui de Madrid, où ils sont courus assez souvent. Ils sont dignes réellement de la réputation qu'ils ont acquise par leur beau type, leur bravoure, leur poids et toutes les belles qualités qu'ils possèdent pour la lutte. S'ils sont combattus sans prolonger les périodes de la lutte au delà de ce que demande leur caractère, ils se conduisent admirablement et amusent beaucoup ; mais quand ils sont fatigués, ils savent profiter des connaissances qu'ils ont acquises dans le combat, se défendent très-bien et rendent la passe de mort très-difficile.

TAUREAUX DE M. GASPARD MUÑOZ, DE CIUDAD-REAL.

(*Devise verte.*)

Cette *ganaderia* est très-ancienne, et la bonne réputation dont elle jouit s'est toujours soutenue. Les taureaux qu'elle produit sont braves et durs jusqu'à la fin de la lutte. La résistance qu'on leur oppose et les horions qu'ils reçoivent, loin de les amollir, accroissent considérablement leur fureur et leur intrépidité, et ils arrivent à la mort sans faiblir. D'une belle prestance et d'un grand poids, ces taureaux, par leurs bonnes qualités, sont admis avec faveur à Madrid et dans tous les principaux cirques de l'Espagne.

TAUREAUX DE HIDALGO DE VILLARUBIA DE LOS OJOS
DEL GUADIANA.*(Devise bleu de ciel.)*

Cette *ganaderia*, qui est fort ancienne, a toujours joui d'une grande réputation qu'elle conserve avec honneur. Les taureaux qu'elle fournit sont de grand poids, très-braves, durs au fer, et d'une belle prestance. Dans la troisième période de la lutte, ils se font très-malins et deviennent taureaux de *sentido*. Ils sont courus avec distinction dans le cirque de Madrid et les autres cirques principaux de l'Espagne.

TAUREAUX DE TELLEZ, DE COLMENAR.

(Devise rose et bleu de ciel.)

Les taureaux de cette *ganaderia*, ainsi que ceux de la *ganaderia* de M. Leon, qui tirent leur origine d'une race ancienne et renommée, jouissent d'une très-bonne réputation, par leur courage, leur *dureté*, leur belle prestance et les autres bonnes qualités qui sont communes à tous les taureaux des *ganaderias* de Colmenar. Ils sont très-souvent courus au cirque de Madrid et autres villes de premier ordre.

TAUREAUX DE BERRENDERO, DE SAINT-AUGUSTIN.

(Devise jaune.)

Ces taureaux, d'un beau type, de poids, et de grande bravoure, sont accueillis avec faveur dans les principaux cirques de l'Espagne. Ils ressemblent par leur caractère à ceux de la *ganaderia* de Ginés et deviennent des taureaux dangereux quand ils ne sont pas combattus habilement.

TAUREAUX DE LA GANADERIA DE GUTIERREZ, DE BENAVENTE.

(*Devise azur.*)

Cette *ganaderia*, dont l'origine vient de l'ancienne et fameuse *ganaderia* de la comtesse de Benavente, produit des taureaux d'un beau type, grands, bien armés et d'une belle prestance. Très-braves et d'une grande puissance, ils deviennent malins et dangereux, surtout dans la troisième période de la lutte. Leur réputation bien méritée les fait recevoir avec faveur dans le cirque de Madrid et dans ceux des autres villes importantes de province.



Canaderias de l'Andalousie.



TAUREAUX DE CABRERA (*aujourd'hui de Nuñez de Prado*), DE UTRERA.

(*Devise verte.*)

Nous commençons la série des *ganaderias* andalouses par la très-ancienne et toujours fameuse *ganaderia* de Cabrera, dont le nom seul est une garantie de mérite, tant pour les amateurs que pour ceux qui sont étrangers à la tauromachie.

Les propriétés des taureaux de cette *ganaderia*, dont le *trapio* (le type) est des plus beaux, consistent en une résistance au fer qui ne s'amollit jamais, un courage et une intrépidité extrêmes, une grande opiniâtreté et une force de tête à laquelle aucun bras de *picador* ne résiste.

Un des traits caractéristiques des taureaux de cette race, c'est que, dans la dernière période de la lutte, surtout quand ils sont fatigués, ils deviennent taureaux de *sentido* et d'une grande malice. Alors ils se défendent très-bien, sont très-difficiles à combattre et offrent de grands dangers à l'*espada*, qui a besoin d'employer toutes les ressources de l'art et de marcher avec les plus grandes précautions.

C'est à cette *ganaderia* qu'appartenait le taureau qui donna la mort au fameux *torero* Guillen. (Voyez sa biographie.)

Quoique sous la direction du propriétaire actuel cette *ganaderia* se trouve assez négligée aujourd'hui, ses produits ne démentent jamais leur bonne race. Aussi la réputation de ces taureaux se maintient toujours.

Il y a une autre *ganaderia* dont les taureaux se font distinguer par leur devise verte et blanche, qui porte aussi le nom de *Cabrera*, parce qu'elle appartient à la veuve de M. Joseph Raphaël Cabrera. Ce sont des taureaux de la même origine et par conséquent possédant les mêmes qualités que ceux de la *ganaderia* précédente.

TAUREAUX DE LESACA, DE SÉVILLE.

(Devise blanche et bleu de ciel.)

Cette *ganaderia*, connue autrefois sous le nom de *Vista-Hermosa*, a joui d'une réputation dignement méritée. Ce fut le luxe et non la spéculation qui avait présidé à la formation et à l'entretien de cette *ganaderia*. Son premier propriétaire n'épargna rien pour

que ses taureaux occupassent le premier rang parmi les plus distingués de l'Andalousie, et ses efforts furent couronnés d'un plein succès.

Pour avoir changé de maître après la mort de son fondateur, cette *ganaderia* n'a pas déchu de sa réputation; d'une belle prestance et de formes parfaites, ses taureaux sont vaillants dans toutes les périodes de la lutte, et très-ardents. Leur *dureté* est si grande que, plus on les harcèle, plus leur bravoure et leur férocité augmentent, spécialement dans la passe de pique où ils deviennent *pegajosos* et opiniâtres. Il faut que le *torero* soit intelligent et emploie une méthode particulière, pour bien combattre ces taureaux dans la dernière période de la lutte, car ils deviennent alors des taureaux de *sentido*; quand ils sentent que les jambes leur manquent, ils se retirent contre la barrière et de là ils se lancent sur le *matador*, quand ils se croient sûrs d'atteindre leur proie.

TAUREAUX DE SAAVEDRA (*El Barbero*) D'UTRERA.

(*Devise blanche et bleu de ciel.*)

Les quelques mots que nous venons de dire à propos de la *ganaderia* de Lesaca, nous dispensent de rien ajouter sur celle qui est connue sous le nom *del Barbero*, car l'une et l'autre doivent leur origine à la fameuse *ganaderia* de *Vista-Hermosa*. Aussi les qualités de ces taureaux sont les mêmes et ils portent la même devise.

TAUREAUX DE BENJUMEA, DE SÉVILLE.

(*Devise noire.*)

Les taureaux de cette fameuse *ganaderia* ont un

type ou cachet particulier qui les fait distinguer des autres races et qui plaît infiniment aux spectateurs. D'une belle prestance, d'un courage à toute épreuve et opiniâtres dans la lutte, ils conservent toute leur bravoure jusqu'à la fin du combat. La réputation de cette *ganaderia* s'est augmentée beaucoup depuis que les deux taureaux, *Caramelo* et *Señorito*, combattirent contre le lion et le tigre du Bengale sur l'arène du cirque de Madrid et en furent vainqueurs. La tête empaillée du taureau *Señorito*, tué sur ce cirque, se conserve comme souvenir historique de sa valeur, dans le Musée d'histoire naturelle de Madrid. Son frère *Caramelo* fut tué par Cuchares, dans les courses qui eurent lieu à Bilbao l'an 1851.

TAUREAUX DE CONCHASIERRA, DE SÉVILLE.

(*Devise rose, verte et bleu de ciel.*)

Ces taureaux dont quelques-uns naissent sans queue, réunissent à un si haut degré les meilleures qualités pour la lutte, que la seule annonce de leur présence dans une course fait accourir les amateurs des localités les plus éloignées. Ils sont de dimensions colossales, d'une grande force de tête, d'une puissance sans égale, braves et ardents à l'extrême.

Avec de telles qualités, il serait impossible de les combattre sans péril, s'ils n'y joignaient une grande noblesse et une simplicité admirables. Aussi, à peine sont-ils provoqués, qu'ils répondent sans hésitation et sans malice à toutes les passes de la lutte et arrivent à la période de la passe de mort sans avoir contracté de mauvaises habitudes. Toutes ces qualités les rendent faciles à combattre et agréables aux spectateurs.

TAUREAUX DE FREIRE , DE SÉVILLE.

Les qualités qui distinguent aujourd'hui les taureaux de cette *ganaderia* sont au nombre de trois : ils sont opiniâtres, ardents et vaillants, et comme tels, simples et faciles à combattre. Il y eut un temps, qui n'est pas éloigné, où ces taureaux jouirent d'une grande réputation et où leur seul renom attirait de nombreux spectateurs au cirque quand ils devaient courir. Cependant, quoiqu'ils n'aient pas perdu les bonnes qualités dont nous venons de parler, ces taureaux ne sont plus aussi appréciés par un grand nombre d'amateurs, et ce, par la seule raison que depuis la mort de leur dernier propriétaire, ils ont un peu perdu de la perfection des formes et de leur bon *trapio*, qui faisait qu'ils ne laissaient rien à désirer sous aucun rapport. Ce changement pourtant n'influe pas assez pour que ces taureaux cessent de tenir un rang distingué parmi ceux de premier ordre.

TAUREAUX DE COMESAÑA, DE SÉVILLE.

(*Devise rouge et noire.*)

Ces taureaux doivent leur origine à l'ancienne et justement renommée *ganaderia* de Cabrera. Ils sont de grand poids, durs au fer, ardents, et le plus grand nombre conservent leur bravoure pendant toute la lutte jusqu'à la mort, de sorte que beaucoup d'entr'eux égalent et même surpassent les taureaux les plus renommés. Aussi aujourd'hui sont-ils reçus avec faveur dans les principaux cirques de l'Espagne.

TAUREAUX DE HIDALGO BARQUERO, DE SÉVILLE.

(Devise blanche et noire.)

Les taureaux de cette *ganaderia* jouissent aujourd'hui d'une fort grande réputation, et leur seul nom sur une affiche suffit pour faire accourir la foule des spectateurs au cirque, d'où ils sortent toujours contents de la conduite de ces taureaux, car il est rare d'en trouver quelqu'un qui ne soutienne pas la réputation qu'ils se sont acquise. En effet, à leur belle prestance et à leur bon *trapio*, ils joignent la valeur, la *dureté*, l'ardeur et la noblesse dans le combat, se prêtant volontiers et sans malice à toutes les passes de la lutte, qualités qui les font classer au premier rang parmi les taureaux les plus renommés.

**Taureaux de Navarre.**

Les *ganaderias* que compte la province de Navarre sont peu nombreuses, et parmi elles il y en a moins encore qui produisent aujourd'hui des taureaux de grande réputation ou qui soient dignes de figurer parmi ceux du premier rang. Ce n'est pas à dire pour cela que les taureaux de Navarre soient mauvais, tant s'en faut ; ils seraient, sans contredit, les meilleurs de l'Espagne si, aux excellentes qualités qu'ils possèdent pour la lutte, ils pouvaient joindre une plus forte corpulence. Les bouleversements que subit cette province pendant la dernière guerre ci-

vile, ne permirent pas aux propriétaires de troupeaux d'en continuer l'élève, et moins encore de l'améliorer. Ce fut ainsi que pendant ce temps disparurent presque les antiques races de cette contrée. Du reste, les taureaux de Navarre sont en général petits, mais de belles formes, très-vifs et très-lestes; la valeur et la noblesse forment leur caractère distinctif. Ils sont généralement courus dans la Navarre, les provinces Basques et une partie de la Castille et de l'Aragon, où ils conservent mieux leurs bonnes qualités, grâce à la proximité de leurs pâturages.

TAUREAUX DE GUINDULAIN.

(*Devise rose.*)

Cette *ganaderia* est la plus ancienne du pays, et les taureaux qu'elle produisait ont joui longtemps d'une réputation qu'ils méritaient par leur valeur, leur opiniâtreté et leur bon type. Lorsque la guerre civile arriva, cette *ganaderia* fut une de celles qui souffrit le plus des événements politiques et disparut presque entièrement. Le propriétaire la réorganisa depuis, et il est très-possible, vu leur bonne race, les soins qu'on leur donne, que ces taureaux reprennent la place distinguée qu'ils occupaient autrefois.

TAUREAUX DE ZALDUENDO, A CAPARROSO.

Ces taureaux sont les plus petits de tous ceux de Navarre, mais ils ne laissent pas pour cela d'être assez goûtés, car ils sont très-vaillants, très-lestes, et ils amusent beaucoup par leur ardeur. Peu d'en-

tr'eux sont durs, et ceux qui possèdent cette qualité obtiennent une grande faveur du public. Cette *ganaderia*, après avoir beaucoup souffert de la guerre civile, se réorganisa et s'améliore chaque jour.

TAUREAUX DE PEREZ LABORDA, DE TUDELA.

(*Devise blanche.*)

Nous terminerons la série des *ganaderias* de Navarre par celle de la V^e de Laborda. Ces taureaux sont les meilleurs de toutes les races connues de Navarre, et ils le seraient aussi de toute l'Espagne si, aux qualités particulières qui les distinguent, ils joignaient une taille plus élevée et une plus belle prestance. Malgré leur petite taille, si on ne les considère que sous le rapport de la valeur, on pourrait les regarder comme les premiers taureaux d'Espagne, sans que personne osât leur contester ce titre. Ils sont durs, lestes, ardents à la poursuite, nobles, et d'une valeur particulière qu'ils conservent jusqu'au dernier moment. On les voit verser des larmes de désespoir lorsque, vers la fin du combat, ils ont cru atteindre le *mata-dor* et que celui-ci leur échappe en les perçant de son épée; et, quand ils se sentent frappés mortellement, loin de chercher une place pour s'y coucher comme font les autres taureaux, ils luttent contre la mort jusqu'au dernier souffle et raidissant leurs membres, exhalent leur dernier soupir debout et ne tombent enfin qu'à l'état de cadavres. Cette particularité très-remarquable ne se rencontre chez aucun taureau des autres *ganaderias*.



D'après la classification qui précède, on peut remarquer que les taureaux de combat en Espagne se divisent en trois espèces principales affectant des caractères différents bien tranchés : les castillans, les andalous, les navarraïs.

Les taureaux castillans sont les plus hauts de taille : ils ont une tête colossale armée de cornes énormes, l'orbite de l'œil très-développé, le pied court et le jarret nerveux. Ils ont un fanon très-velu qui tombe presque jusqu'à terre. Leur port est majestueux et, malgré leur grandeur et leur poids, ils sont légers dans les courses, spécialement dans la première période du combat, à force d'énergie et de vivacité. Leurs instincts sont féroces et sanguinaires. Ils deviennent rusés et malicieux dans la lutte. Quelques-uns se refusent à attaquer les chevaux, ce qui fait manquer avec eux la passe de la pique.

Les taureaux andalous sont généralement moins grands, sauf quelques exceptions. Ils ont de belles formes, de l'élégance dans les mouvements, une jolie tête ornée de cornes déliées, et ils sont très-ardents dans la lutte contre les cavaliers.

Les taureaux de l'Aragon et de la Navarre sont les plus petits. S'animant beaucoup dans le combat à pied, mais simples et sans malice, ils font preuve d'une sorte de loyauté dans leur courage, sans ruses et sans détours. Ils sont lestes et sauteurs. Leur petite taille les rend cependant insuffisants pour la lutte à cheval ; aussi les *picadores* à forte poigne ne les combattent qu'avec le talon de leur pique, ou du moins avec un fer considérablement raccourci. Leur infériorité consiste seulement dans leur

petite taille; mais en fait de noblesse et de bravoure, ils ne cèdent nullement le pas aux taureaux des autres provinces.

Indépendamment de ces trois grandes catégories, il existe, ainsi que nous l'avons déjà dit, autant de types distincts que de *ganaderias*. Chaque troupeau a un cachet particulier qu'on appelle en Espagne un *trapio*; mais à part un certain nombre de types que les *toreros* et les amateurs s'exercent à distinguer, les *trapios* constituent des différences presque insaisissables et que peuvent seuls apprécier les propriétaires des *ganaderias*.

Nous n'avons donné des notions que sur les meilleures et les plus importantes *ganaderias* de la Castille, de l'Andalousie et de la Navarre. Il en existe sans doute d'autres en Espagne, mais les races sont dégénérées ou trop peu accréditées pour être mentionnées dans cette revue, et les autres fournissent des taureaux qui ne peuvent être courus à cause de leur grandeur et de leur puissance excessive.

Nous croyons donc que le tableau que nous venons de présenter suffit pour donner aux amateurs français une idée assez exacte des différents types de taureaux de combat. Du reste, pour le compléter, nous donnons à la suite une liste aussi complète que possible de toutes les *ganaderias* les plus renommées de l'Espagne.

Les devises, dont nous avons eu soin d'indiquer les différentes couleurs pour chaque *ganaderia*, sont toujours fidèlement conservées par les propriétaires, et appliquées aux épaules ou au cou des taureaux lancés dans le cirque. Cette coutume vient des Maures,

ainsi que l'usage, pour les combattants, d'arracher ces marques distinctives dans les moments les plus dangereux de la lutte et d'en faire hommage aux dames. On sait que la chevalerie avait adopté cette galanterie dans les tournois. Un paladin était fier d'offrir de pareils trophées à la reine de ses pensées.



LISTE

Des Ganaderias les plus renommées,

Dont les taureaux sont courus dans le cirque de Madrid et dans ceux des principales villes de l'Espagne, et couleurs de leurs devises :

CASTILLE.

Mazpule, de Madrid. — Devise blanche.

Marquis de Gaviria, de Madrid. — Devise rouge.

Duc de Veraguas, de Madrid. — Devise rouge et blanche.

Comtesse de Salvatierra, de Madrid. — Devise rouge et verte.

Aleas ou Garcia-Puente, de Colmenar-Viejo. — Devise rouge et jaune d'or.

Elias Gomez, de Colmenar-Viejo. — Devise blanche et bleu foncé.

Bañuelos, de Colmenar-Viejo. — Devise bleu foncé.

Paredes, de Colmenar-Viejo. — Devise blanche et dorée.

Pinto Lopez, de Colmenar-Viejo. — Devise jaune et azur.

Rozalen, de Colmenar-Viejo. — Devise jaune et rose.

Lopez Puente, de Colmenar-Viejo. — Devise verte et bleu foncé.

García Leon ou Tellez, de Colmenar-Viejo. — Devise rose et bleu foncé.

Justo Garcia, de Colmenar-Viejo. — Devise orange et bleu foncé.

La Torre et Rauri, de Madrid. — Devise rouge et paille.

Palacios, de Madrid. — Devise verte et rose.

Saturnino Ginés, de St-Augustin. — Devise violette et jaune.

Berrendero, de St-Augustin. — Devise jaune.

Mariano Tellez, de Colmenar. — Devise jaune et bleu de ciel.

Francisco Gutierrez, de Benavente. — Devise azur.

Gaspard Muñoz, de Ciudad-Réal. — Devise verte.

Fuentes, de Moralarzal. — Devise violette.

Gil de Flores, de Vianos. — Devise orange.

Díaz Hidalgo, de Villarubia de los Ojos. — Devise bleu de ciel.

Julio Gutierrez, d'Almodobar del Campo. — Devise jaune et verte.

Justo Hernandez, de Madrid. — Devise violette et blanche.

ANDALOUSIE.

Zapata, de Arcos de la Frontera. — Devise rouge et bleu de ciel.

- Moreno, d'Aznalcollar. — Devise blanche.
- Suarez Jimenez, de Coria del Rio. — Devise lilas et blanche.
- Anastase Martin, de Coria del Rio. — Devise rose et bleu de ciel.
- Manuel Suarez, de Coria del Rio. — Devise rose et blanche.
- Raphaël José Barbero, de Cordoue. — Devise rouge, blanche et jaune.
- Rivero, de Jerez de la Frontera. — Devise rouge.
- Pedro Nautef, de Séville. — Devise rouge et bleu de ciel.
- Cosme de l'Escalera, de Menasalvas. — Devise noire et bleu de ciel.
- Martinez Enrile, de Medina-Sidonia. — Devise rouge et jaune.
- La Carrera, de la Puebla de Séville. — Devise violette et verte.
- Gil Herrera, de Rinconada. — Devise violette et bleue.
- Sambazo ou Etcherregaray, de Puerto de Sainte-Marie. — Devise dorée et blanche.
- Comesaña, de Séville. — Devise rouge et noire.
- Jean Miura, de Séville. — Devise noire et rouge.
- Louis Duran, de Séville. — Devise verte et noire.
- Lesaca ou Vista-Hermosa, de Séville. — Devise blanche et bleu de ciel.
- Edouard Valvidares, de Séville. — Devise jonquille et azur.
- Louis Gil, de Séville. — Devise blanche.
- Hidalgo Barquero, de Séville. — Devise blanche et noire.
- Tabiel Andrade, de Séville. — Devise rouge et rose.

Romero Balmaseda, de Séville. — Devise blanche, rouge et verte.

Siguri, de Séville. — Devise noire et bleu de ciel.

Manuel Suarez, de Séville. — Devise noire et rouge.

Sierra Duran, de Séville. — Devise jaune et bleu de ciel.

Giralde, d'Utrera. — Devise rouge et noire.

Arias Saavedra (*el Barbero*), d'Utrera. — Devise blanche et bleu de ciel.

Cabrera ou Nuñez de Prado, d'Utrera. — Devise verte.

Veuve de Cabrera, d'Utrera. — Devise verte et blanche.

Benjumea, de Séville. — Devise noire.

Concha-Sierra, de Séville. — Devise verte, rose et bleu de ciel.

Barrero, de Jerez de la Frontera. — Devise blanche et bleue.

Alvareda ou Gallardo, de Puerto de Sainte-Marie. — Devise violette et rouge.

Pedro de Vera, de Séville. — Devise rose et bleue.

Castrellon, de Veger. — Devise bleue.

Manuel Osuna, de Brenes. — Devise rose.

Varela, de Medina. — Devise verte et noire.

Marquis de Navasequilla, de Séville. — Devise rose et noire.

Tabernero, de Séville. — Devise rose et verte.

Lacuña (*Portugais*), ancienne ganaderia Vazquez. — Devise azur avec bordure blanche.



NAVARRRE ET ARAGON.

- Guindulain, de Tudela. — Devise rose.
 Perez Laborda, de Tudela. — Devise blanche.
 Lizazu, de Tudela. — Devise rouge et jaune.
 Yvarnavarro, d'Arnède. — Devise rose et blanche.
 Ferrer, d'Aragon. — Devise rouge.
 Carriquiri, de Pampelune. — Devise verte et rose.
 Zalduendo, de Caparrosos. — Devise jaune et blanche.
 Poyales, de Corella. — Devise verte.
 Murillo, de Corella. — Devise rouge.
 Bermejo, de Corella. — Devise jaune.





NOTICE

SUR LES

PRINCIPAUX CIRQUES DE TAUREAUX

EN ESPAGNE.



Place de Taureaux de Madrid.

Cette place occupe le premier rang en Espagne , et elle doit l'occuper à juste titre sous tous les rapports, soit à cause de son architecture, de sa position dans la capitale du royaume , soit par le grand nombre de courses qui s'y font chaque année , soit enfin parce qu'elle est une sorte d'académie pour les *toreros*, qui y reçoivent leurs grades et pour ainsi dire le baptême de leur art.

Les *toreros* n'obtiennent de prééminence les uns sur les autres que selon l'ordre dans lequel ils ont travaillé au cirque de Madrid. C'est du jour de leur première apparition dans cette place que date leur ancienneté dans la carrière. Ce droit de préséance, qu'ils ne se cèdent jamais ou bien rarement les uns aux autres, sert à déterminer leur rang dans la *cuadrilla*, leur tour de courir, soit pour mettre les *banderillas* au

taureau, soit pour le tuer, et déterminer aussi quel doit être le chef supérieur des diverses *cuadrillas* en fonctions dans le cirque. C'est en vue d'obtenir ces prééminences et privilèges, source de leur honneur et de leurs bénéfices, que tous les *toreros* qui se sont distingués dans les cirques de province, aspirent à l'honneur d'être engagés dans le cirque métropole de l'Espagne.

Ce cirque fut construit vers l'an 1754, sous le règne de Ferdinand VI, qui en fit cession à l'hôpital général de la ville, afin que cet établissement pût, au moyen du produit des courses, améliorer le traitement des malades.

Il est situé hors de Madrid, à une distance d'un tir de fusil environ, un peu à gauche de la porte dite d'Alcalá. L'enceinte extérieure est en pierre et en briques. Les gradins, appelés *tendidos*, sont en pierre granitique, d'une couleur grisâtre, et entièrement à découvert. Des galeries couvertes, appelées *gradas*, viennent immédiatement après, et par dessus, tout autour du cirque, règne un rang de loges au nombre de 110, auxquelles on arrive par de larges corridors. Ces loges, appelées *palcos*, sont fort spacieuses et peuvent contenir vingt places chacune. Du côté de l'ombre et en face de la porte du *toril*, on distingue la loge de la famille royale, élégamment dorée, ainsi que celle de la municipalité, qui préside la course quand aucun membre de la famille royale ne s'y trouve.

L'étendue qu'occupe cette place n'est pas vaste; mais on a tiré si bon parti du terrain, la distribution en est si parfaite, qu'il serait difficile de trouver